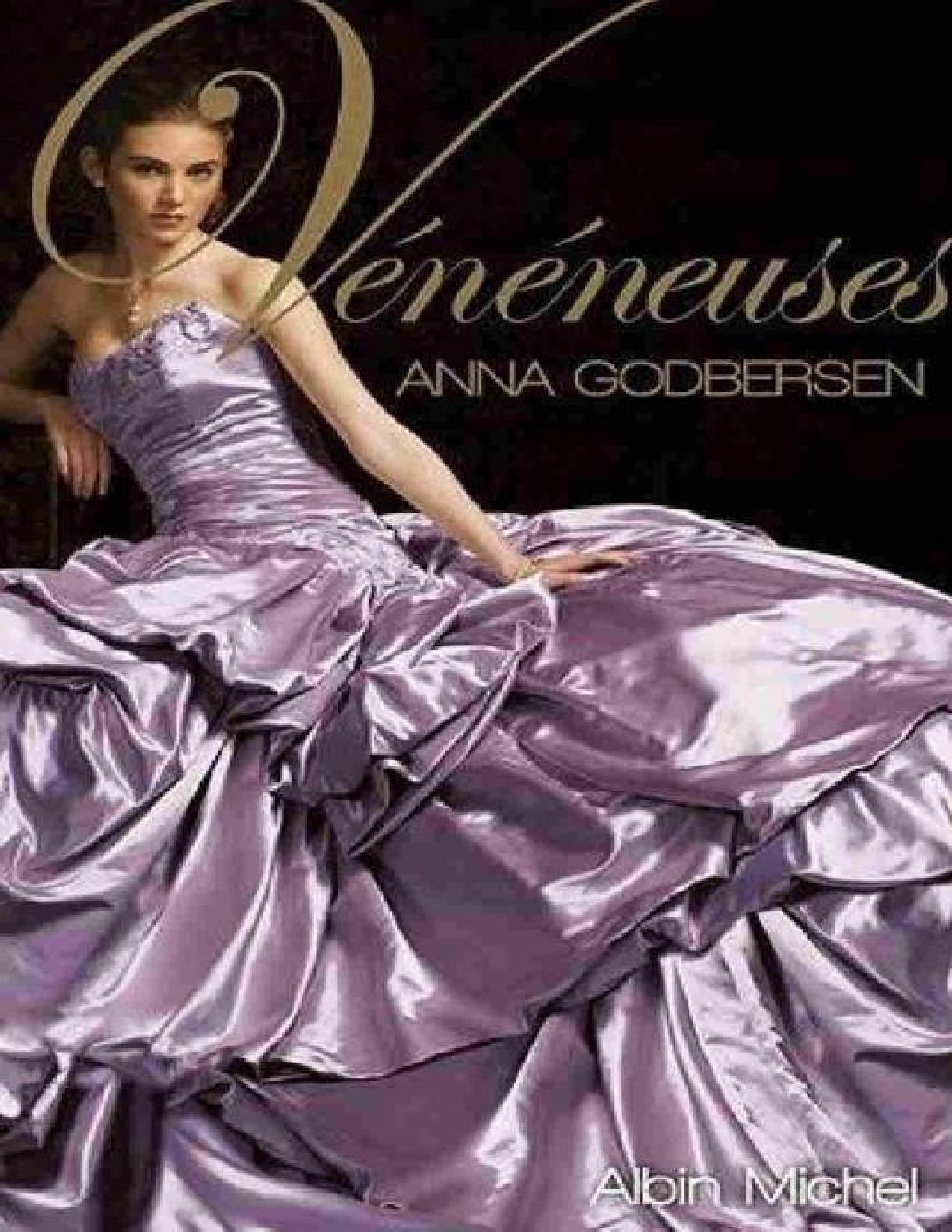
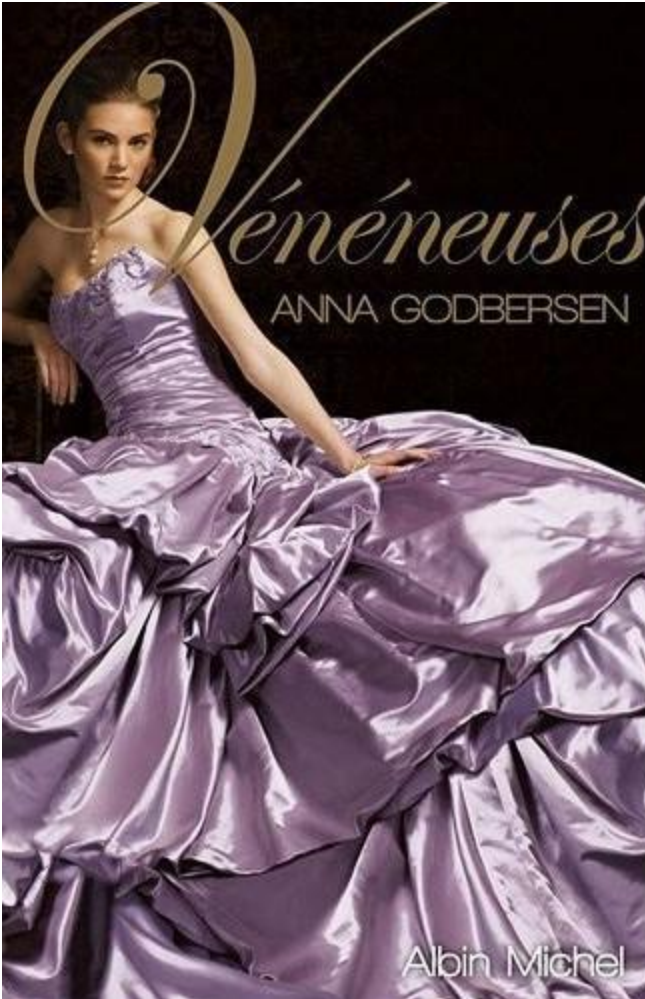




Phénéneuses

ANNA GODBERSEN

Albin Michel



Titre

Anna Godbersen

Vénéneuses

Traduit de l'anglais (américain)

par Alice Seelow

Albin Michel



DU MÊME AUTEUR CHEZ ALBIN MICHEL WIZ

Rebelles

Rumeurs

Tricheuses

Anna Godbersen est née à Berkeley, en Californie, et a fait ses études à l'université de Barnard. Elle vit actuellement à Brooklyn.

Rendez visite à Anna sur www.theluxebooks.com.

Retrouvez la saga sur [le site www.rebelles-lelivre.fr](http://le.site/www.rebelles-lelivre.fr)

Titre original :

SPLENDOR

(Première publication : HarperCollins Children's Books, a division of HarperCollins Publishers, New York, 2010)

© Alloy Entertainment et Anna Godbersen, 2010

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2011

Dédicace

À Sarah

OceanofPDF.com

Prologue

Il y a cinquante ans, toutes les jeunes Américaines rêvaient d'être des Princesses

européennes. On le devinait à leur mise et à leurs gestes, tout absorbées qu'elles étaient à s'habiller comme les Européennes et à imiter les manières des salons parisiens. Mais aujourd'hui, ce sont les jeunes filles du Vieux Continent qui viennent voir comment nous nous comportons et comment nous nous habillons ici aux États-Unis. Elles se tiennent sur les ponts des paquebots, leurs mains gantées serrées sur la rambarde, et découvrent Manhattan, cette île de gratte-ciel et de secrets bien gardés, où fourmillent des millions d'existences aussi vite oubliées qu'elles avaient été célébrées. Et ces passagères de s'étonner, à la vue de la presqu'île, que tant de choses se passent dans une bande de terre si étroite.

Certes, il entre autant de paquebots dans le port qu'il en sort. Même les gens dont on lit régulièrement le nom dans les colonnes mondaines des journaux qui tachent les doigts, épluchées par un public avide de potins, doivent parfois partir. Combien d'âmes du gotha new-yorkais avaient-elles confié leur traversée à la Cunard Company, dont le paquebot de midi quittait déjà le port de New York pour la France ? La foule qui se pressait sur les vieilles planches en bois érodé du quai s'amenuisait de plus en plus, tout comme la ville qui se dessinait derrière elle. Une dame ou un gentleman penché à la rambarde ne pourrait même plus distinguer les mouchoirs finement brodés qu'on agite vers eux dans la chaude moiteur de l'été. Regardaient-ils leur ville avec amour, avec nostalgie, ou avec dépit ? Étaient-ils heureux de la voir s'éloigner, immeuble après immeuble, rue après rue, ou bien regrettaient-ils déjà ses salons et ses clubs, son parc verdoyant et les hôtels particuliers qui le bordent ?

6

Là, devaient penser ces élégants New-Yorkais qui regardaient s'éloigner leur ville, si je remonte cette rue, j'arrive chez « Mamie »

Fish¹ ou encore chez les Schoonmaker, ou encore dans l'un des innombrables immeubles des Astor. Ils devaient se faire la réflexion, en pensant à ces monuments, qu'il a toujours existé un monde qui tient ses enfants serrés contre son cœur, et un autre qui les envoie errer en exil. À

quels affronts, à quels désagréments, à quels mariages oppressants, à quels actes impardonnables, à quels fatals égarements ces passagers essayaient-ils d'échapper sous ce ciel limpide de juillet ?

N'importe lequel de ces voyageurs posant un dernier regard sur l'île de sa naissance éprouvera forcément la nostalgie de ce qu'il laisse derrière lui. Mais l'angoisse du départ s'effacera de seconde en seconde, en même temps que croîtra l'excitation de la découverte. Cela tout spécialement pour une certaine jeune fille qui vient d'entrevoir de quoi les cœurs sont capables, et jusqu'où l'amour et la soif de savoir ont pu l'entraîner ; ou pour un jeune homme qui vient de vivre pour la première fois la douloureuse intensité de l'amour véritable, et qui décide enfin de devenir son propre maître. Finalement, il ne faut que quelques saisons pour apprendre que tout change, et vite ; pour se rendre compte que certaines existences aussi glorieuses qu'absurdes, vécues dans les demeures les plus en vue aujourd'hui, seront demain obsolètes. New York sera toujours là, mais la ville devient de jour en jour plus étrangère et ne sera jamais plus la même, où que l'on soit.

Et finalement qu'importe ? Parce que ces regards fixés sur la ville qui disparaît doivent maintenant se détourner, et que la distance est à présent devenue trop grande pour pouvoir regagner le rivage à la nage. Il n'est plus temps de revenir.

1 Surnom de Mrs Stuyvesant, l'une des plus grandes hôtesse de la haute société de New York de l'époque. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Un

La plus jeune des demoiselles Holland, Diana, qui est à Paris pour la fin de la saison, nous laisse fort seuls en cette période mondaine, et nous devons

nous contenter de plus modestes beautés. Certains d'entre nous boudent dans les soirées dans l'attente de son retour, pensant à ses yeux chocolat et à ses boucles lustrées.

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE « LE JOYEUX DANDY ».

THE NEW YORK IMPERIAL, VENDREDI 6 JUILLET 1900.

8

e matin, elle aimait marcher sur la jetée. Elle s'y rendait seule. Et quelques rares messieurs passaient, faisant claquer leur canne sur le sol, les gens du coin préférant flâner plus tard dans la journée, après la sieste. Ces jours derniers le temps se gâtait et parfois, les vagues venaient s'écraser à ses pieds. Au début, cela l'avait effrayée, mais un jour pluvieux du début du mois de juillet, elle avait fini par considérer ce phénomène comme une sorte de baptême. Elle ressentait la force de la mer, avait-elle écrit dans son carnet la veille au soir, juste avant de s'endormir, comme un bouleversement, une renaissance.

Après avoir traversé le Paseo del Prado, elle marcha dans la vieille ville, au hasard de ses arcades ombragées et de ses patios verdoyants donnant sur des ruelles tortueuses. Il y avait plus de monde, ici. Les gens s'attardaient sous les porches ou sur les places, autour de petites tables. Elle portait un large chapeau de paille à bord tombant, et ses boucles brunes étaient attachées sur la nuque pour cacher ses cheveux courts. Non que cela fut important, car elle était étrangère, et cette différence estompait ses particularités. Ici personne ne la reconnaissait ; qu'elle s'appelle Diana Holland n'avait d'importance pour aucun des Havanais qu'elle croisait dans la rue.

Diana Holland : en d'autres parties du monde, porter ce nom n'était pas sans conséquences. Par exemple, on lui avait appris depuis son plus jeune âge à ne jamais marcher sans gants et sans chapeau dans les rues de sa ville. Et bien qu'elle eût couramment fait fi de ces restrictions, elle n'avait jamais connu, avant son arrivée à Cuba, le sentiment d'être pleinement libérée des règles du savoir-vivre de sa ville natale. Vêtue de sa robe ample et claire, dans les rues de cette capitale qui lui était totalement étrangère, 9

elle était à la fois tout à fait visible et, d'une certaine façon, invisible. Elle était anonyme, et cet anonymat, comme la mer, la faisait se sentir différente et lucide.

L'océan s'étendait derrière elle maintenant, ainsi que les nuages gris ardoise qui s'amoncelaient au-dessus de la baie. Le vert des palmiers offrait un contraste intense avec le bleu du ciel. L'air était lourd, la lumière maussade, mais pour elle, il y avait quelque chose d'apaisant dans un tel paysage. Car les ombres obscures, la menace de l'averse, tout semblait exprimer ce qu'elle ressentait dans son âme. Tôt ou tard la pluie torrentielle commencerait à tomber, d'abord à grosses gouttes, puis formerait de lourds rideaux qui recouvriraient les stores rayés et inonderaient les caniveaux. Cela ne faisait pas longtemps – quelques semaines au plus, quoique parfois cela lui parût une éternité – qu'elle était arrivée à La Havane, mais elle connaissait déjà toutes les perturbations atmosphériques auxquelles elle identifiait ses états d'âme. Celle-ci avait la couleur de la souffrance, et cet état, elle le connaissait bien.

Elle était seule, et à plus de deux mille kilomètres de chez elle, mais n'en souffrait pas vraiment. Si on l'avait pressée de s'exprimer à ce sujet, elle aurait dû admettre qu'il ne lui manquait qu'une seule chose. Même la perte de sa crinière bouclée ne lui avait pas vraiment causé d'amertume. Elle l'avait coupée, emportée par sa passion pour Henry Schoonmaker, afin de le rejoindre en s'enrôlant dans l'armée. Peu lui importait qu'il ait été l'ex-fiancé de sa sœur Elizabeth, et qu'il ait récemment épousé cette petite terreur de Penelope, Hayes de son nom de jeune fille.

Une chose que Diana n'aurait jamais osé ni voulu faire, dans sa recherche d'Henry, allait pourtant bientôt se présenter.

Avant cela, elle avait été barmaid sur un paquebot de luxe, et encore avant, avait clandestinement voyagé en train jusqu'à Chicago, C'était à l'époque où elle croyait encore qu'Henry était dans un régiment faisant voile vers le Pacifique *via* San Francisco.

Elle s'était habituée à ses cheveux courts. Son amour-propre avait été ébranlé au début, bien que même la plus austère coupe en brosse n'eût pu altérer sa féminité, masquer son teint de rose ou dénaturer son corps gracieux. Les premiers mois, elle s'était trouvée dans des situations qu'elle n'aurait jamais pu imaginer dans les confortables salons et les coquettes chambres des maisons de ville du vieux New York. Néanmoins, elle n'était jamais, durant ses aventures, restée sans manger et n'avait jamais dormi dehors. Seule l'absence d'Henry à ses côtés lui déchirait le cœur.

Diana s'était rendue dans toutes sortes de villes depuis qu'elle avait échoué, malgré sa coupe à la garçonne, à convaincre la United States Army qu'elle était apte à la servir, mais aucun lieu ne lui avait paru aussi lointain que celui-ci. Tandis qu'elle marchait, l'impression de se trouver dans une très vieille cité ne la quittait pas — New York était plus ancienne, certes, mais en quelque sorte, son histoire semblait s'être effacée. Elle aimait imaginer ici que les cathédrales, les façades des immeubles aux toits rouges devant lesquelles elle passait, avec leurs ornements en fer forgé, abritaient encore de très vieux conquistadors.

Officiellement, elle était à Paris. C'était ce que rapportaient les journaux, par la main de son ami Davis Barnard qui signait la rubrique « Le Joyeux Dandy » dans le *New York Impérial*. C'étaient ses articles qui lui avaient appris qu'Henry n'était pas là où il était supposé être : William Schoonmaker père avait une telle influence qu'il avait non seulement réussi à trouver une position plus sûre à Cuba pour son fils, mais avait imposé le silence à tous les journalistes new-yorkais sur cette mutation. Diana aimait l'idée que Henry pas plus qu'elle-même n'étaient là où ils étaient supposés être. Ils avaient tous deux, en guise de leurre, un double dans le monde, et tout en se déplaçant en cachette, ils se rapprochaient chaque fois l'un de l'autre.

Pour l'heure, elle traversait une petite place ; les chiens dormaient à l'ombre et les hommes s'attardaient aux terrasses des 11

cafés. Elle n'avait jamais été en Europe, mais elle avait l'impression que cette ville avait quelque chose d'européen avec ses immeubles qui tombaient en ruine, ses fantômes dans les ruelles, le tintement des cloches qui sonnaient l'angélus, et ses attachantes et indéracinables traditions. Il

flottait dans l'air ce parfum qui vient toujours juste avant la pluie, quand la poussière de la ville s'élève une dernière fois avant d'être balayée. Diana se mit à courir en direction de chez elle, craignant d'être surprise par l'averse et de se faire tremper.

Elle avait franchi la place et, dans sa petite course, avait trouvé prudent de retenir de la main son chapeau pour ne pas le perdre.

Devant elle marchaient deux soldats américains vêtus de vestes bleu marine et de pantalons gris. Le regard de Diana fut irrésistiblement attiré par l'allure décontractée et désinvolte du plus grand, coiffé d'un bicorné. Sa foulée lui était familière, son allure magnétique et, un instant, alors que le soleil perçait les nuages et caressait la nuque du jeune homme d'une ombre dorée, elle fut sûre que c'était lui.

— Henry ! cria-t-elle.

C'était une des caractéristiques de Diana de parler avant d'avoir réfléchi.

Le soldat se retourna lentement. Elle cessa de respirer ; ses pieds étaient comme vissés au sol, malgré son désir d'avancer. Elle inspira fortement, mais à ce moment-là elle vit plus nettement le visage de l'homme. Sa déception fut grande. Ses traits étaient trop doux et trop enfantins pour être ceux d'Henry, et cette barbe rousse... L'homme continuait à la regarder avec une expression perplexe. Il resta bouche bée quelques secondes, puis, souriant :

— Je ne m'appelle pas Henry, fit-il avec un accent traînant.

Mais, ma petite dame, vous pouvez m'appeler comme il vous plaît.

12

Il continuait à la fixer, et son regard semblait comme enfiévré.

Elle ne put s'empêcher de lui retourner un petit sourire. Elle aimait plaire, mais pas au point de perdre du temps – elle avait commis l'erreur de fuir Henry quand elle avait eu l'impression qu'il lui échappait, et ce souvenir lui

faisait encore horreur. Il y avait des troupes américaines dans toute la ville, et bientôt elle tomberait sur lui. Elle en était sûre, c'était fatal.

Elle adressa au soldat un clin d'œil de sympathie, puis se hâta vers la *calle* Obrapia, où elle allait pouvoir se préparer pour la soirée. La journée commençait, la lumière régnait partout dans la ville, et Henry était là, quelque part. Elle voulait préparer le jour où une bonne étoile les guiderait tous deux l'un vers l'autre, et où ils se retrouveraient face à face.

13

Deux

... Et bien sûr, la sœur de Miss Diana, l'ex-Miss Elizabeth Holland, ne s'est pas montrée en société depuis quelque temps. Elle a, pour son bonheur, épousé le partenaire en affaires de son défunt père, Snowden Trapp Cairns, et, si l'on en croit la rumeur, la famille s'agrandira cet automne. Nous félicitons les Cairns ; la charmante Mrs Cairns méritait bien cela après sa pénible expérience de l'hiver dernier. Kidnappée par un ancien employé de la famille Holland fou d'amour, elle a failli perdre la vie lors d'une violente scène à Grand Central...

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE « LE JOYEUX DANDY »,

THE NEW YORK IMPERIAL, VENDREDI 6 JUILLET 1900.

14

es branches des arbres étaient si épaisses et si verdoyantes au-Ldessus

s des sentiers de Central Park qu'Elizabeth Holland Cairns, installée sur le siège en velours d'une calèche, sous la capote de cuir noir entrouverte, avait la sensation de pénétrer dans l'ombre d'une grotte. C'était l'été, l'air était saturé d'humidité, et personne ne pouvait reprocher aux chevaux d'avancer aussi lentement. Elle n'était pas beaucoup sortie depuis le jour, à la fin de l'hiver, où elle avait changé de nom ; une dame dans son état n'était pas censée être vue. Mais la chaleur était si accablante que les murs de son

appartement suintaient, et son mari avait fini par la convaincre qu'une promenade dans le parc lui ferait du bien.

Elle regardait les taches de lumière sur le chemin poussiéreux qui s'étendait devant eux, la main posée sur son ventre rond.

La voix de son mari interrompit le bruit agréable des sabots qui avançaient péniblement.

— Il ne faut pas que vous sortiez trop longtemps par cette chaleur, dit-il, avant d'ajouter un tendre « ma chérie ».

Du plus loin qu'elle s'en souvenait, Elizabeth avait été une jeune femme non seulement respectueuse des bienséances, mais qui vivait le respect des traditions avec un réel plaisir.

Quand elle les transgressait, elle en éprouvait une profonde honte ; pour l'heure, le toit ouvrant la protégeait des regards, ainsi que son large chapeau de paille. Elle fut un peu déçue par l'observation de son mari, car elle commençait à apprécier l'odeur du feuillage et la vision fugitive des longues jupes qui se balançaient au rythme des pas de deux jeunes promeneuses.

Elizabeth cacha sa frustration derrière un sourire docile et tourna son visage en forme de cœur et ses yeux bruns vers Snowden. Il n'était pas beau, mais son aspect n'était pas 15

désagréable, il avait des cheveux divinement blonds et lisses et un visage net et bien rasé, aux traits un peu lourds.

— Vous êtes plus apte à juger que moi, ajouta-t-elle, peut-être comme une petite consolation, une marque de respect pour le dédommager de la fausseté avec laquelle elle prononçait le mot

« mari ».

Car son mari était toujours, dans le secret de son cœur, Will Keller, alors que l'homme que tout le monde croyait, à tort, être le père de son enfant n'était rien d'autre qu'une sorte de bouclier qui la protégeait du blâme de la

société. Son second mariage n'avait jamais été un mariage d'amour, contrairement à ce que croyaient certaines personnes.

Snowden se pencha pour donner des instructions au cocher, mais Elizabeth les entendit à peine. La voiture tournait ; les chevaux les emmenaient dans une autre direction, mais elle n'y prêta guère attention. Quand elle ferma les yeux, ce fut à nouveau Will qui lui apparut, marchant dans le paysage ocre et vallonné de la Californie, bâtissant des projets pour leur vie. Elle l'aimait depuis l'époque où il travaillait pour sa famille – il n'était alors qu'un petit garçon devenu orphelin à cause de l'un de ces incendies mortels qui ravageaient les logements ouvriers où s'entassaient les pauvres.

Aucun d'eux ne se rappelait à quel moment leur amitié s'était transformée en amour romantique, mais dès lors, cet amour avait bouleversé leur vie. Ils avaient essayé de retourner en Californie, où ils avaient vécu très heureux, mais ils avaient été arrêtés, avant de monter dans le train, par un groupe de policiers qui avaient abattu Will.

Elizabeth ouvrit soudain les yeux, surprise que ses pensées l'aient entraînée jusque-là. Ces cruels souvenirs, son actuel bonheur et cette culpabilité omniprésente s'agitaient sous le chapeau de paille de Miss Holland tandis que leur voiture sortait du parc par l'extrémité sud et prenait une direction inattendue. Ils 16

passèrent devant le *Plaza* et le *New Netherland*, et traversèrent la Cinquième Avenue. Leur foyer, un appartement modeste de huit pièces à Dover, donnait sur le parc, or elle constatait que le cocher se dirigeait maintenant vers le centre-ville. Étonnée, elle regarda son mari. Mais il ne tourna pas la tête vers elle, et elle n'était pas le genre de femme à poser des questions.

Ils descendaient Madison Avenue. Elizabeth en fut soulagée.

Elle risquait moins d'être reconnue ici, et au moins elle était sûre que ce serait par quelqu'un qui aurait assez de savoir-vivre pour ne pas ébruiter qu'il avait aperçu dans un lieu public l'ancienne reine de l'élite de Manhattan dans l'état où elle se trouvait. Dans la Cinquième Avenue, les gens pleins d'ostentation faisaient construire des demeures ressemblant à des

monuments de vanité qui leur permettaient d'être vus autant que de voir. C'était une avenue pour les gens comme les Hayes, dont la fille unique, Penelope, avait été son amie, et qui, si elle avait le choix, prenait toujours la robe la plus apte à attirer l'attention sur sa personne.

On disait que Penelope s'était liée d'amitié avec Carolina Broad, l'héritière qui, auparavant, avait été la femme de chambre d'Elizabeth.

Elle donnait une fête ce soir, à laquelle tous les parvenus avaient fait des pieds et des mains pour être invités, malgré ses origines douteuses, fête qui serait à n'en pas douter tapageuse, dans cette avenue où tout le monde voulait en mettre plein la vue.

Les acteurs n'étaient plus les mêmes que dix-huit mois auparavant, à l'époque où Elizabeth était la débutante que tout le monde voulait connaître.

Comme les têtes changent, se dit-elle. Mais ils roulaient à présent sur Madison Avenue, où les vieilles familles répugnant à l'étalage vivaient dans des maisons plus belles, plus calmes, plus traditionnelles. Elizabeth fut soulagée de ne pas devoir assister à l'une de ces fêtes ce soir, et se sentit en paix à la pensée de ce qui émanait de ces sobres façades en grès brun.

17

— N'est-ce pas là que vivent les Harman Livingston ? lui demanda Snowden après un long silence, montrant l'une de ces demeures.

Elle sourit et hocha la tête, car même si elle savait que son mari connaissait la réponse, il lui permettait de jouer les guides touristiques dans sa propre ville, et elle était heureuse d'avoir l'occasion de pouvoir le satisfaire.

— Et là l'hôtel particulier des Vanderbilt ?

Elizabeth hocha à nouveau la tête. Il lui posa d'autres questions, elle y répondit, et ajouta même quelques remarques personnelles.

Cela lui faisait plaisir de donner à Snowden ne serait-ce que de petites informations, et sa joie ne fut troublée que lorsqu'il demanda :

— Et là, c'est bien la maison des Cutting ?

— Oui...

La voix d'Elizabeth faiblit, et elle se tourna brusquement vers la vitre. Pour la première fois cet après-midi-là, elle oublia qu'elle ne devait pas être reconnue, et la lumière joua sur ses traits délicats.

Car l'héritier des transports maritimes Cutting était un jeune homme du nom de Teddy, qui lui avait proposé deux fois le mariage, quand Will était encore en vie, sans qu'elle ni personne d'autre ne le prît vraiment au sérieux. Teddy, l'ami qui avait été si proche d'elle à l'enterrement de son père, était en effet d'une nature si délicate et si calme qu'elle avait à peine conscience de sa présence à l'époque où elle n'avait de pensées que pour le beau garçon qui vivait dans l'écurie de sa famille. L'hiver précédent, alors qu'elle voyageait en Floride avec son ancienne amie Penelope, Teddy avait fait allusion aux sentiments qu'il éprouvait encore pour elle, et elle avait espéré, entre le jour où elle avait su qu'elle portait un enfant et celui où il s'était engagé dans l'armée, qu'il la demande encore en mariage. Elle avait même, pour être honnête avec elle-même, désiré un baiser ou un geste de tendresse 18

de sa part, mais depuis, elle avait enfoui ce désir au fond d'elle, et maintenant elle avait du mal à regarder cela en face. Après tout, un tel désir signifiait la trahison non seulement d'un, mais de deux maris. Rien ne s'était passé entre eux, mais Teddy était maintenant en poste aux Philippines, et Gemma Newbold se vantait d'attendre une proposition de mariage à son retour.

— Et cette maison... ?

Elizabeth essaya de chasser le sentiment de culpabilité qui la perturbait. La maison que montrait Snowden était en grès brun, trouée de trois hautes fenêtres et composée de trois étages. D'une élégance discrète, elle se situait au centre, longeant le côté ouest de la rue. La porte d'entrée était surmontée d'une imposte en éventail aux vitraux blanc et or. Ils se trouvaient devant le numéro 30, pas très loin de la maison de Gramercy Park où elle avait grandi et où vivait toujours sa famille. Elle avait déjà vu cette bâtisse, mais ne savait pas grand-chose à son sujet.

— Je ne suis pas sûre de...

Elle fronça les sourcils et se tourna vers lui.

— Je crois, commença Snowden avec un petit sourire et soutenant son regard, que c'est là où vivent les Snowden Cairns.

— Pardon ?

Elizabeth leva malgré elle la main pour cacher son visage. Déjà elle se sentait envahie d'un sentiment de reconnaissance qui était en train de chasser la tristesse qui venait de la traverser. C'était exactement le genre de maison qu'elle aurait choisie pour elle : grande mais sans ostentation, classique, d'une belle architecture, et noble. À l'image de celles du vieux New York.

— Le bébé sera bientôt là, dit simplement Snowden, alors j'ai pensé qu'il était temps que ma femme ait un endroit à elle.

Elizabeth regarda la demeure où elle verrait grandir son enfant, de plus en plus sûre, à chaque seconde, que c'était le lieu idéal.

19

— Oh, merci, Mr Cairns, vraiment merci, s'épancha-t-elle quand elle fut capable de prononcer un mot.

Elle le regarda, stupéfaite, ne pouvant y croire. Elle avait vraiment de la chance, pensa-t-elle, elle ne devrait jamais l'oublier.

Les bruits de la circulation enflaient, c'était la fin de l'après-midi, et tout autour les immeubles prenaient les teintes dorées du soleil déclinant. Le sourire spontané qui était né sur le visage d'Elizabeth à la vue de son nouveau logis ne s'effaça pas. Alors Snowden se pencha vers elle et eut un geste sans précédent. Il posa ses lèvres sur les siennes et l'embrassa.

Il n'y avait jamais eu la moindre allusion amoureuse entre eux.

Elizabeth resta muette, sous le choc. Peut-être ne put-elle cacher à quel point elle était scandalisée, car Snowden lui tapota alors le genou dans un geste paternel.

— Nous pouvons y emménager dès que vous le voudrez, dit-il gravement.

Là-dessus il se pencha en avant pour donner l'ordre au cocher de les reconduire à Dover pour qu'ils puissent commencer à faire leurs malles. Comme il ne jeta pas un regard à Elizabeth durant tout le trajet, elle fut convaincue que, si elle avait perçu quelque chose de lascif dans ce baiser, ce ne pouvait être que le fruit de son imagination débordante et coupable.

20

Trois

La situation dans le Pacifique est sévère, car bien que les Espagnols aient été battus à plate couture, les généraux américains, avant d'occuper des provinces de deux ou trois cent mille habitants hostiles, n'avaient guère idée de l'étendue de ces îles.

Selon certains experts, la présence américaine ne représente qu'un peu plus de la moitié nécessaire pour pouvoir prendre le contrôle de la région. A cette lumière, il est particulièrement héroïque pour les jeunes aristocrates de notre ville de servir dans cette guerre. Parmi eux se trouvent Mr Teddy Cutting et Mr Henry Schoonmaker, dont les positions exactes ne sont bien entendu pas révélées par mesure de sécurité...

ÉDITORIAL DU *NEW YORK IMPERIAL*. 6 JUILLET 1900.

21

n dit que des troupes vont être bientôt rappelées, déclara le O colonel Copper, penché en avant sur un panier en osier contenant du rhum, de la menthe et du sucre, s'apprêtant à se servir à boire.

Le panier était posé sur les planches en bois blond d'un grand voilier qu'Henry Schoonmaker dirigeait dans Havana Bay. Il portait une chemise

en lin blanc, dont le premier bouton était ouvert, et un pantalon de l'armée de couleur claire ; des gouttes de sueur perlaient sur son front. Une légère barbe ombrail la ligne aristocratique de sa mâchoire, et ses cheveux bruns étaient pommades et séparés par une raie sur le côté. Au début, après qu'il s'était porté volontaire, il avait pris soin de garder toujours son visage rasé de près, mais cela ne semblait plus être à l'ordre du jour.

— Ils vont être rappelés, puis acheminés vers les Philippines où l'on a besoin d'eux.

Bien que le mot « rappelés » ait excité son intérêt, le regard ténébreux d'Henry se détacha des nuages qui s'amoncelaient au-dessus des flots gris où des bateaux de toutes sortes voguaient au vent de l'après-midi, pour se poser sur le pont où quelques militaires d'un grade très supérieur au sien flirtaient avec de jolies filles du pays pour tromper leur ennui. Les voiles blanc ivoire enflaient dans le ciel ; le temps n'était pas encore inquiétant, cependant le soleil ne brillait plus et une tempête se préparait à coup sûr pour cette nuit ou pour le lendemain. Le bateau, qui avait été réquisitionné à un officier de la flotte navale espagnole, était aussi bien aménagé que certains de ceux qui appartenaient à sa famille, et bien qu'Henry se sentît à l'aise à la barre, il avait du mal ce jour-là à prendre un quelconque plaisir à naviguer. Ce 22

sport avait toujours été l'une de ses distractions favorites, mais New York et l'homme qu'il avait été dans cette ville lui semblaient à présent étrangers.

— Ils vont nous envoyer aux Philippines, alors ? demanda-t-il, une main sur la barre en chêne ciré, l'autre tenant son verre.

Son vieil ami Teddy Cutting était en poste dans le Pacifique.

C'était là qu'Henry avait autrefois imaginé mourir, ou du moins vivre un vrai danger et découvrir ce que c'était qu'être un homme.

Teddy et lui avaient été enrôlés en même temps, pourtant leurs carrières militaires n'auraient pu être plus dissemblables.

Le colonel le regarda, et sa moustache tombante se releva en même temps que les coins de sa bouche.

— Quelques troupes vont y partir, mais ne vous inquiétez pas, vous n'en ferez pas partie, mon garçon.

Comme il se renversait à nouveau dans les coussins le long du pont, la fiole en cuir attachée à sa ceinture émit un léger crissement ; cet objet était, en même temps que toutes les manières affectées du colonel, la marque d'une richesse et d'une virilité sportive. Henry avait un jour accusé Teddy d'être trop sérieux, pourtant il aurait préféré de tout son cœur, à cette heure, être avec lui et échapper à la compagnie stupide qui l'entourait.

— Vous êtes bien trop important, ici.

Il ne se moquait pas de lui, pourtant Henry ne pouvait l'entendre autrement. Sa grande importance consistait en son adresse à conduire de petits bateaux dans la baie lors des courses auxquelles s'amusait le colonel, depuis les élections de juin et la période de paix qui s'ouvrait. Il savait qu'il était ridicule d'éprouver de la déception devant l'assurance du colonel, car il avait du mal à voir l'homme, et la vie sous son commandement, comme autre chose qu'une plaisanterie. Henry approcha son verre de ses lèvres et but une gorgée. Il observait l'étroit bras de mer par lequel les bateaux entraient dans le port. Le fort El Morro se 23

dressait sur la colline, redoutable, jetant un regard belliqueux sur l'autre côté de la baie, sur la vieille ville et ses places à arcades.

— Non, je ne vous laisserai pas quitter La Havane maintenant, alors que la course contre le lieutenant-colonel Harvey a lieu dans quelques jours ! gloussa le colonel Copper.

Le lieutenant-colonel Harvey renchérit. Henry leur jeta un regard, observa les vaisseaux rouges éclatés sur leurs larges narines et détourna les yeux. On disait qu'il n'y avait que quatre-vingt-dix milles entre Cuba et la Floride, et parfois dans ses rêves il les traversait à la nage. Il était allé pour la première fois en Floride l'été précédent. Il avait commis une bêtise terrible en cédant aux désirs de sa perfide épouse, mais il se souvenait également de

ces jours de chaleur avant son erreur fatale, quand il avait encore une chance de vivre en accord avec lui-même.

— Vous savez, *señoritas*, Henry vient d'une très ancienne, très prestigieuse famille. On dit que les Schoonmaker sont une des dix plus riches familles du...

Henry, les yeux plissés dans le vent, eut presque pitié du colonel Copper. Après tout, il était seulement coupable de la même illusion qui hantait la plupart des gens : comme eux, il enviait la vie des Schoonmaker, il voulait posséder des yachts et des hôtels particuliers sur la Cinquième Avenue et être cité dans les journaux, et ne pouvait comprendre ce qu'Henry n'avait que tout récemment commencé à entrevoir, à savoir que tout cela ne signifiait qu'une seule chose : ne pas vivre selon ses désirs profonds, ne pas aimer la femme dont on était épris. Henry n'avait même pas pu s'enrôler correctement. Le colonel Copper avait évalué Henry, constaté qu'il était un Schoonmaker, et lui avait plus ou moins épargné toute vraie tâche. Telle fut donc l'expérience du service rendu à la patrie qui avait été offerte à Henry, et s'était terminée en avril dernier. Depuis lors, la plupart de ses journées commençaient en mer et finissaient dans des 24

casernes humides où il essayait, en vain, de trouver le sommeil en murmurant le nom de Diana Holland.

Un bref instant, l'amour de Diana s'était révélé à lui comme une possibilité, le but qui donnerait un sens lumineux à toutes ses années d'indolence. Mais il s'était comporté d'une façon désastreuse et avait cyniquement détruit la vie de cette douce jeune fille. Parfois, il rêvait du temps où elle avait encore des raisons de croire en lui, mais le plus souvent il faisait des cauchemars, et l'image de Diana dans les bras de son beau-frère, le soir où il l'avait surprise, le hantait. Elle était là, la jeune fille qu'il aimait, dans l'ombre, debout contre un mur, étreinte par ce joueur invétéré. Cette scène le rendait encore malade, et quand il la revoyait dans son souvenir, l'envie de mourir s'emparait de lui.

De plus, il savait qu'il avait mérité ce qui s'était passé. Mais il n'avait aucune chance de mourir ici, à moins de boire jusqu'à ce que mort s'ensuive, et d'ailleurs, il continuait à vider les verres à Cuba à peu près au

même rythme qu'il le faisait à New York. La seule chose qui avait changé chez lui, c'était la couleur de sa peau, qui avait bruni au soleil.

— Les femmes d'ici ne sont-elles pas charmantes et attentionnées ? se pâma le colonel derrière lui.

Henry se garda bien de se retourner, mais il devinait que l'homme posait d'immondes regards concupiscents sur les filles qu'il tenait dans ses bras.

— Et ne flirtent-elles pas comme les filles de chez nous n'osent le faire ? Avez-vous vu les œillades qu'elles vous lancent ?

Henry fut submergé par le désir soudain de se jeter par-dessus bord, ou bien d'être ivre mort. La première solution lui sembla le choix le plus héroïque, mais après réflexion, il réalisa que la chute ne le tuerait pas, qu'elle ne ferait que le mouiller. Il n'en pouvait plus, le bavardage du colonel le hérissait.

25

— Venez, Schoonmaker, arrêtez donc de contempler la mer !

On va vous trouver une fille.

Une lueur de colère traversa les yeux noirs d'Henry. Les raisons de cette fureur lui étaient inconnues. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il en avait assez de Cuba aussi bien que de lui-même, ainsi que de tous les endroits connus de lui, de toutes les choses qu'il avait désirées jusque-là, à l'exception d'une seule.

Il agrippa la barre. Il s'interdit de regarder en direction du colonel, mais il devina qu'il s'était levé, car le bateau s'était mis à tanguer.

— Par pitié, Schoonmaker, votre femme ne vous voit pas !

Vivez donc un peu, tant qu'il est temps ! Elle ne peut être aussi ravissante que ces charmantes créatures !

— Peu importe ma femme.

Henry se leva et s'approcha de son commandant, ce qui fit tanguer encore plus le bateau et provoqua les cris d'effroi des filles, qui se rapprochèrent alors de la proue. Il se souvint que l'une d'entre elles avait dit en montant à bord qu'elle ne savait pas nager. Mais ses préoccupations étaient ailleurs.

— Mais, ajouta-t-il, la femme à laquelle je veux rester fidèle est tout aussi ravissante.

— Henry, continua le colonel Copper en adoptant plaisamment un ton grave, je suis votre supérieur, et j'insiste pour que vous preniez du bon temps !

Les deux hommes se faisaient face devant la poupe. Le colonel avait quelques verres dans le nez, alors que seule la loyauté coulait, grisante, dans les veines d'Henry. Il regarda cet homme mûr, l'esprit troublé, la rage au cœur d'être obligé de vivre à nouveau, en dépit de tous ses efforts, des après-midi de cocktails dans des bateaux qui n'allaient nulle part. Tous deux se taisaient.

Un nuage passa au-dessus de leur tête. La situation allait devenir ridicule, et ce silence se serait peut-être achevé dans un grand

éclat de rire, si un cargo qui passait n'avait provoqué des remous à la surface de l'eau, faisant tanguer leur bateau. La jeune fille qui ne savait pas nager s'accrocha, affolée, à un cordage, ce qui fit tomber la bôme sur le pont, manquant d'écraser Henry ; il fut soulagé de se retrouver encore sain et sauf à bord. L'instant d'après, il entendit un grand éclaboussement, et le bruit de quelqu'un qui crachait de l'eau. Il comprit que si lui avait été épargné, le colonel en revanche avait reçu l'espar sur la tête et été projeté dans l'eau.

Pour la première fois cet après-midi-là, Henry ne put s'empêcher de sourire. La vue du colonel pataugeant dans les flots calmes et opaques était trop comique pour lui inspirer une autre réaction. Les filles crièrent et rampèrent prudemment sur le pont pour regarder ce fou d'Américain se débattre, dans son uniforme luxueux, dans les eaux de la baie. Elles poussèrent plus de cris encore lorsque Henry déboutonna sa chemise, la jeta sur le pont et plongea. Il plongea dans le silence froid de la mer ; quand il fut sous l'eau, il lui

sembla que la Floride n'était pas, après tout, si loin que cela, et qu'il pourrait l'atteindre à la nage. L'eau, bien que noire, eut sur lui un effet magique. Le temps qu'Henry saisisse le colonel dans ses bras, reprenne son souffle en remontant à la surface et le hisse sur le pont, sa colère, son dégoût et sa rancune s'étaient dissipés.

— Ça va, monsieur ? s'inquiéta-t-il.

— Oui, oui, mon garçon, répondit le colonel en tapotant le dos mouillé d'Henry. (Il avait l'air choqué par ce qui venait de lui arriver, mais il semblait avoir plus de peur que de mal.) Tout cela est très amusant. Je ne vous embêterai plus au sujet des filles, si vous vous servez un verre et faites au moins semblant de vous relaxer un peu.

— Oui, monsieur.

27

L'air était plus frais maintenant, et Henry renfila sa chemise et la reboutonna. Puis il accepta le verre de rhum frais que la fille d'Harvey lui versa, avant de servir tout le monde.

— À Cuba, dit-elle en levant son verre, et à *los Estados Unidos* !

Ils burent tous à une longue amitié entre les deux pays, et Henry, en son for intérieur, porta son toast personnel habituel : à Diana, quoi qu'elle fût en ce moment, et à la petite chance qu'elle puisse un jour lui pardonner.

28

Quatre

La soirée à laquelle tout le monde veut être convié ce soir est donnée par Miss Carolina Broad, dans sa nouvelle maison de ville dans la Soixante-Dixième Rue à l'est de Central Park. Y seront présentes des personnalités comme le prince de Bavière, Mr Reginald Newbold et sa nouvelle épouse, Adelaïde, ainsi que Mrs Henry

Schoonmaker, ex-Miss Penelope Hayes, qui se remet doucement d'une tragédie familiale datant du début du printemps. Elle pourrait causer un petit scandale en sortant si tôt alors que son mari sert toujours son pays à l'étranger. Un invité, on en est sûr, ne sera pas là : Leland Bouchard, le nouveau voisin de Miss Broad, dont la tournée en Europe a été prolongée plusieurs fois, et dont le mauvais temps a retardé le retour à New York...

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE MONDAINE DU

NEW YORK NEWS OF THE WORLD GAZETTE.

VENDREDI 6 JUILLET 1900.

29

a chaleur était suffocante, et chaque centimètre de sol, du Lgran

it étincelant de la cheminée jusqu'au chêne poli de l'escalier en colimaçon et au parquet à chevrons du salon du premier étage, était colonisé par des chaussures noires ou par les longues jupes qui le balayaient. Des parfums s'exhalaient et des insinuations circulaient dans l'air, bien qu'on pût à peine entendre la voix de son voisin ou de sa voisine, pour peu que ce dernier ou cette dernière parlât normalement. L'orchestre jouait, mais seuls les bons danseurs continuaient à évoluer, car l'espace était rare, et il aurait été déplacé que des couples moins talentueux y gesticulent et l'occupent inutilement. La foule se pressait contre les murs en papier peint ivoire et rose des étages, et bien que les fenêtres soient restées ouvertes, l'air stagnait à l'intérieur. Mais bien sûr, personne n'avait envie de partir. Ce vendredi soir, il n'y avait pas d'autre lieu où on eût préféré se trouver.

L'hôtesse, Carolina Broad, traversait la foule, montant et descendant les escaliers. Elle provoquait une petite agitation où qu'elle aille, et pas seulement à cause de la robe en soie lavande qui découvrait ses épaules, moulait ses hanches et balayait le sol derrière elle comme une traîne de mariée ; son corset délicatement orné de grains de perle étincelait sous les lumières du lustre. Il fut un temps où elle aurait caché ses épaules, un rien robustes et osseuses, et parsemées, en été, tout comme son nez, de taches de rousseur. Mais elle avait appris beaucoup de choses depuis qu'elle avait

hérité de l'immense fortune de son défunt bienfaiteur, Mr Carey Lewis Longhorn, entre autres qu'une jeune fille intelligente doit mettre en valeur ce qu'elle possède déjà. Elle venait d'une famille de l'Ouest, dont la fortune était issue de la fonte du cuivre, fortune relativement modeste en comparaison de ses possessions actuelles – en tout cas telle était la version officielle -, et ses solides 30

épaules nues, leur pâleur piquetée de taches de rousseur auburn, ses dents un peu trop grandes pour sa bouche, tous ces détails semblaient la confirmer. Sa haute taille et sa robustesse ne faisaient après tout que rehausser son aura.

La soirée était un triomphe, mais elle ne parvenait pas à se réjouir. La seule personne en effet dont elle désirait la présence avait traversé l'Atlantique.

Elle changeait souvent de place et de pièce, peut-être pour se distraire de son chagrin, provoquant de petits remous parmi les invités qui emplissaient les couloirs et les galeries de sa nouvelle maison de ville du numéro 15, à la façade en briques rouges finement agencées. Habiter l'une de ces somptueuses constructions monolithiques et massives édifiées aujourd'hui dans la Cinquième Avenue avait été son vœu, mais sa préférence s'était portée sur cet ensemble en particulier, où le numéro 15 était le seul disponible. À sa grande surprise, son choix fut très apprécié.

Tout le monde savait qu'elle avait les moyens d'acheter quelque chose de plus beau, mais la presse applaudit à l'annonce de son acquisition, et les convives des grands dîners mondains la félicitèrent d'avoir choisi cette demeure élégante, si bien appropriée à une jeune héritière orpheline.

Ces derniers temps et ce soir en particulier, tout le monde voulait lui parler. Carolina paraissait, sourire aux lèvres. Ses joues rouges de chaleur faisaient ressortir, par contraste, le vert de ses yeux. Elle échangea quelques compliments avec Mrs Reginald Newbold, née Adelaide Wetmore, qui se tenait aux côtés de son nouveau mari sous le portrait accroché au-dessus de la cheminée de la bibliothèque du second étage ; le tableau représentait Carolina en cavalière, grandeur nature. C'était le plus grand de la collection de portraits de femmes de la haute société de feu Longhorn, et sa dernière commande. À mi-volée de l'escalier, elle échangea des saluts chaleureux

avec Agnes Jones, pour laquelle l'amie d'enfance de Carolina, Elizabeth Holland, avait éprouvé 31

dans le passé des sentiments charitables. Agnes n'était pas en elle-même une personne intéressante, mais elle alimentait en potins, Carolina l'avait récemment découvert, le chroniqueur mondain du *New York News of the World Gazette*. Ainsi, pour peu qu'on soit gentil avec elle, on pouvait espérer se voir remercié de cette gentillesse en découvrant quelques mots agréables sur sa propre personne dans ses rubriques.

Dans le salon du premier étage lambrissé de bois de rose, Carolina se laissa courtiser, d'une façon détachée, par Amos Vreewold qui, en sa qualité de séducteur, était à la hauteur de sa réputation.

Puis, n'en pouvant plus, elle s'approcha des fenêtres qui donnaient au sud de Manhattan. La ville dégageait les parfums brûlants de l'été, celui des fleurs et des feuillages, et une agréable odeur animale flottait. Les cochers de ses invités attendaient près de leurs chevaux. Ils patientaient et patienteraient encore probablement jusqu'à une heure avancée du matin lorsque la fête, au regret de tout le monde, serait finie. Carolina inspira une grande bouffée d'air, comme si elle n'avait pas pu respirer depuis un long moment, puis fit ce qu'elle faisait presque tous les jours, et parfois toutes les heures : elle laissa couler son regard le long des immeubles en direction d'une demeure de pierres blanches portant le numéro 18 gravé sur son impressionnante façade.

C'était là où vivait Leland Bouchard, du moins quand il était en ville, ce qui n'était pas le cas depuis plusieurs mois.

L'espace d'un instant elle s'était surprise à espérer qu'il soit enfin revenu, mais maintenant elle voyait que les fenêtres étaient aussi sombres et closes que les mois précédents. Elle se sentit triste et découragée. On disait que Leland était rentré d'Europe deux jours auparavant — Carolina le savait, son départ de Paris ayant été annoncé dans les colonnes mondaines. C'était la seule raison pour laquelle elle avait décidé de donner cette soirée ; la seule raison pour laquelle elle avait choisi cette maison particulière dans 32

cette rue précise. Mais les océans démontés avaient retardé le bateau de Leland, et il n'était finalement pas revenu à temps pour être là à la première grande fête qu'elle donnait dans sa belle demeure.

Ils avaient partagé des journées délicieuses en Floride, avaient dansé ensemble, s'étaient émerveillés ensemble, mais tout cela remontait à février. Une fois ou deux, elle l'avait imaginé lui murmurant « Épousez-moi », mais bien sûr cela aurait été un peu prématuré. La dernière fois qu'elle l'avait vu, c'était durant le rude hiver de New York, à l'époque où elle se croyait une fille perdue.

Depuis, elle était devenue très riche, et ses plus grandes peurs s'étaient apaisées. Maintenant elle rêvait toutes les nuits du moment où il franchirait ses portes et la verrait dans toute sa gloire. L'attente était douloureuse, et la seule chose qui l'apaisait était de contempler sa maison d'un air malheureux derrière ses fenêtres, dans l'espoir que les lumières s'allument.

— Eh bien, Miss Broad, que regardes-tu donc ?

Carolina se retourna trop vite et ne put cacher le rouge qui lui monta aux joues. Penelope Schoonmaker s'approchait, grande et mince, dans l'éclat de sa robe vermillon et la splendeur de sa beauté qu'elle n'avait pas aussi généreusement étalée depuis sa petite « indisposition » du printemps dernier. Miss Broad embrassa Mrs Schoonmaker sur les deux joues. Malgré la présence de Carolina à la fête du mariage de Penelope qui, le soir du Nouvel An, avait présenté cette dernière comme une jeune dame d'importance, elles n'étaient pas le genre d'amies qui aimaient se dévoiler leurs faiblesses. La seule personne qui connaissait la profondeur des sentiments de Carolina pour Leland était sa sœur aînée, Claire, qui travaillait toujours comme servante chez les Holland et savourait chaque petite miette de la vie de sa cadette dans le grand monde. Mais l'emploi du temps d'une héritière étant très rempli, les sœurs n'avaient pas pu se rencontrer en secret depuis des semaines ; ou bien étaient-ce des mois ?

33

— Ta maison est particulièrement belle, fit remarquer Mrs Schoonmaker au bout d'un moment.

Les deux femmes se considérèrent chacune d'un air méfiant.

Carolina fut satisfaite de voir que le cou et le décolleté d'albâtre de Penelope étaient parés de ses plus beaux diamants, et que son fin visage ovale était savamment et scrupuleusement maquillé. Il était évident qu'elle n'avait pas pris cette soirée à la légère.

— Tu devrais revenir la voir à un moment plus tranquille, quand nous pourrons parler plus intimement, lui répondit Carolina sur un ton distingué. Maintenant que tu ressors, ajouta-t-elle.

— J'aimerais bien.

Penelope eut un sourire crispé. Un éclat dur traversa ses yeux bleus. Quand elle parla à nouveau, ce fut d'un ton faussement inquiet :

— Mais dis-moi, qu'est-ce que tu regardais comme ça ? Tu ne peux pas te permettre d'être ainsi distraite le soir de ta première grande fête.

— Tu as raison.

Il y avait de l'ironie dans son ton, et elle eut du mal à se retenir de tourner la tête pour contempler encore une fois la maison vide de Leland.

— C'est vrai, je ne peux pas me le permettre.

— À ta place je n'aurais pas invité Agnes Jones, continua Penelope en glissant un regard évaluateur vers les hôtes huppés qui s'entassaient dans les coins et à l'entrée des pièces. Mais bon, je suis soulagée de ne pas voir Lucy Carr la divorcée. Dommage que Leland Bouchard ne soit pas revenu à temps... (Elle observa un silence solennel.) Mais, oh, regarde, les lumières viennent juste de s'allumer chez lui !

34

Carolina resta pétrifiée et ne put prononcer un seul mot.

S'efforçant de cacher son émotion, elle soutint le regard entendu et malicieux de son amie. Mais son désir fut trop fort, et elle se retourna

brusquement pour regarder de l'autre côté de la rue.

Cette maison, qu'elle avait contemplée maintes et maintes fois depuis qu'elle avait emménagé au numéro 15, venait de subir une transformation soudaine : les lumières étaient allumées, et les fenêtres ouvertes. Des valets sortaient de nombreux bagages d'une voiture à moteur pour les transporter clans la demeure de Leland Bouchard.

— Excuse-moi, murmura-t-elle.

Elle n'attendit pas la réaction de Penelope, qui ne lui importait nullement. Il lui fallait immédiatement trouver son majordome pour l'envoyer chercher Leland.

Elle courait, et son corps lui semblait léger comme une plume.

Elle ne sentait ni l'air humide ni le poids de ses jupes. Elle ne fut stoppée qu'une fois dans sa course, sur le palier du premier étage, par un visage outrageusement maquillé qu'elle reconnut quelques secondes plus tard comme étant celui de Mrs Portia Tilt. Cette dame, avec ses mètres de satin vert, faisait tache dans l'élégante société des plus grandes familles de Manhattan. Carolina, sa secrétaire particulière l'hiver précédent, avait été congédiée pour insubordination. Depuis, la jeune fille était devenue plus riche que les Tilt auraient pu rêver l'être un jour, et avait été vue avec tous les gens que Mrs Tilt souhaitait fréquenter. Carolina la toisa et lui adressa un sourire forcé qui n'était pas vraiment hospitalier. Elle avait atteint son but en l'invitant : Mrs Tilt savait désormais laquelle des deux était la personne la plus importante.

Après avoir échangé de petits sourires circonspects, elles s'éloignèrent l'une de l'autre. Sur le palier bondé, Carolina s'inquiéta : allait-elle pouvoir trouver le majordome, alors qu'elle avait tant besoin de lui ? Le vacarme était trop fort pour qu'elle puisse l'appeler. Il était probablement absorbé dans quelque tâche 35

inutile, en train de mettre, par exemple, de la glace pilée dans les plateaux d'huîtres alors que tout le monde, depuis longtemps, ne pensait plus à manger. Quel ne fut pas son bonheur de voir alors qu'elle allait pouvoir se

passer de lui. Car à l'étage inférieur, Leland Bouchard se tenait devant la porte, observant les invités excités qui parlaient fort, leurs cigarettes allumées et leurs flûtes de Champagne viciées, l'air de ne pas être tout à fait à sa place.

— Mr Bouchard ! appela-t-elle en descendant les marches de l'escalier et en fendant la foule, oubliant l'accent distingué qu'elle avait appris et s'était tant appliquée à emprunter avec lui.

Sa robe en soie et en mousseline lavande moulait étroitement son corps par endroits, lui donnant une allure droite impérieuse, tandis qu'à d'autres, le tissu bouffait, évoquant un magnifique bouquet de fleurs au parfum enivrant. Il cligna des yeux, immobile. Ses cheveux bruns et un peu longs, retenus derrière ses oreilles, le bleu pâle de son regard franc, sa superbe carrure, tout cela fit céder les défenses de Carolina.

Les hommes en smokings et les femmes en robes de soie les entouraient, mais ils ne les voyaient plus. Le sourire de Carolina s'épanouit malgré elle sur son visage, et Leland y répondit d'une façon qui la combla. Elle fit un pas vers lui et le rejoignit enfin.

Dans ses rêves éveillés, elle imaginait que leurs retrouvailles se passeraient ainsi : elle commençait par lui faire faire le tour du propriétaire, ou bien lui offrait un verre de scotch. Mais aucun de ces deux programmes ne lui sembla convenir à ce moment. Elle passa son bras sous le sien en signe de bienvenue. Ce dont elle avait le plus envie n'était pas du tout le fait d'une lady, mais après tout, elle venait d'un État de l'Ouest, et peut-être supposerait-il que les règles du savoir-vivre étaient différentes dans ces contrées ?

Quand elle lui parla, ce fut dans un murmure :

— Comment avez-vous trouvé Paris ?

36

— Oh... merveilleux. J'ai vu toutes sortes de nouvelles voitures et ai beaucoup voyagé. J'ai... (Là il s'arrêta et secoua la tête, comme si ses

voyages n'avaient finalement aucune importance.) J'ai souvent pensé à vous. Cela m'a vraiment surpris.

Un instant, l'élégante faune de Manhattan, appuyée au balustre du premier étage, pressée devant le vestiaire, ou fumant sur le palier, cessa d'exister. Il était tard, de toute façon, et le Champagne avait coulé à flots. Elle leva un visage engageant vers Leland, qui n'hésita pas à poser discrètement ses lèvres sur les siennes. Quand il se redressa, ses yeux avaient un éclat argenté :

— Carolina, vous êtes différente de tous ces gens-là, déclara-t-il d'une voix grave.

Il était clair que chaque personne présente était intimement convaincue, depuis quelques heures déjà, que leur hôtesse était une perle. Mais à présent, Carolina ressentait au plus profond d'elle-même qu'elle était un véritable joyau, pour de tout autres raisons, à cet instant précis, dans ce lieu précis qui était le hall d'entrée, dans une scène très intime qui se jouait entre elle et Leland. Une scène plus belle que dans un roman. Les mots de Leland la comblèrent de plaisir. Elle rayonnait de joie. Elle brûlait de lui avouer son amour, et de lui demander pourquoi exactement il trouvait qu'elle n'était pas comme les autres. Mais elle ne voulut pas troubler ce moment magique, et continua de le regarder, radieuse, tandis qu'autour d'eux la nuit s'étendait et que les invités montaient l'escalier.

37

Cinq

Quand une dame prend sous son aile une jeune fille d'un rang social inférieur, elle court toujours le risque de se voir un jour éclipsée. C'est pourquoi, dans un tel cas, elle doit agir avec soin et modération.

MAEVE DE JONG. *AMOURS ET AUTRES FOLIES*

DES VIEILLES FAMILLES NEW-YORKAISES.

38

Ils sont tous tellement insignifiants, déclara Penelope Schoo

nmaker quelques heures après son arrivée à la soirée.

C'est que personne ne l'avait encore invitée à danser.

Elle ne pouvait y croire. Elle dont la beauté était spectaculaire, et unanimement reconnue. Elle écarquillait les yeux, stupéfaite.

Faire tapisserie ! Celle, damassée, des salons de Miss Broad lui était devenue odieusement familière. Elle n'était pas le genre de fille à supporter de passer inaperçue. Elle venait de vivre trois mois de convalescence, et elle mourait d'envie de s'amuser un peu, ce qui se révélait plus difficile qu'avant.

— Buck, tu ne les trouves pas petits et insignifiants ? répéta-t-elle sur un ton insistant.

— Si, tous sauf moi, répondit son ami Isaac Phillips Buck avec un petit rire modeste.

Il plaisantait, mais ce qu'il avait dit était parfaitement vrai : Buck avait une tête de plus que Penelope et était trois fois plus gros qu'elle. Il aimait laisser croire qu'il faisait partie du noble clan Buck, mais sa lignée était suspecte, et son prestige presque entièrement fondé sur sa réputation de personne indispensable à la préparation d'une soirée. Réputation acquise en grande partie grâce à l'ex-Miss Hayes. Mais qu'il ne fût ni petit ni inconsistant, cela, on ne pouvait le contester, bien que cette particularité portât particulièrement sur les nerfs de Penelope à ce moment-là.

— Ils doivent vraiment être insignifiants pour croire que Carolina Broad est aussi parfaite qu'ils le prétendent, lança Penelope.

La mode était une chose infernale ; changeante, elle le savait, pourtant elle n'était pas restée si longtemps que cela alitée, et elle était toujours plus belle que les autres. Elle se souvint de l'époque 39

où Carolina n'était qu'une servante, plutôt renfrognée ; en outre, elle s'était fait renvoyer par les Holland, mais c'était avant l'époque où elle s'était liée

d'amitié avec le vieux célibataire Carey Lewis Longhorn, qui lui avait laissé, pour une raison inconnue, son immense fortune. Au début elle avait joué les héritières, mais à présent elle en était vraiment une, les plafonds à caissons et la belle façade de sa nouvelle demeure en témoignaient. Cet air supérieur qu'elle avait pris devant elle, c'était révoltant, pensa Penelope, qui avait tant fait pour elle ! Et comme elle s'était dépêchée de s'excuser pour courir après Leland Bouchard !

Pour Penelope, c'était un supplice d'être restée si longtemps debout dans une pièce et de recueillir si peu d'attention. C'était bien pire que si elle avait reçu une paire de gifles. Elle était habillée d'une robe moulante d'un rouge voyant ; la dentelle qui enveloppait ses bras et la ceinture en daim qui ceignait sa taille rehaussaient sa beauté délicate, plus fragile depuis la dernière fois qu'on l'avait vue. Ses cheveux bruns étaient relevés au-dessus de son front, et ses yeux bleu vif soulignés de noir.

— Je ne savais pas jusqu'à ce soir combien New York pouvait être cruel, conclut-elle amèrement.

Car, et ce n'était pas le genre de chose qu'on lisait dans les pages mondaines, la raison pour laquelle Penelope était restée confinée dans sa chambre pendant si longtemps était qu'elle aurait perdu le premier enfant qu'elle attendait d'Henry Schoonmaker.

Et pour rendre cette situation encore plus émouvante, cet épisode malheureux était arrivé alors que son fringant mari était parti à la guerre.

Quoique. Pas vraiment à la guerre, car le père d'Henry, William, s'était arrangé pour l'envoyer à Cuba, où le danger était en grande partie passé. Et aucun bébé n'avait été perdu, parce qu'elle n'avait jamais été enceinte. C'était une histoire qu'elle avait montée de toutes pièces pour retenir Henry auprès d'elle et punir la jeune fille exaspérante dont il s'était entiché. Elle ne pouvait pas 40

avoir porté un enfant, car Henry et elle n'avaient jamais été mari et femme en privé, sauf une fois, en Floride, un soir où il était ivre mort. Un instant, Penelope se détendit et sentit son sang se réchauffer à la pensée de l'été où Henry et elle avaient partagé des moments intimes, cachés dans les recoins

de leurs maisons respectives... Sa mémoire s'emballait. Elle se ressaisit. Les invités de Carolina Broad étaient incapables d'éprouver de la compassion pour elle, mais au contraire tout à fait capables de se réjouir de sa déconfiture, aussi ne pouvait-elle se permettre de montrer sa tristesse.

— Regarde ! dit Buck en s'efforçant de prendre un ton enjoué.

Après un silence obstiné, elle tourna les yeux dans la direction que Buck lui avait indiquée. Là, au milieu des cris joyeux, des conversations insouciantes, parmi la foule qui évoluait sur le parquet de la salle de bal, les joues enflammées, sans grâce ou, se dit-elle, avec ce qu'on prenait pour de la grâce ; mais qui en avait, hormis elle ? - là se trouvait un homme grand et solide, en costume de satin noir, aux yeux presque aussi bleus que les siens.

Il y avait quelque chose de sain, mais aussi d'exotique dans ses cheveux châains et son sourire éclatant.

— Regarde quoi, exactement ? répondit Penelope d'un ton étudié, feignant de ne pas être impressionnée.

— C'est le prince de Bavière.

Buck se pencha vers sa vieille amie et continua, sur un ton de confidence :

— Il voyage parfois clans le Nouveau Monde. On dit qu'il va bientôt se fiancer à ce petit bout de femme qui trotte à côté de lui : une Française qui ne doit pas avoir plus de seize ans, mais sa mère, la comtesse, que ces voyages affolent, ne les a pas quittés d'une semelle.

Penelope se haussa sur la pointe de ses escarpins en satin ornés de perles, et tendit le cou pour regarder l'homme en question.

41

Parmi la multitude des tenues de soirée, des visages et des yeux brillants d'excitation, elle aperçut les deux Françaises, qui n'étaient pas particulièrement grandes. La plus âgée s'éventait d'un geste désinvolte, et la plus jeune, qui portait un collier de chien orné de perles et de diamants,

levait un regard ingénu et admirateur vers son beau partenaire. Il y avait quelque chose, dans la fraîcheur de son teint et dans ses grands yeux sombres, qui rappela Diana Holland à Penelope, ce qui la rendit folle de rage.

— Il était en Floride en même temps que nous, mais je ne l'ai jamais vu.

— On voit à quel point la comtesse a dû être belle.

— Oui, acquiesça Penelope, après avoir fait remarquer les joues creuses de la dame et son maquillage un peu trop prononcé.

Le prince souriait à quelques flatteurs d'un air légèrement condescendant, que Penelope reconnut comme faisant partie de son propre répertoire d'expressions. Elle éprouva alors de la sympathie pour lui : il était si clairement et si cruellement supérieur à ceux qui l'entouraient, tout comme elle l'était, elle, depuis toujours. Il leva les yeux. Son regard accrocha la lumière et se posa sur elle. Si le visage de Penelope s'était endurci les mois précédents, il s'adoucit à la vue de l'homme qui était à l'évidence de son envergure.

— Oh... Mrs Schoonmaker.

Surprise, elle se retourna en s'entendant appeler, et aperçut Adelaide Newbold, de son nom de jeune fille Wetmore. La nouvelle mariée lui adressa un sourire crispé, puis continua son chemin, son arrogante insignifiance se perdant dans les ondulations mauves de sa robe.

— Je n'arrive pas à y croire !

Penelope réussit à ne pas crier, sans pouvoir cacher toutefois la colère qu'elle ressentait. La honte d'être snobée par une fille qui s'était mariée à un âge plus avancé que le sien, à un homme de 42

moindre importance qu'Henry, était presque trop offensante pour être crédible.

— C'est absurde ! Ils adulent tous Miss Broad, maintenant, comme si elle était une grande dame, et ils me regardent à peine.

Tu y comprends quelque chose, toi ?

Buck garda le silence.

— Alors ?

— Peut-être... fit Buck avec une grimace gênée qui releva ses grosses joues et plissa ses petits yeux, peut-être pensent-ils -à tort, à tort bien sûr – que tu es sortie un peu tôt après ton...

indisposition. Alors que ton mari est loin, tu comprends, et en danger.

Jamais mots n'avaient été mieux pesés, mieux étudiés, cependant Penelope n'y entendit qu'une suite de fadaises.

— J'ai soif, fit-elle d'un ton cassant. Sers-moi quelque chose.

À peine Buck fut-il parti lui chercher une boisson qu'elle traversait déjà tête haute le grand salon situé au premier étage de la nouvelle maison de Carolina Broad, dans un but précis. Les pans de sa robe de soie rouge brillaient sous les lumières du lustre, et les dentelles de son jupon moussaient autour de ses pieds. Les invités qui l'entouraient avaient dû soudain recouvrer leur raison, car c'est avec une certaine déférence qu'ils s'écartèrent pour la laisser passer. Elle marcha fièrement jusqu'au centre de la pièce où se trouvaient le prince et la jeune fille de petite stature à la « hollandaise figure », se plut-elle à penser, qu'elle regarda de toute sa hauteur avant de détourner les yeux.

— Le croiriez-vous ? Personne ne m'a invitée à danser de toute la soirée, déclara-t-elle au prince de Bavière en prononçant nettement chaque syllabe, et sur un ton qui soulignait l'absurdité d'une telle constatation.

43

Le prince l'évalua d'un regard amusé et appréciateur. Quand elle fut près de lui, elle constata qu'il était étonnamment grand, et que sa peau avait l'éclat

des choses rares et précieuses.

— Non, fit-il après un silence.

Penelope leva les sourcils et haussa légèrement le menton, pour mieux mettre son long cou blanc en valeur. La comtesse et sa fille regardaient, avec une condescendance à n'en pas douter tout européenne, la jeune Américaine dans sa robe rouge déplacée, mais Penelope n'en avait cure. Son assurance et son excitation montaient à l'idée d'être en train de faire quelque chose qui n'était pas particulièrement convenable ; elle était au centre de la pièce, et le point de mire de tous. C'est alors que le prince lui prit la main et effleura de ses lèvres la bague de fiançailles tape-à-l'œil qu'elle s'était achetée elle-même, faute de se l'être vue offerte.

— Faites-moi l'honneur d'être le premier, répondit-il en anglais avec une légère et élégante pointe d'accent.

Ni elle ni le prince ne jetèrent un regard aux deux Françaises qui l'accompagnaient quand il lui prit la main qu'il releva pour la conduire dans la pièce adjacente. Les danseurs s'écartèrent devant eux avec une déférence mêlée de curiosité. Un silence se fit.

Penelope constata avec satisfaction qu'ils la regardaient tous maintenant, et sourit à la pensée de la facilité avec laquelle elle pouvait capter leur attention, quoi qu'elle fût.

Le prince, après avoir jeté un nouveau coup d'œil à la bague qu'elle portait au doigt, la saisit fermement par la taille et l'entraîna dans une valse.

— Quel dommage que vous soyez mariée, lui dit-il sur un ton plus familier.

Ils se parlaient depuis quelques minutes, et c'était comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Il dansait tout près d'elle, plus près qu'un Américain n'aurait osé le faire, et elle soutenait son regard sans aucun embarras.

— Mais oui, voyez-vous, mon mari est parti à la guerre, lui expliqua-t-elle avec un large et éclatant sourire. Dans ce genre de situation, on ne sait jamais qui reviendra et qui ne reviendra pas, et une lady doit toujours se couvrir, n'est-ce pas.

Un instant, elle craignit d'avoir été trop loin et d'avoir choqué le prince ; qu'il trouve inconvenant son discours sur le départ à la guerre et la mort possible de son mari, et la laisse plantée là. Mais il n'en fut rien. Il secoua la tête et rit de bon cœur, si bien qu'elle se mit à rire elle aussi, renversant la tête vers le plafond à caissons, d'un rire pétillant qui tinta comme une cloche. Alors il la serra plus près et continua à l'entraîner sur le parquet de la salle de bal.

Tous ceux qui lui avaient fiail récemment l'affront de l'ignorer s'arrêtèrent sur-le-champ de parler pour la regarder, bouche bée.

Le prince de Bavière riait encore, non sans complaisance maintenant, ce qui fit penser à Penelope qu'il avait un sens de l'humour un peu pervers, et par conséquent qu'ils allaient bien s'amuser au cours de cette soirée.

Les jupes des femmes qui les entouraient se resserrèrent en bruissant l'une contre l'autre, formant une haie de couleurs pastel.

Elles chuchotaient, cachant leurs lèvres derrière leurs éventails.

Les bijoux que Penelope portait à ses poignets, autour de son cou, de sa taille et sur ses cheveux étincelaient sous les lumières. La redoutable Mrs Schoonmaker s'était éloignée depuis quelques mois, mais il avait suffi de quelques heures et d'un peu de patience de sa part pour qu'elle captive à nouveau l'attention de toute une salle.

45

Six

Un gentleman voyage pour s'aguerrir et pour connaître le monde ; une lady le fait pour compléter sa collection de chapeaux, et doit savoir qu'elle ne doit pas se frotter de trop près aux choses du monde.

MRS L.A.M. BRECKINRIDGE,

L'ART DU SAVOIR-VIVRE DANS LE GRAND MONDE.

46

votre santé, les gars ! claironna Diana Holland d'un ton Adéluré

qui aurait fait frissonner sa mère d'horreur, et dans un lieu qui aurait fait pleurer la pauvre dame. Parce qu'il va y avoir un cyclone, demain...

Dehors un vent fort soufflait par rafales, mais il ne pleuvait toujours pas. L'ambiance chez la señora Conrad était chaude et festive, et la serveuse aux petites mèches brunes et bouclées pouvait voir, à travers la foule des soldats, derrière le long bar en bois où elle se tenait, les volets ouverts du saloon et le temps qu'il faisait. Elle transpirait légèrement dans son chemisier blanc aux manches bouffantes jusqu'aux coudes et rentré dans une longue et simple jupe noire retenue par une large ceinture en cuir brun. Son teint était devenu rose de l'effort qu'elle fournissait, et ses cils noirs rayonnaient autour de ses yeux pétillants. Un pianiste jouait dans un coin, encourageant la foule à boire plus vite et à rire plus fort, impératif auquel tous obéissaient joyeusement.

— La pluie va bientôt tomber, annonça la señora Conrad, assise sur un tabouret au fond du bar.

— Oui, niais maintenant il ne pleut pas, lança gaiement Diana en versant des verres de rhum sec aux jeunes gens qui la regardaient de l'autre côté du bar.

Le saloon de la señora Conrad donnait sur la Plaza de Armas.

Les petites bougies qui brûlaient le long des étagères finement sculptées éclairaient l'interminable rangée de bouteilles. Une foule d'hommes se réunissaient dans ce bar – des Cubains et des troupes de soldats américains postés sur l'île depuis l'arrêt des combats. La propriétaire était la première épouse d'un Américain dont les intérêts à Cuba s'étaient épuisés. Elle

habillait sa généreuse silhouette de noir comme si elle était veuve, alors qu'en 47

réalité, le señor Conrad était simplement retourné à Chicago où il avait fondé un nouveau commerce en même temps qu'une deuxième famille en épousant sa petite-cousine. Mais il avait aimé sa Gertrude, et lui avait laissé la propriété et la gérance de cet établissement. La salle était pleine d'ornements dorés, tout comme n'importe quel bar ou débit de boisson de New York, à la différence près qu'il y régnait une ambiance à la fois grisante et mélancolique, typiquement latine. Ce vendredi soir, toutes les tables sans exception étaient occupées par des hommes en uniforme qui étalaient leurs longues jambes sur le sol de pierre et trinquaient à leur exil.

Soudain un violent coup de tonnerre ébranla les bouteilles et fit crépiter les vitres. Les clients se turent et tournèrent la tête vers la rue. L'air était chargé d'humidité, mais aucune goutte ne tombait encore du ciel. La señora Conrad siffla doucement en direction d'un serveur, et un moment plus tard le tapage recommençait.

Alors tous vinrent se presser devant le bar. « Un autre ! » criaient-ils tous en même temps. Voyant cela, le vieux barman qui officiait à côté de Diana devant le grand miroir ovale enleva son nœud papillon comme pour dire que maintenant, enfin, il était prêt à se mettre au travail.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front, qu'il n'avait même pas le courage d'essuyer. Diana aurait trouvé intéressant de continuer à l'observer, mais on ne cessait de lui demander à boire.

Elle pelleta la glace, mit des glaçons dans des verres et prépara une autre rangée de boissons.

Elle ne sentait plus ses bras tant elle avait travaillé, mais c'était un genre de fatigue qu'elle commençait à aimer. Non qu'elle eût besoin d'argent – elle avait mis de côté ce qu'elle avait gagné sur le paquebot de luxe, sans parler de ce que lui avaient rapporté les potins recueillis sur le bateau, qu'elle avait vendus au journaliste Barnard, accompagnés de quelques petites ébauches très couleur locale, pour lesquelles il l'avait complimentée à outrance. Elle

48

commençait à découvrir qu'on pouvait récolter des potins non seulement assise dans les canapés en peluche à l'heure du thé dans les salons mondains, mais également dehors, la nuit, dans les lieux où les gens se réunissent.

— Qu'est-ce qu'une jolie Américaine comme vous fait dans un endroit comme celui-ci ? lui cria un homme pourvu d'une grosse moustache en broussaille, tandis qu'elle poussait un verre plein dans sa direction.

Diana, qui était habituée à de telles questions et aux flatteries plutôt effrontées qui s'ensuivaient, prit l'argent avec un sourire évasif. Au début, le comportement des hommes à son égard l'avait surprise, ils prononçaient des phrases ou demandaient des faveurs comme ils n'auraient jamais osé le faire à New York. Mais elle comprit vite qu'étant loin de chez eux, de leurs femmes et de leurs enfants, cette distance tout comme la boisson avaient le pouvoir de lever leurs inhibitions.

Le visage d'un jeune soldat apparut derrière l'homme moustachu qui lorgnait encore Diana avec un regard de poi-vrot.

Il demanda timidement une bière. Il semblait avoir à peu près son âge, et apparemment ses collègues n'avaient pas réussi à lui faire oublier toutes ses bonnes manières, car c'est à peine s'il osa la regarder dans les yeux. Elle acquiesça d'un clin d'œil et alla prendre une bouteille dans la glacière. Le clin d'œil était devenu une manie chez elle, une sorte de tic de coquetterie. En ouvrant la glacière, elle décida qu'elle devrait se défaire de cette mauvaise habitude avant de retrouver son Henry. Quand elle se retourna, le jeune homme n'était plus là. Du moins ne vit-elle plus rien dans le bar. Plus personne.

Elle resta bouche bée, et son cœur tambourina dans sa poitrine.

Elle avait oublié toutes les tâches qu'elle devait faire, et comment les faire. Le seul homme qu'elle voyait maintenant était plus bronzé que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Sa chemise en lin blanc faisait ressortir son teint cuivré, et l'arête de son nez était

d'une couleur qui suggérait qu'il avait été au soleil ce jour-là.

L'expression de son visage indiquait qu'il venait de passer de bons moments, dans l'insouciance et la légèreté.

— Salut soldat, réussit-elle à dire en retrouvant son souffle.

— Diana ? fit Henry, comme si prononcer son prénom pouvait lui confirmer l'improbable présence de la jeune fille. Comment...

balbutia-t-il, mais comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

— Je te cherchais.

Toutes les phrases qu'elle avait imaginé lui dire depuis ce jour de la fin février où il était apparu dans l'encadrement de la porte et l'avait vue dans les bras d'un autre homme, elle les avait oubliées. La seule qui lui restait à l'esprit était celle qu'elle venait de prononcer, qui lui sembla, à ce moment-là, contenir la seule information importante.

— Vraiment ?

— Oui.

— Tu as eu ma lettre ?

Diana hocha la tête. Elle l'avait reçue, en effet. Elle la gardait précieusement dans sa valise. Ces pages, elle les avait lues une centaine de fois.

— Tu ne me détestes pas ?

Aucun geste n'aurait pu communiquer à quel point ses sentiments étaient loin de la haine, et elle ne put que secouer négativement la tête. L'émotion qu'elle ressentait – était-ce de la timidité, de l'inquiétude ? - était nouvelle pour elle ; comment pouvait-elle être si décontenancée en face d'Henry, après tout ce qui s'était passé entre eux, et tout ce qu'elle avait fait pour que ce moment arrive ! Il la contemplait de son regard sombre et impénétrable. Le cœur de Diana commençait à battre la chamade, elle avait peur que leur rencontre ne fasse long feu, que sa recherche ne se termine là, qu'il n'ait finalement rien à lui dire.

Après tout, il était plus âgé qu'elle et plus expérimenté, et peut-

50

être que, maintenant qu'il était soldat et plus seulement un riche play-boy qui n'avait rien d'autre à faire qu'à séduire les femmes, il n'avait plus le temps de s'occuper de petites filles comme elle.

Le contact des grosses mains de la señora Conrad sur son épaule ramena brutalement Diana au moment présent. La salle était bondée, le bruit assourdissant. Les hommes appelaient les serveuses, se frayaient un chemin vers le bar et y posaient brutalement leur verre. La señora jeta un coup d'œil à tous ces visages enflammés et rayonnants de joie, puis regarda à nouveau Diana. Une lueur de surprise teintée de complicité brilla dans les yeux de la dame et, après un silence attentif, elle prit sa jeune employée par le coude et l'entraîna loin du bar.

— Venez.

La dame fit signe à Henry, puis elle les conduisit tous deux à l'arrière de l'établissement, ouvrit la porte de la remise et les poussa l'un après l'autre à l'intérieur.

Le local était plein de cageots, et la porte refermée protégeait un peu Diana et Henry du vacarme de la soirée. La lumière dorée d'une ampoule nue adoucie par du papier les éclairait. Diana leva son visage vers Henry, dans l'attente d'un baiser, mais il se contenta de cligner des yeux avec une expression incrédule. Un sentiment d'apaisement mêlé d'une sorte d'euphorie commença à les envahir, quand bien même la présence d'Henry semblait toujours aussi irréelle à Diana. Il fit un pas en avant, elle entrouvrit les lèvres, mais il ne l'embrassa pas. Au lieu de cela, il l'enlaça, la serra fort contre lui et la souleva dans ses bras.

Instinctivement, elle posa la tête sur son épaule.

Avant, ils pouvaient parler sans pouvoir s'arrêter, entre deux tendres étreintes. Mais pour l'heure, elle ne voulait rien d'autre qu'être suspendue ainsi à son cou, les pieds au-dessus du sol, respirant cette odeur qu'elle

identifiait totalement à lui, et qui le lui évoquait mieux que n'importe quel souvenir torride.

51

Sept

Ceux d'entre nous qui ont pensé qu'Elizabeth Holland, cette jeune fille éminemment destinée à faire un beau mariage, était descendue dans l'échelle sociale en épousant l'ancien partenaire de son père, Snowden Trapp Cairns, doivent

maintenant admettre qu'elle n'a nullement perdu au change. On l'a en effet vue tout ce week-end faire transporter de nouveaux meubles dans une très belle maison en grès brun de Madison Avenue...

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE MONDAINE DU

NEW YORK NEWS OF THE WORLD GAZETTE,

SAMEDI 7 JUILLET 1900.

52

ers quatre heures, Elizabeth se sentit très fatiguée. Elle s'était levée à l'aube pour surveiller la disposition de quelques canapés anciens dans son salon et contrôler le bon fonctionnement des cuisinières, afin qu'un thé puisse être dignement servi à quelques jeunes dames de sa connaissance venues lui souhaiter bonne chance à sa nouvelle adresse.

Agnes Jones, qui figurait parmi ses invitées, avait retourné toutes les porcelaines pour vérifier leur signature, et Penelope Schoonmaker, avec qui elle maintenait une amitié de façade en public, était passée en coup de vent, la maison se trouvant sur le chemin des grands magasins où elle se rendait. Ce fut un charmant après-midi, il n'empêche qu'Elizabeth fut soulagée de les voir partir. Elle sentait le bébé bouger dans son ventre, et elle avait encore tant à faire.

Les pièces de la maison étaient disposées à peu près comme au numéro 17 de Gramercy Park, où elle avait passé ses dix-huit premières années. D'un côté de l'entrée principale s'ouvrait un grand salon avec des fenêtres hautes qui donnaient sur la rue, et de l'autre, une salle à manger de proportions similaires. Un salon privé se trouvait à l'arrière, ainsi que la cuisine et les appartements des domestiques. Le vestibule était assez grand pour accueillir convenablement les visiteurs, sans pour autant avoir la prétention d'être l'antichambre d'une cour royale, comme dans certains hôtels particuliers ostentatoires. De chaque côté d'un bel escalier qui s'enroulait jusqu'au palier du premier étage où étaient distribuées les chambres, s'étendaient les deux salles de réception aux portes coulissantes du rez-de-chaussée. Cette maison l'enchantait ; le seul fait de la traverser lui faisait ressentir que son enfant allait y être heureux, et qu'elle exauçait ainsi, à travers ce petit être, les vœux de Will, son père.

53

Le sentiment prégnant de Will, qui ne la quittait que rarement, l'empêcha d'aller s'allonger dans l'une des nouvelles méridiennes du salon, ou à l'étage dans les fauteuils à volants de sa chambre.

Car bien que Penelope se fût montrée tout à fait bienveillante pendant toute la durée du thé, Elizabeth avait senti que sa vieille amie n'avait pas oublié les nausées qui l'avaient prise pendant leurs vacances d'hiver en Floride – nausées qui lui avaient fait deviner qu'elle attendait un enfant. Elizabeth soupçonnait que la toute nouvelle Mrs Schoonmaker se doutait de l'identité du père de son enfant, chose qui porterait tort à n'importe quel homme, et surtout à celui qui prenait si grand soin d'elle. Car Snowden s'occupait vraiment bien d'Elizabeth. La preuve s'étalait partout autour d'elle, sur ces murs épais lambrissés de bois de bouleau aux panneaux tendus de cuir noir martelé.

Ce fut lourde de ce sentiment de culpabilité et pénétrée des valeurs dans lesquelles elle avait été éduquée qu'elle monta l'escalier pour se diriger vers la pièce que son mari avait choisie pour en faire son bureau. Elle était située à l'arrière de la maison, là où la rumeur des servantes, les bruits de la rue et, très prochainement, les pleurs ou les cris d'un petit enfant ne l'atteindraient pas. Elizabeth, vêtue d'un corsage de dentelle à col officier et d'une jupe en

lin noir, ses cheveux blonds vaporeux relevés au-dessus de son front, entra un peu craintivement dans ce bureau qui serait désormais, elle le pressentait, le refuge de Cairns. Mais, forte de la bonne éducation l'ayant préparée à son rôle d'épouse, elle se ressaisit. L'homme qui l'avait demandée en mariage et l'avait ainsi sauvée de l'opprobre méritait de bénéficier lui aussi de ses qualités de femme d'intérieur.

— Puis-je vous aider, Mrs Cairns ?

L'intendante, Mrs Schmidt, une veuve tatillonne d'âge mûr dont le mari défunt avait été de nombreuses années un employé de Snowden, apparut derrière elle dans l'embrasure de la porte.

54

Elle semblait quelque peu contrariée de voir la maîtresse de maison fureter dans toutes les pièces.

— Mr Cairns m'a demandé de veiller à ce que vous ne vous fatigiez pas trop et de vérifier que vous n'ayez besoin de rien pendant qu'il était sorti pour ses affaires...

Elizabeth posa sa main sur son ventre proéminent et regarda la femme, essayant d'éclairer son visage fatigué d'un sourire. À

l'exception de Lina Broud – la dernière femme de chambre de sa vie de jeune fille, avec laquelle elle s'était querellée -, elle avait toujours entretenu des relations bienveillantes avec ses servantes.

Mais son amabilité à l'égard de Mrs Schmidt manquait de conviction. Les deux femmes allaient devoir acquérir une aisance naturelle dans leurs rapports.

— Non, tout va bien, je vous remercie.

Comme la domestique ne bougeait toujours pas, Elizabeth ajouta, presque pour s'excuser :

— Je voulais mettre moi-même de l'ordre dans le bureau de Mr Cairns.

— Bien sûr, répondit Mrs Schmidt, qui ne se décidait toujours pas à partir.

Elizabeth dut lui faire signe qu'elle pouvait disposer.

Quand elle se fut éloignée, Elizabeth commença à arranger stylos et papiers sur le vaste bureau de son mari et à réfléchir à l'emplacement des objets d'art. Elle se demanda comment persuader Cairns de se débarrasser des trophées accrochés aux murs. En effet, bien que Snowden fût manifestement un homme de la nature, et sans vouloir neutraliser cet aspect de sa personnalité, elle se disait qu'en qualité d'épouse, elle devait le faire profiter de son sens de l'esthétique. Les têtes d'animaux empaillées n'avaient pas leur place, à son avis, dans une maison aussi distinguée. Quand le bureau eut enfin l'air d'une pièce arrangée par une main féminine sûre de son goût, elle s'approcha 55

d'une boîte contenant des papiers qui avaient manifestement besoin d'être triés et classés.

L'activité de rangement, qui lui était familière, l'avait rassérénée. Mais cette sensation d'apaisement s'évanouit quand, après avoir soigneusement classé plusieurs relevés bancaires et autres papiers dans les tiroirs du grand bureau en noyer de son mari, elle aperçut son propre nom sur l'un des documents, tel qu'il s'écrivait durant les dix-huit premières années de sa vie. Et pas seulement son nom, mais à côté de lui le nom qu'elle psalmodiait en pensée tous les soirs avant de s'endormir, ce nom d'épouse qu'elle aurait tant voulu garder. Ses yeux bruns s'agrandirent.

Une lettre, adressée à Stanley Brennan, autrefois le comptable de la famille, était attachée au document. L'attention d'Elizabeth avait été attirée par cette phrase : *Veillez faire transmettre l'acte de donation de ma propriété de Californie, conjointement et sans délai, au profit d'Elizabeth Adora Holland et de William Relier.* Le signataire était son défunt père ; la lettre était datée d'une semaine avant sa mort, et avait été postée depuis le territoire du Yukon. Son cœur se mit à battre fort et ses yeux, qu'elle ne pouvait détacher de ces mots, s'emplirent de larmes. La seule vue du nom de Will le lui fit apparaître dans son esprit, vêtu d'un complet brun, celui qu'il portait le jour de leur mariage. C'était la dernière fois qu'elle avait ressenti un sentiment qui pouvait s'appeler de la joie, de la joie pure. Quand elle put se reprendre,

elle lut la suite et comprit alors que le document qu'elle tenait entre ses mains était en fait l'acte d'une donation d'un terrain qu'elle connaissait très bien.

Elle ne comprenait pas pourquoi son père avait réuni son nom et celui de Will sur un document, encore moins pourquoi ces deux noms étaient liés à cette terre lointaine appelée la Californie, où ils avaient réellement vécu dans un grand bonheur. Elle savait que son père avait confié à Will que ce territoire était plein de promesses, mais le fait qu'il l'ait vraiment possédé, et en outre légué à sa fille aînée et à son ancien valet, la laissa pantoise.

56

Elle se releva non sans difficulté du fauteuil dans lequel elle s'était assise, puis descendit l'escalier aussi vite qu'elle le put, pour appeler Mrs Schmidt.

— Quand Mr Cairns a-t-il dit qu'il reviendrait ? demanda-t-elle quand le large et morne visage de l'intendante apparut en contrebas dans le vestibule.

Elizabeth s'agrippa à la rampe de l'escalier pour ne pas perdre l'équilibre. Vu de dessous, son ventre devait paraître énorme.

— Il devrait être de retour d'un moment à l'autre maintenant, dit la femme qui s'essuyait les mains avec un torchon. En attendant, que puis-je faire pour vous aider, madame ?

— Je vous prie de lui dire, quand vous le verrez, que je me trouve au salon du premier étage. (Elle mit sa main devant sa bouche : elle était au bord du malaise.) Dites-lui que je dois lui parler dès que possible.

Elle ne sut pas combien de temps elle attendit, assise dans le fauteuil à oreilles du salon adjacent à sa chambre. Des heures, ou peut-être pas même une, à être assaillie par des souvenirs qu'elle ne pouvait réfréner, qui parfois lui déchiraient le cœur, parfois la transportaient. Une avalanche de souvenirs. Tantôt ils la jetaient sur des terres hautes et desséchées, tantôt la plongeaient dans des eaux déchaînées. Par moments elle était là, son corps chaud, sa peau dorée par le soleil, préparant le dîner pour Will pendant qu'il cherchait ce pétrole qui allait, croyait-il, les rendre riches. Mais la seconde

suivante, elle était sur le quai de Grand Central, les balles sifflaient horriblement à ses oreilles, et elle sentait l'odeur du sang qui lui retournait maintenant l'estomac.

— Que se passe-t-il, très chère ? lui demanda Snowden en apparaissant dans l'embrasement de la porte, sur le ton inquiet d'un mari et d'un futur père.

Arrachée brutalement à ses pensées, Elizabeth parut un peu déconcertée. Mais elle était sa femme, elle s'en souvint quand il 57

s'agenouilla à côté d'elle. Il lui prit la main, et elle réalisa qu'il ne l'avait pas touchée depuis le baiser qu'il lui avait donné dans le fiacre après lui avoir montré pour la première fois leur nouvelle maison.

— S'il vous plaît, pouvez-vous m'expliquer ceci ? dit-elle d'une voix brisée tout en lui tendant le document.

Le visage de Snowden se crispa, puis il sourit. Il arborait un gilet en soie brun à rayures, étoffe qu'il ne portait pratiquement pas jusque-là. Il prit le papier et le parcourut des yeux avant de le plier pour le ranger dans sa poche.

— C'est un contrat, commença-t-il. L'acte de propriété d'un bout de terrain que votre père a acheté en Californie, près d'une petite ville pourvue d'une gare de chemin de fer, appelée San Pedro...

— Oui, chuchota Elizabeth. (Elle regarda son mari dans les yeux, l'implorant de tout lui expliquer.) Je connais ce terrain.

Snowden jeta un regard furtif dans la pièce, puis ses yeux se reportèrent sur sa femme quand il reprit, d'une voix rapide :

— Votre mère et moi en avons discuté, bien sûr, quand vous êtes revenue de Californie avec... votre premier mari. Il lui avait signalé qu'il y avait du pétrole sur ce terrain, et votre mère s'est confiée à moi, en ma qualité de plus proche ami de la famille. Je lui ai dit que les opérations financières concernant le pétrole étaient très compliquées, qu'il était très difficile d'en

réaliser des bénéfices, mais que Will semblait un garçon ingénieux, et que s'il ne réussissait pas là, il réussirait autrement, et ailleurs...

Le soleil se couchait, les ombres recouvraient les meubles et les objets de la pièce. Le visage de Snowden, non loin d'elle, s'effaçait dans la lumière évanescente. Ce qu'il venait de lui dire lui avait coupé le souffle. Elle inspira, puis lui fit signe de continuer.

— Après... la tragédie, après la mort de Will, quand je suis venu aider votre famille, l'hiver dernier, j'ai commencé à chercher une 58

explication à quelques documents que j'ai découverts dans les dossiers de votre père. Je ne savais pas alors qui était William Keller.

Les yeux d'Elizabeth s'emplirent de larmes.

— Il savait, murmura-t-elle.

— Qu'il y avait du pétrole ? Il l'a forcément cru. Pourquoi en effet un homme comme Edward Holland aurait-il été intéressé par un terrain comme celui-ci ?

— Non...

Elle se mordit la lèvre inférieure. En comprenant que son père avait ainsi approuvé l'amour de Will pour elle, elle eut la gorge nouée.

— Père savait que Will m'aimait. Et que je l'aimais.

Snowden détourna les yeux.

Dans un moment moins bouleversant, Elizabeth aurait pensé à s'excuser, mais cela ne lui vint pas à l'esprit.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? poursuivit-elle.

— Ma chère Mrs Cairns, vous n'étiez pas en état de recevoir ce genre de nouvelle. Et à quoi bon vous inquiéter... J'ai veillé à vos intérêts. J'ai fait plusieurs voyages en Californie pour inspecter le terrain, qui se révèle riche

en pétrole, en effet. La production a commencé, le rendement est bon et nous recevons déjà les bénéfices de la propriété. Comment imaginez-vous que j'aurais pu me procurer les fonds pour acheter cette maison, très chère ? (Il leva la main, indiquant une moulure au plafond, comme si ce détail symbolisait la prescience de son père.) Bien sûr, le trésor de cette terre ne portera pas ses fruits du jour au lendemain, mais très bientôt nous serons généreusement rétribués. Nous, je veux dire la famille Holland.

Elizabeth reprit son souffle. Elle n'avait jamais inspiré aussi profondément. Ses longues mains fines se posèrent sur sa poitrine, 59

et elle rassembla tout son courage pour ne pas se remettre à pleurer. Ainsi c'était Will, finalement, qui prenait soin d'eux.

La fatigue qu'elle s'était efforcée de combattre toute la journée la terrassa soudain. Ses yeux se fixèrent machinalement sur la barbe courte et mal taillée de Snowden, dont la blondeur accrochait les derniers rayons du soleil, et elle essaya de lui adresser un sourire reconnaissant.

— Merci.

Elle ferma les yeux, pensant à son père et à l'enfant qui n'était pas encore né. Tous deux peut-être, à ce moment précis, du haut du ciel, la regardaient.

— Merci, répéta-t-elle dans un chuchotement.

60

Huit

A présent que Carolina Broad a montré à tout le gotha de New York sa nouvelle et splendide demeure avec toutes les merveilles qu'elle abrite, il est à parier que cette jeune dame fera désormais partie des nôtres. La garde-robe qu'elle a commandée pour sa première saison d'été nous le

garantit, ainsi que, par ailleurs, le fait qu'elle ait gardé la loge de son bienfaiteur Carey Lewis Longhorn à l'opéra, où elle reçoit régulièrement ses amis.

EXTRAIT DE *RUMEURS DE LA VILLE*.

SAMEDI 7 JUILLET 1900.

61

'élite de New York se retrouvait dans les loges de première Lclasse

qui dessinaient un majestueux fer à cheval au-dessus de la scène où se donnait un mélo passionné auquel peu de membres de l'assistance, sinon aucun, prêtaient attention. La lumière d'un lustre géant se reflétait sur les lorgnettes agrémentées, tout comme les mains qui les tenaient, de bijoux de toutes sortes. On pouvait être le témoin de mélodrames, après tout, rien qu'en regardant à travers ces jumelles raffinées celles qui portaient des robes de chez Doucet, et les messieurs qui les accompagnaient. C'était la deuxième sortie de Mrs Henry Schoonmaker, mais personne n'osait aller lui rendre visite dans sa loge, de peur de fâcher son beau-père ; Eleanor Wetmore, qu'on disait désespérée de trouver l'homme qui la demanderait en mariage depuis qu'elle avait été demoiselle d'honneur au mariage de sa sœur cadette June, s'empressait maintenant aux côtés du célèbre débauché Amos Vreewold. Cela faisait à peine un an que Carolina était arrivée, éblouie, dans cette même loge. Mais ce soir, peu lui importait ce qu'on pouvait voir ou surprendre d'elle, car elle était assise à côté de son premier amour, plus exactement de son premier véritable amour, l'un des fils préférés du clan qui occupait les loges d'orchestre de l'opéra. Aussi savait-elle que ce soir, à ses côtés, elle était celle que chacun observait subrepticement.

Quelques heures plus tôt, ils avaient dîné dans la somptueuse maison de ville de Leland. Le choix de ce lieu de rendez-vous l'avait tout d'abord déçue, car elle voulait à tout prix être vue avec son nouvel amoureux, mais elle n'avait finalement trouvé que de la beauté à cette soirée. C'était un lieu en vérité tellement plus propice à l'intimité, et elle s'imaginait déjà en train de se confier 62

plus tard à sa femme de chambre, quand celle-ci lui déferait son corset.

Car Leland, assis en face d'elle devant la belle nappe blanche damassée, à la lueur de la bougie vacillante dans la pénombre de la pièce, avait ainsi pu

admirer, sans être gêné par les regards, sa robe à volants en mousseline de soie aubergine et ses yeux couleur vert mousse. Il avait aussi pu se sentir assez à l'aise pour lui parler, avec son enthousiasme naturel, de tous les lieux de Paris où il s'était murmuré son nom et avait pensé aux qualités qui la distinguaient de toutes les autres jeunes filles de sa connaissance.

À présent elle se répétait ses paroles, dans la loge de Longhorn, les yeux pleins d'ivresse, avec aux lèvres un sourire probablement béat. Toute tentative de changer son expression aurait été vaine.

De temps à autre, Leland tendait audacieusement la main pour serrer la sienne, gantée et cachée sous son châle.

Il se pencha vers elle et parla si bas qu'elle dut s'approcher tout près de lui. Elle sentit la peau un peu rugueuse de son visage sur son cou, ce qui la troubla plus encore.

— Vous semblez aller mieux, lui dit-il.

Il la couvait du regard, et des frissons parcoururent ses épaules et ses bras nus. Leland paraissait si sûr de lui, et se soucier si peu des jumelles braquées sur eux qu'elle eut envie de faire comme lui.

Elle recula dans son siège et lui sourit franchement, avec adoration. Un long moment passa avant qu'il ne se remette à parler. Sur la scène, le spectacle avait changé.

— Comme nous avons de la chance de vivre dans la même rue !

reprit-il, troublé.

— Oh oui, quelle chance nous avons ! acquiesça Carolina avec enthousiasme.

Des étoiles brillaient dans ses yeux. La présence de Leland à côté d'elle dans sa propre loge était une chose immense qu'elle savourait peu à peu. Sa haute stature, sa vigueur, ses cheveux 63

longs couleuvres des blés retenus derrière les oreilles, tout en lui la ravissait. Ses jambes étaient si longues que, même croisées, elles ne tenaient pas dans l'espace réduit de la loge et ne pouvaient que se heurter aux genoux de Carolina, qui en avait des frissons.

Tourné vers elle, il la contemplait, les yeux grands ouverts, comme s'il ressentait cette chose merveilleuse qu'elle ressentait elle-même, à peine croyable. Ce fut presque trop pour elle, et elle faillit perdre connaissance. Regarder Leland était au-delà de ses forces maintenant, son cœur risquait de déborder. Alors elle détourna les yeux.

Elle aperçut alors, dans la grande salle, son amie Penelope qui jetait ici et là des regards provocants ; Reginald Newbold et sa nouvelle femme, Adelaide, parée d'un collier de chien en diamants ; les Whitehall Vanderbilt, à propos desquels le bruit courait qu'ils ne se parlaient plus depuis leur dernier voyage à Monte Carlo – ce que confirmait la façon dont ils se tenaient ensemble dans leur loge. Puis son regard tomba sur les visages de Mrs Portia Tilt et de son compagnon, un homme beaucoup plus svelte que son mari. Il avait de beaux traits, bien dessinés, et un regard envoûtant, mais aux yeux de Carolina il n'avait aucun attrait. Par-dessus tout, elle ressentit le besoin impérieux de ne pas montrer qu'elle le connaissait.

Car Tristan Wrigley n'était pas seulement vendeur chez *Lord & Taylor*, il était aussi bien d'autres choses : un gigolo, le premier homme qui avait embrassé Carolina, et la personne qui lui avait suggéré très vite qu'elle avait tout intérêt à nouer une amitié avec Longhorn en raison de sa fortune. Elle se rendit alors compte qu'il avait vu qu'elle le regardait. La possibilité qu'il entre dans sa loge, qu'elle soit vue face à toute la haute société new-yorkaise en train de parler à quelqu'un qui n'était rien, lui traversa alors l'esprit.

Avec lenteur et délicatesse, elle lâcha la main de Leland et se leva.

Heureusement pour Carolina, Amos Vreewold entra à ce moment précis dans le petit vestibule de la loge. Elle vit aussitôt

qu'il lui serait très facile de s'absenter, pour éviter ainsi la visite de son séduisant ancien compagnon.

— Oh, quelle surprise, Mr Vreewold ! commença-t-elle en se ressaisissant. Veuillez m'excuser, j'allais juste au salon des dames me refaire une beauté. Vous avez sûrement beaucoup à discuter avec notre cher Mr Bouchard.

— Vreewold... fit Leland en se retournant, engageant ainsi la conversation avec l'homme, vous n'avez pas changé du tout !

Carolina souleva sa jupe au-dessus de ses souliers, et ce faisant, se souvint que lors de sa deuxième saison dans le monde, elle occupait déjà la loge la plus convoitée de l'opéra. Elle avait suivi l'exemple de son amie Penelope Schoonmaker et choisi une couleur impériale qui serait sa signature ; celle de Penelope était rouge, la sienne serait violette : elle n'était pas n'importe qui ! Mais au premier détour du couloir, elle se retrouva face à face avec Tristan Wrigley.

— Que puis-je pour vous ?

Sa voix était incomparablement basse et distinguée.

L'homme, devant son regard froid, eut un large sourire malicieux. Il rayonnait. Il avait une mâchoire carrée typiquement américaine, et des pommettes saillantes qui auraient pu persuader sans mal une fille inexpérimentée qu'il était de haute extraction.

Comme les vrais hommes du monde présents dans cette salle, il portait non sans élégance un habit de satin noir et un nœud papillon blanc. Penelope se força à garder une expression indifférente et impassible. Cependant, sous ses rubans, sous ses nœuds et sous les baleines de son corset, elle sentit sa peau se couvrir de sueur, car comment oublier la façon dont il était entré dans sa vie, au cours de cette période folle et désespérée où elle n'était qu'une femme de chambre renvoyée par l'illustre famille Holland, une fille perdue qui s'exposait et se déconsidérait dans les plus grands hôtels de Manhattan...

Le jeune homme l'examina des pieds à la tête, de son regard trouble et doré, s'arrêtant sur les perles de son décolleté et sur ses volants en mousseline de

soie qui l'auréolaient comme de délicates feuilles mauves. Après un silence excessivement long, il émit un sifflement admiratif.

— Eh bien dis donc !

Carolina se raidit. Un sentiment de colère et de vertu offensée l'envahit.

— Pardon ?

Il appuya cavalièrement son épaule contre le mur incurvé du couloir. La musique de l'orchestre résonnait, sourde et lointaine.

Personne ne les avait encore croisés, mais pour combien de temps encore ?

— Je vois que ma Carolina s'en est très bien sortie.

Les mots « ma Carolina » avaient été prononcés à dessein, de façon appuyée, comme pour lui rappeler le soir où il lui avait volé un baiser dans l'ascenseur ; ou encore la courte période pendant laquelle, après la mort de Mr Longhorn, avant de connaître les bienfaits dont ce dernier l'avait gratifiée, elle s'était crue perdue et avait trouvé refuge chez Tristan ; et d'autres choses encore, de bien meilleures, mais qu'il valait mieux oublier à présent. Qu'il puisse la regarder de haut à travers ces événements la fit bouillir de rage. Toutefois elle se reprit et jeta un coup d'œil vers la loge.

Dans l'entrebâillement des rideaux, elle distingua, avec soulagement, les silhouettes de Leland et d'Amos en pleine conversation.

— Je ne suis pas « la Carolina » d'un moins que rien, répliqua-t-elle.

Tristan haussa les épaules. Il s'approcha et se pencha vers elle.

Suffisamment près pour qu'elle sente son haleine.

— Je ne prétends pas t'avoir faite tout seul, mais tu sais très bien que tu n'aurais pas pu arriver là sans moi.

Son ton était devenu malveillant, et son sourire s'était transformé en rictus.

— Longhorn, c'était mon idée, tu l'as oublié ? Tu ne penses pas que tu devrais m'en être reconnaissante, Miss *Broud* ?

Le cœur de Carolina se mit à battre, et elle tressaillit au son de son véritable nom. Elle eut envie que cette scène se termine, que rien de cela ne soit vrai. Elle recula, comme si cela pouvait effacer leur passé et abolir tout ce qu'elle avait été. Il fit de même, sans la lâcher des yeux.

— Qui est cet homme ?

Le cœur de Carolina s'affola. Elle se sentit paniquer. Elle se retourna et vit Amos et Leland qui sortaient de la loge et arrivaient dans le couloir. L'expression joviale de leur visage disparut quand ils aperçurent ce séduisant garçon trop bien habillé, qui ne faisait forcément pas partie de leur monde.

L'homme dont Carolina avait rêvé depuis des mois n'était pas moins beau quand son visage se rembrunissait, observa-t-elle.

L'instinct d'appartenance à sa classe lui donnait un air imposant, et elle s'aperçut qu'elle aimait aussi cette expression-là. En l'espace de quelques secondes, elle sut qu'elle ferait n'importe quoi pour l'empêcher de découvrir sa véritable identité, et pour ne pas le perdre.

— Je n'en ai aucune idée.

Le timbre de sa voix était si léger et si sûr qu'il lui vint à l'esprit que sa vraie vocation, au fond, était peut-être celle d'une actrice.

Quand elle se retourna vers Tristan, son visage exprimait sincèrement qu'elle ne le connaissait absolument pas.

— Cet homme croyait me connaître, mais il n'en est rien.

— Eh bien alors, qu'il s'en aille, lança Amos.

Tristan jeta à Carolina un regard assassin. Malgré tout, elle se sentait déjà plus calme. Elle pouvait dire qu'elle lui avait clos le bec. Peut-être aussi que l'apparition des deux hommes de haute 67

stature issus de vieilles familles, en nœuds papillons et habits noirs, l'avait impressionné et fait changé d'avis sur la mission qu'il s'était assignée dans les minutes qui précédaient. Durant les étranges moments qu'ils avaient passés ensemble, Carolina n'avait jamais vu Tristan intimidé. Elle n'était pas mécontente de le voir ainsi maintenant. Il s'inclina sèchement et tourna les talons.

Quand elle se retourna vers Leland, elle contempla son beau visage ombrageux, ses traits durcis par la colère, et cela lui plut.

— Pauvre garçon, dit-il en essayant de se reprendre. Il a dû lire les articles sur Miss Broad dans les journaux et rêvé de pouvoir lui murmurer de belles choses à l'oreille.

— Peut-être espérait-il se faire inviter à sa prochaine grande soirée, s'esclaffa Amos.

— Allons, messieurs, à quoi bon se moquer d'un homme de si peu d'importance ?

Elle éclata d'un joli rire. Soudain elle eut envie d'être seule avec Leland, de ne plus voir que lui.

— Comme c'est aimable à vous d'être venu, MrVreewold, déclara-t-elle en le congédiant gentiment. Bonne soirée.

Puis elle retourna dans la loge avec Leland, des rêves et des étoiles plein les yeux. Ils étaient l'un à l'autre. Son visage rayonnait comme pour dire, de manière explicite, que ce qui s'était passé n'était rien, absolument rien. Qui plus est, elle vit, dans son attitude et dans ses regards, à la façon dont il lui pressait le bras et caressait sa jupe, que la petite pointe de jalousie qu'il avait éprouvée avait même renforcé ses sentiments. À sa droite, à quelques loges de là, Carolina savait que Tristan devait s'installer à nouveau sur son siège, mais en aucun cas elle n'aurait daigné jeter un regard dans sa direction.

Ils demeurèrent quelques heures de plus dans leur loge prestigieuse, objets de tous les murmures, guettés à travers mille jumelles. Carolina irradiait de bonheur. Ses mouvements étaient

faciles, comme si aucune menace n'avait jamais pesé sur elle. Une seule fois, dans la voiture qui les ramenait dans la Soixante-Troisième Rue, son calme extérieur chancela, et elle trembla un instant au souvenir de la scène humiliante à laquelle elle avait échappé de justesse. Leland remarqua son trouble et lui demanda ce qui n'allait pas.

— Oh, c'est seulement qu'avoir occupé ce soir la loge de ce vieux Longhorn me fait penser à lui, et il me manque, mentit-elle en serrant les paupières, comme oppressée par le chagrin. C'était le meilleur ami de mon père, voyez-vous, il lui avait promis de me protéger, et maintenant qu'il est parti, je suis vraiment orpheline, et seule au monde...

— Pauvre petite Miss Broad ! s'écria-t-il en l'étreignant. Mais à présent, avec ces deux solides bras autour de vous, vous n'avez plus le droit de vous sentir seule !

Le fiacre cahotait en direction de sa maison. Elle avait posé sa tête sur l'épaule de Leland et, en effet, elle ne se sentait plus du tout seule. L'ingérence de Tristan, se disait-elle, lui avait finalement porté chance, car ce qu'elle avait dû raconter pour faire partir l'intrus avait suscité en Leland des sentiments protecteurs à son égard, et l'avait rapproché d'elle. La plupart du temps, au cours de sa vie, Carolina avait pensé au fond d'elle-même que les événements ne joueraient jamais en sa faveur, mais soudain, elle avait vu sa chance tourner, et depuis, elle avait l'impression que chaque seconde de sa vie se déroulait à son avantage.

69

Neuf

Soit dit en passant, je me demande si Diana Holland, à son retour de Paris, va lancer la mode des cheveux courts chez les élégantes de New York.

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE « LE JOYEUX DANDY »,

uelle chance de t'avoir rencontré maintenant, je voulais Q tellement voir la maison du poète, et je n'avais pas du tout envie d'y aller seule !

Diana Holland, qui marchait d'un pas ferme et résolu, s'arrêta pour se retourner et regarder Henry, avec une expression à la fois joyeuse et confuse de lui débiter tant de sottises. Il la suivait et la regardait marcher devant lui. Qu'elle bouillonne de colère ou soit accablée par la tristesse, Diana ne se déplaçait jamais comme les jeunes filles de sa condition — Penelope ou sa sœur par exemple -, qui avaient appris à le faire, légères et altières, comme si leur corps était de bronze et que leurs pieds ne touchaient pas le sol.

Certes, en ce moment particulier, le lieu qu'ils cherchaient se trouvait à des milliers de kilomètres de ceux où il convenait de marcher aussi fièrement. Nulle tenture somptueuse, nulle statue finement ciselée dans le paysage, et personne pour estimer que la tenue d'une dame était un sujet digne de conversation. Derrière Diana, en robe de couleur grège, il n'y avait qu'une végétation dense et un ciel couleur d'acier.

— Je veux dire, rectifia-t-elle d'une voix plus douce, serrant dans sa main le chapeau de paille tressée qui coiffait quelques instants auparavant ses cheveux courts, que je suis contente d'y aller *avec toi*.

Le poète en question était quelque vieil Espagnol ayant fui son île ou étant mort depuis longtemps. Henry ne se souvenait pas vraiment de son nom, d'au moins huit syllabes, et, prononcé par Di, c'était tout simplement un joli mot qui ne lui évoquait pas grand-chose. L'identité de ce poète lui importait peu (Henry possédait de nombreux livres, mais dont les pages n'avaient pas encore été découpées), car c'était la sémillante Diana qu'il

poursuivait, tandis qu'ils s'éloignaient de la ville et grimpaient sur la colline ; ce temple littéraire était pour lui tout à fait secondaire.

— Je suis content, moi aussi, se contenta-t-il de répondre.

Alors elle recula de quelques pas vers lui, le regarda, radieuse et apaisée, et l'embrassa pour la centième fois ce jour-là. Ce n'étaient pas des baisers de garden-parties, obtenus après des heures de persuasion ayant mis à mal le souci des convenances et la bonne éducation d'une jeune fille. Ce n'étaient pas des baisers volés, ce n'étaient pas des baisers cachés, c'étaient des baisers spontanés et pleins de joie. Diana avait toujours possédé une charmante innocence, une merveilleuse insouciance qu'il aurait aimé partager avec elle. Elle lui semblait même encore plus courageuse, maintenant, sachant qu'elle avait voyagé si loin, et seule. Quelques instants auparavant, il lui avait fait une observation à propos de ces voyages en chemin de fer, et elle avait rétorqué : « Mais j'ai dix-sept ans, maintenant ! » avec une telle attendrissante impertinence qu'il n'avait pu qu'en rire. C'était comme si sa vraie vie avait commencé ce vendredi soir, et dès lors chaque heure était plus prodigieuse et intense que la précédente.

— La voici, c'est elle, j'en suis sûre !

Diana interrompit le long baiser qu'ils échangeaient – l'un des interminables baisers qu'ils n'interrompaient que pour se parler -, et montra de l'index le haut de la colline, où Henry put distinguer les murs blancs d'une maison de campagne. En contrebas s'étendait la ville, face à la mer, avec ses vieux quartiers et ses ruelles tortueuses. Ils purent même distinguer la petite place où ils avaient ce matin mangé des croissants et bu un *café con leche* parmi les hommes qui fumaient nonchalamment leur cigare. Henry jeta un coup d'œil en arrière, pensant fugitivement aux devoirs qui l'attendaient en ville, puis se hâta de rattraper Diana qui était en train de courir vers la maison du poète.

En quelques longues enjambées, ils franchirent la crête de la colline. Sous eux, une pente raide, et encore un peu au-dessus 72

d'eux, la maison. C'était une construction de plain-pied, délabrée et pourvue d'une magnifique terrasse. Des palmiers abritaient ce lieu décrépît. Les mauvaises herbes colonisaient les sentiers qui reliaient les bâtiments secondaires de la propriété, et de petits oiseaux au plumage turquoise jaillissaient des denses frondaisons.

Diana traversa la pelouse, suivie d'Henry, et monta l'escalier de ce qui devait avoir été la bâtisse principale. Ils se retrouvèrent devant une vieille et majestueuse porte en bois sculptée fermée par une énorme serrure de fer.

— On ne peut pas entrer, fit Diana contrariée en insistant sur la poignée.

— On pourrait peut-être casser une vitre, hasarda Henry, montrant les fenêtres qui flanquaient l'entrée principale.

— Non ! Il n'en est pas question, s'indigna Diana.

Elle prit la main d'Henry et l'entraîna sur la terrasse revêtue de carreaux de faïence aux dessins bleus et blancs géométriques à moitié effacés.

— Pas question de toucher à quoi que ce soit, le réprimanda-t-elle gentiment. J'ai entendu dire chez la señora Conrad que la maison est exactement comme il l'avait laissée en partant, tous les livres sont restés à la même place. Dieu doit veiller sur cette bâtisse, car elle semble préservée des voleurs. On dit – là sa voix se fit plus basse, et son visage prit cette expression de conspiratrice que lui avait vue parfois Henry – qu'il a écrit là ses plus beaux vers, et que lorsqu'il est parti, tout était fini pour lui.

Ils firent le tour de la maison, admirant à travers les fenêtres les fauteuils en cuir tanné et les bibliothèques chargées de milliers de livres qui tombaient en poussière. Une lumière dorée filtrait d'un ciel par ailleurs menaçant qui offrait toutes les palettes de gris, illuminant les vieux candélabres, les tableaux et les masques qui décoraient ces murs entre lesquels s'était déroulée l'existence sédentaire du poète. C'étaient les vestiges d'une vie très différente 73

de la leur, et ils traversaient les jardins comme ils auraient parcouru les salles silencieuses d'un musée. Diana était envoûtée par la magie du lieu, et Henry, devant son visage radieux et fasciné, était envoûté par elle. Elle le regarda à son tour, ouvrant grands ses yeux comme pour lui dire : *Peux-tu y croire ? Nous trouver là, ensemble, dans un tel lieu !*

Sans doute parce qu'elle était occupée à se remémorer les vers du poète qu'elle s'était récités certains soirs, il y a longtemps, pendant qu'Henry

restait captivé par la beauté et la grâce inconscientes de son visage ombragé par les palmiers et caressé par le vent, elle ne remarqua pas, au début, que la température avait brusquement chuté et que l'humidité augmentait. Ils avaient presque fait le tour de la propriété, main dans la main, elle l'entraînait d'une fenêtre à une autre, lorsque des gouttes de pluie aussi grosses que des grains de raisin se mirent à tomber.

Ils commencèrent alors à courir tous les deux, traversèrent la terrasse panoramique devenue glissante et descendirent l'escalier.

Mais leur réaction première d'échapper à l'averse, comprit bientôt Henry, avait été stupide. Les énormes gouttes bombardaient maintenant le sol. Le temps qu'ils dépassent le jardin, la chemise d'Henry fut trempée. Ils atteignirent rapidement une remise surplombée d'un grand auvent métallique. Il essaya d'ouvrir la porte, qui était fermée de l'intérieur. Mais déjà la peur et la surprise avaient quitté le visage de Diana pour faire place à une expression de plaisir. Elle regardait, ravie, la pluie former des rideaux devant ses yeux, et des torrents d'eau dévaler la colline.

— Nous serons noyés avant d'arriver en ville, si nous bougeons d'ici.

Henry s'épongea le visage. De là où ils se trouvaient, la vue se déployait jusqu'à la baie, tout en bas. Ils pouvaient imaginer que des enfants couraient se protéger sous les arcades, et que les bouches d'égout débordaient.

— Tu as raison, acquiesça Diana. Mais comme c'est beau !

74

— Comme c'est beau, répéta-t-il.

Il prit alors conscience de toute cette splendeur qui s'étendait autour de lui, des couleurs étonnamment vives. Il lui était impossible de respirer à fond. Tout allait être balayé par la pluie, tout, sauf l'essentiel.

— Regarde ! Nous avons de la chance !

À un mètre de lui à sa gauche se trouvaient une petite table en fer-blanc et deux chaises recouvertes de la même peinture écaillée.

Diana sourit, et ses dents brillèrent comme des perles entre ses lèvres pulpeuses. Elle dénoua son chapeau, puis tous deux allèrent s'asseoir. Henry ouvrit le couvercle du panier en osier qu'il avait apporté. Mais aucun d'eux n'avait faim. Il ouvrit alors les deux bouteilles de Coca que Diana avait emballées pour eux ce matin, quand l'air était encore sec et qu'il faisait soleil, et alluma deux cigarettes.

— Tu as vu comme les rayons du soleil traversent les nuages ?

La peau rose de Diana luisait de sueur ; ses cheveux bruns et humides s'agglutinaient autour de ses jolies oreilles. Henry avait du mal à détourner les yeux de son visage, et quand il le fit, il vit des rayons dorés traverser la pluie et percer les nuées grises et noires. Le parfum de la terre monta, se mêlant aux gouttes fraîchement tombées du ciel ; la pluie jouait une musique cacophonique contre l'auvent métallique. Il prit une gorgée de Coca et tira une bouffée de sa cigarette. Son souffle était calme, à présent ; il se sentait rasséréné. Même s'il pensait qu'il était toujours soldat volontaire dans la United States Army, il n'avait jamais été aussi éloigné du confort dans lequel il avait vécu chaque jour de ses vingt et une années. Ils étaient loin de la ville, pourtant il avait tout ce dont il avait besoin. Il regarda la jeune fille dont il avait rêvé si souvent les mois précédents. À côté de lui, à ce moment précis de son existence, au cœur d'une averse torrentielle, elle était bien réelle, et elle aussi semblait heureuse d'être assise là, comme si elle avait voulu y rester pour toujours.

75

Elle souffla la fumée de sa cigarette et tendit sa main vers la sienne.

Henry reprit doucement conscience de la réalité. Vaguement, derrière la porte, il entendit un bruit de bottes, et les voix lointaines des hommes qui lançaient le réveil. Il était de nouveau à la caserne, qui avait été le premier lieu où ils avaient pu se réfugier la nuit précédente, quand la pluie s'était mise à tomber à torrents. Bien qu'il ait ardemment désiré ne plus jamais partir de cet endroit, et rester à boire du Coca, fumer des cigarettes et

observer les différentes façons dont la pluie balayait la campagne, ils avaient décidé d'un commun accord d'essayer de retourner en ville avant la nuit tombée. Mais il appréciait aussi d'être là auprès de Diana, d'admirer son visage las et abandonné, en partie caché par ses boucles rebelles, et la courbe douce de son épaule émergeant de la couverture. Elle murmura et remua un peu dans son sommeil, se pelotonnant contre lui comme un chaton nouveau-né.

Au début de son arrivée à La Havane, Henry s'était efforcé de prouver qu'il était comme les autres soldats. Il s'était levé à l'aube et avait couru avec eux jusqu'à l'épuisement de ses forces. Mais inévitablement, l'indulgence excessive du colonel aidant, il avait commencé à dérapier. Il avait continué à essayer de se lever tôt, mais ce n'était jamais facile après une soirée passée à boire du rhum. Et maintenant qu'il avait retrouvé Diana, il avait totalement abandonné l'idée de se lever aux aurores ; en entendant ses camarades s'exhorter à sortir dans le matin humide, il ne ressentit pas le moindre sentiment de culpabilité.

— Schoonmaker ! cria quelqu'un d'une voix bourrue.

En même temps, un rayon de lumière tomba sur le plancher de la caserne. La moustache du colonel apparut dans l'encadrement 76

de la porte, au-dessus d'un sourire niais. À sa vue, Henry tira la couverture sur le corps de Diana, qui était en train de se réveiller.

Comme elle tendait les bras vers lui, il tâcha de lui faire muettement comprendre qu'il fallait qu'elle reste tranquille et silencieuse.

Qu'il n'ait jamais aimé le colonel Copper jusqu'à ce moment-là, c'était une chose ; mais ce n'était rien à côté de la haine qu'il éprouvait maintenant devant le visage contorsionné de l'homme : une série de tics faciaux manifestant une compréhension lubrique avait succédé à son trouble et à sa surprise de ne pas trouver Henry seul.

Un clin d'œil complice de plus, et Henry le tuait.

— Il y a un problème ? demanda-t-il au bout de quelques instants durant lesquels son supérieur resta muet, mais visiblement à son aise, les yeux gros comme des soucoupes.

— Ah, Schoonmaker ! hurla encore le colonel. (Le doux corps de Diana, à côté d'Henry, sursauta à ce bruit.) Je m'inquiétais de votre absence depuis vendredi, mais maintenant je vois que vous avez tiré profit de mes conseils !

— Je peux faire quelque chose pour vous ? lui lança Henry.

— Vous avez manqué l'appel au réveil, répliqua le colonel, mi-figue mi-raisin. Je pensais... Mais ne vous en faites pas, mon vieux...

Le colonel s'appuya contre le chambranle. La lumière du jour filtrant par la porte entrouverte éclaira la veste en sergé d'Henry, suspendue à un crochet avec ses habits de rechange – une chemise et un pantalon. Les vêtements de Diana, salis et mouillés après leur course de la maison du poète jusqu'à la caserne, étaient empilés sur une chaise de bois.

— Vous m'avez manqué, malgré tout. Sans vous je n'avais personne à qui parler hormis des gens de basse extraction. Bien 77

sûr, à cause de l'orage, il n'y aura pas de course cet après-midi, c'est pourquoi j'ai pensé que nous pourrions peut-être converser...

Henry observa le colonel avec une expression de grande lassitude, essayant de l'inciter à quitter sa chambre dans les meilleurs délais. Il sembla y être parvenu, car l'homme lui fit un clin d'œil, marmonna un « au revoir » dépité et s'éloigna en traînant les pieds. Si Henry avait espéré qu'il disparût avant d'apercevoir Diana pour de bon, il fut bientôt déçu, et pire que déçu, parce que la jeune fille se défit légèrement de son étreinte, découvrant ainsi son dos nu.

— *Hola* ! fit le colonel avec une prononciation ridicule.

— Bonjour, répondit sèchement Diana.

— Mais vous êtes... américaine !

Son écœurante jovialité céda la place à un sentiment qui plongea Henry dans les abîmes de la détestation.

— Et alors ?

Diana cacha son visage sous les couvertures et se pressa de nouveau contre la poitrine d'Henry, qui l'entoura instinctivement de ses deux bras, mais son geste ne fit pas pour autant partir le colonel Copper qui, avec ses bottes de cuir brun ornées d'éperons d'argent totalement superflus, traversait maintenant bruyamment la pièce. Il marchait d'une façon plus raide à présent, carrément militaire, et quand il s'arrêta au pied du cadre métallique du lit étroit dans le coin opposé de la pièce, il bomba le torse comme s'il commandait une salve de vingt et un coups de canon.

— Et pas n'importe quelle jeune fille américaine !

Henry se figea quand Diana repoussa lentement les couvertures, sortant progressivement des brumes du sommeil, et tourna la tête pour regarder le colonel. Si elle semblait quelque peu choquée, ce n'était pas étonnant, car quelles que fussent les innombrables règles de bienséance qu'elle avait enfreintes pour se trouver dans ce lit à cette heure, si loin de chez elle, il ne faisait 78

aucun doute qu'elle n'avait jamais vu un homme si près de sa couche et se comporter aussi grossièrement. Henry, pour autant qu'il le sût, était le seul homme à avoir mis les pieds dans la chambre de Diana, dont les yeux offusqués s'arrondissaient comme des billes, preuve que l'éducation qu'elle avait reçue de sa mère, si attentive à l'étiquette, avait laissé des traces.

— Et qu'est-ce que cela peut vous faire ? demanda-t-elle, essayant de prendre un ton un peu coquin.

— Oh, mon Dieu ! (Le colonel recula d'un pas et regarda Henry.) Je la connais !

— Non, c'est impossible.

Henry fut soulagé que le colonel ait cessé de lorgner Diana, mais il appréhendait la cause de ce changement.

— Mais si, mais si ! Je me souviens parfaitement d'elle.

Le colonel agita son doigt et commença à bégayer, répétant comme un perroquet une information qu'il avait sans doute lue dans son journal quotidien :

— Elle était à la soirée donnée par l'amiral Dewey au *Waldorf-Astoria* en septembre dernier. Elle portait une robe lavande et dansait avec Mr Edward Cutting. J'en suis sûr, je l'ai certainement noté. J'en suis doublement sûr, parce que ce matin, quand je lisais la chronique mondaine – seule façon de savoir où sont nos amis dans le monde –, je suis tombé sur un entrefilet qui racontait qu'elle portait les cheveux très courts, or vous, mademoiselle, vous êtes la première jeune fille que je vois avec une coupe pareille ! Le seul problème, continua-t-il en se tordant les mains, c'est que vous êtes censée être à Paris...

— Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre, lui répliqua-t-elle d'un petit rire impavide.

Mais son cœur ne savait pas mentir et cela se voyait. Henry comprit que des problèmes allaient surgir. Les heures qu'ils avaient passées dans la petite cabane, pendant que la pluie

ruisselait autour d'eux, à fumer, à attendre et à se raconter ce qui leur était arrivé dans les lieux qu'ils avaient découverts, ces moments l'habitaient encore, mais il pressentait qu'il n'y en aurait plus de pareils.

— Schoonmaker, quel genre d'opération pensez-vous que je mène ici ? Je vous conseille de me prendre au sérieux. Vous ne pouvez amener une fille comme elle dans une caserne, une jeune fille censée fréquenter les plus grands bals de Paris ou de New York, on va forcément se mettre à sa recherche !

Jusque-là, Henry n'avait pas vu son supérieur user de sa position hiérarchique avec lui. Le colonel Copper arpentaient la pièce, tirant

nerveusement sur son gilet. Il n'était pas en colère, il avait peur de perdre l'importance qu'il était seul à se donner, et cela ne présageait rien de bon.

— Ils vont la rechercher, reprit-il plus bas maintenant, comme se parlant à lui-même, mais c'est ma tête qu'ils veulent. Ils vont dire que j'ai tenu ici un bordel pour les gens distingués et ce sera ma ruine. *Elle* sera ma ruine. C'est inadmissible, absolument inadmissible !

Diana interrogeait ironiquement Henry du regard. Qu'allait-il faire ? se demandait-elle avec insouciance. Henry aurait aimé la rassurer, mais ne trouva rien de mieux que de remonter la couverture sur ses épaules, et de la border aussi soigneusement que possible. Il était clair que la réaction du colonel Copper l'inquiétait. Ce qu'il venait de voir, une jeune fille du gotha qui s'était glissée dans la caserne comme une fille à soldats, avait affolé le pauvre homme, et il n'allait pas en rester là. Il allait prendre des mesures. À la vue du visage d'Henry, le petit sourire de Diana s'éteignit, et ils se tournèrent alors tous deux vers le colonel.

— C'est inadmissible, répéta-t-il plus fermement cette fois en fixant les amoureux.

80

La lumière matinale estompait les contours dans la pièce simple et nue, ainsi que les traits de l'homme, et ses mots répétés résonnèrent comme une plainte :

— C'est inadmissible !

81

Dix

LA WESTERN UNION

TELEGRAPH COMPANY

À L'ATTENTION DE :

William S. Schoonmaker

ADRESSE :

Hotel particulier des Schoonmaker

416, Cinquième Avenue, New York

14 heures, lundi 9 juillet 1900

Mr Schoonmaker.

Permettez-moi de vous informer que je

renvoie Henry à New York aujourd'hui même par mission spéciale. Je vous demande de bien vouloir comprendre que j'y suis obligé. Je vous expliquerai plus amplement la situation par courrier.

Votre ami,

le colonel Copper.

82

e lundi après-midi était le moment où la fine fleur de New York se rendait à l'hôtel particulier des Schoonmaker dans la Cinquième Avenue pour échanger de menus propos et admirer le grand luxe où vivaient ses occupants. Une heure avant d'accueillir les visiteurs, la famille se rassemblait afin que les patriarches s'assurent que tout le monde remplirait son rôle à la perfection.

Penelope sortait momentanément de ses appartements, une semaine après sa première réapparition en société, et descendait à pas discrets vers les pièces principales de la maison. Son beau visage au teint d'albâtre trahissait un mélange de méfiance et d'agitation. Henry l'avait abandonnée, la livrant à un ennui mortel, cependant l'élite vieux jeu de la ville avait mal pris son apparition en public. Les journaux n'avaient pas commenté ce petit scandale, mais si elle continuait à se comporter de cette manière, ils ne manqueraient pas de le faire. Comme tous ceux qui la connaissaient le

savaient, Penelope n'était pas stupide, et elle était cruellement consciente que sa stature sociale était étroitement liée au nom d'épouse qu'elle portait.

— Ah, Mrs Henry ! appela le maître d'hôtel, alors qu'elle se dirigeait vers le salon.

« Mrs Henry » : c'était ainsi que le personnel la nommait afin de la distinguer de l'autre Mrs Schoonmaker, et, n'avait pu s'empêcher de ressentir Penelope, pour la remettre subtilement à sa place.

— Ceci est arrivé pour vous, l'informa-t-il discrètement en montrant le guéridon de marbre.

Les yeux de Penelope étincelèrent. Là jaillissaient d'un immense vase incrusté d'or mille pivoines magenta aux pétales veloutés.

83

Elle ne put retenir un cri d'admiration. Les fleurs dégageaient une telle paix et une telle splendeur que son visage se détendit aussitôt.

— De la part du prince de Bavière, continua le maître d'hôtel en détournant les yeux, qui se trouve actuellement à l'hôtel *New Netherland*...

— Oh ! fit-elle encore, cette fois d'un ton différent.

Elle caressa du bout des doigts les pétales satinés. Le bouquet lui ressemblait. Les fleurs étaient rares et spectaculaires, au point qu'on ne pouvait en détacher les yeux, mais elles étaient aussi fragiles à leur façon, et elle comprit que le prince avait reconnu toutes ces qualités en sa personne. Sa méfiance et son mauvais pressentiment s'évanouirent et, en ressentant le plaisir inattendu de se trouver en présence de très belles choses, elle retrouva la haute estime d'elle-même qu'elle avait momentanément perdue.

Elle était toujours redoutablement séduisante, ces fleurs le lui rappelaient, et toujours aussi capable d'attirer les hommes les plus raffinés, quelle que soit la façon dont Henry la traitait.

— Merci, Conrad.

Elle tripota son bracelet en or blanc serti d'agates noires.

Comme tous les beaux objets qu'on lui avait offerts pour son mariage, ce bijou lui venait du vieux Schoonmaker, dont la fortune très ancienne s'était largement agrandie grâce aux affaires qu'il avait réalisées dans sa jeunesse dans les chemins de fer et les mines d'argent, grâce aussi à ses héritages et à d'autres choses dont on avait appris aux dames comme Penelope à ne pas être curieuses. Sa belle-mère lui avait dit un jour qu'une femme s'amusait beaucoup après son mariage, quand personne ne se souciait plus alors de sa pureté, et, devant le compromis magnifique que sa beauté lui avait valu, elle se sentit enfin prête à accepter cette idée comme vraie. Avant, quand elle restait enfermée dans la maison, constamment en alerte, à s'interroger sur la fidélité de son mari, elle en doutait. Mais maintenant elle 84

voyait les émotions intenses qu'elle pouvait vivre, même en l'absence d'Henry. Plus exactement – elle révisa sa pensée, au souvenir du regard admiratif du prince dansant avec elle dans la salle de bal de Carolina Broad – *spécialement* en l'absence d'Henry.

Avec un sourire mutin, elle vérifia sa coiffure bouffante dans le miroir au cadre en noyer du couloir, puis se dirigea vers le salon où était rassemblée sa belle-famille.

— Quelle joie ce sera d'avoir toute ma famille réunie à nouveau sous le même toit... disait William Schoonmaker au moment où elle entra dans la salle de réception du rez-de-chaussée.

L'homme était grand et somptueusement vêtu. Chaque détail de sa personne attirait le regard, mais elle eut du mal à feindre la déférence, et même à lui prêter beaucoup d'attention. Pourquoi le ferait-elle, quand elle avait tout récemment captivé celle d'un prince ?

— ... Et juste à temps pour le bal du Family Progress Party.

La seule famille dont le progrès intéressait réellement le vieux Schoonmaker était installée dans le vaste salon, reposant sur des fauteuils et des canapés Louis XIV, tous à une distance prudente de la colossale cheminée en acajou d'où les contemplait le patriarche. Isabelle, la seconde

Mrs William Sackhouse Schoonmaker, était proche de lui, le coude appuyé sur l'accoudoir volute de la méridienne qu'elle occupait. Ses cheveux étaient blonds comme ceux d'une fillette et ses joues roses pleines de santé, en harmonie avec sa robe, qui bouffait aux manches et se resserrait aux poignets, et était rehaussée d'un énorme nœud de satin qui recouvrait son buste. En face d'Isabelle était assise Prudence, sa belle-sœur, dissimulée dans son habituelle robe en soie noire à la coupe ecclésiastique. À leurs pieds, le tapis persan aux dessins prune et ocre sur lequel était allongé Robber, le boston terrier de Penelope, auquel personne ne prêtait la moindre attention. Après avoir franchi le seuil, Penelope choisit un canapé et alla s'y installer rapidement, arrangeant les plis de sa jupe en 85

crêpe de Chine saumon, de sorte qu'elle recouvrit presque entièrement la tapisserie en soie turquoise. Elle portait un chemisier à col officier gris foncé à fines rayures et aux reflets irisés à manches gigot. La lumière dorée de l'après-midi tombait sur les Schoonmaker depuis les hautes fenêtres qui donnaient sur la Cinquième Avenue, faisant resplendir les statues en marbre qui décoraient la pièce et les meubles en acajou ciré, et dessinant dans les plis des jupes des dames des crêtes chatoyantes et des ravins obscurs. Plusieurs domestiques à livrée de velours blasonnée aux armoiries des Schoonmaker étaient tranquillement postés le long des murs de la pièce, où ils pourraient plus facilement ne pas voir et ne pas entendre au cas où on leur demanderait quelque chose.

Dans l'intervalle, Penelope avait cessé de sourire pour, quelques instants plus tard, entrouvrir à nouveau ses lèvres parfaitement maquillées, fixer de ses yeux bleu vif le père de son mari et lui demander nonchalamment :

— De quel bal s'agit-il ?

Oh, Penny, tu te souviens bien, protesta Mrs William Schoonmaker.

L'amitié complice entre les deux Mrs Schoonmaker s'était quelque peu ternie, depuis que Penelope, pour compromettre Diana Holland, avait tenté de lui jeter son frère Grayson dans les bras, au mépris des sentiments d'Isabelle qui mourait d'envie d'avoir une liaison avec lui. De toute façon, c'était il y a longtemps, et le plan de Penelope n'avait pas abouti. À présent, Grayson était retourné à Londres pour s'occuper des affaires de la famille,

triste surtout d'avoir perdu la petite Holland, chose qui irritait Isabelle au plus haut point.

— Le bal du Family Progress Party, vendredi prochain, quand la candidature de William à la fonction de maire sera annoncée, précisa-t-elle.

86

Sa belle-mère dépassait tout simplement les bornes, avec ce ton glacial qu'elle prenait pour lui parler.

— Et où le public verra pour la première fois réunis Mr et Mrs Henry Schoonmaker, termina le candidat à l'adresse de Penelope, feignant un sourire chaleureux.

Si par cette grimace hypocrite il avait l'intention de l'apaiser, il se trompait largement. L'été divertissant qu'elle s'était plu à imaginer venait tout simplement de tomber à l'eau.

— Comment cela ? fit-elle d'un ton hargneux.

Son visage s'était renfrogné, elle ne put le cacher. Elle se souvint d'Henry, la dernière fois qu'elle l'avait vu, dans son seyant habit militaire et ses guêtres en cuir sur ses bottes noires cirées, totalement indifférent à sa souffrance de le voir partir.

— Donnez-le-lui, ordonna son beau-père.

L'un des serviteurs se détacha du mur.

Obéissante, Penelope prit le télégramme jaune et lut ce qui y était écrit avant de le reposer sur le plateau d'argent.

— Vous voyez ? continua Schoonmaker. Vous allez bientôt revoir votre mari.

Ses yeux fixaient le télégramme, pressentant ce qui allait arriver. Le vieux Schoonmaker ferait en sorte que les journaux, les moins sérieux bien sûr, écrivent qu'Henry s'était comporté courageusement dans la bataille. Ces

journaux-là étaient, bien entendu, ceux que ses proches amis et plus chers rivaux lisaient, qui la féliciteraient et se réjouiraient tous, quand ils la reverraient, que son si beau mari lui soit revenu entier de la guerre. Mais pour Penelope, qui suintait tranquillement la haine assise sur son canapé, rien ne pouvait être plus inopportun.

Après un silence, Penelope leva les yeux pour offrir à sa belle-famille le plus faux de ses sourires. Elle savait que les gens devaient chuchoter à son propos, et qu'il fallait qu'elle ait l'air heureuse de retrouver la présence protectrice de son mari. Or elle 87

était incapable de ressentir un sentiment de ce genre. Elle avait toujours aimé gagner, et depuis longtemps, déplorait-elle, la chance avait cessé de lui sourire.

— Aux Schoonmaker ! disait maintenant William, en levant son verre de bourbon. (Les glaçons tintèrent contre le bord du verre et accrochèrent la lumière.) Et au Family Progress Party ! ajouta-t-il.

Penelope ne put se retenir de lever les yeux au plafond d'un air excédé. Mais elle ne fut pas la seule : Isabelle venait de cesser de feindre de l'intérêt pour les ambitions politiques de son mari —cela lui avait juste fourni une occasion d'être cassante avec sa belle-fille.

— Et au jeune couple qui pourra bientôt s'occuper à nouveau d'agrandir notre famille et de perpétuer notre grande lignée... !

Pénélope essaya de ne pas accuser le coup. Elle était furieuse, mais sachant qu'elle devait prendre un air affligé, elle rougit un peu et plissa son joli front.

Un silence pesant envahit la pièce richement meublée. Le vieux Schoonmalcer parut regretter sa remarque blessante. Toute la famille savait qu'Henry s'était comporté de manière hostile envers sa femme en décidant de partir alors qu'elle attendait un enfant.

Aussi, conformément aux usages accommodants de leur monde, la conversation s'arrêterait le temps que le malaise se dissipe. Puis ils

retourneraient à un sujet non sensible et sans risque. Penelope cligna les paupières d'un air furieux, puis regarda les autres membres de la maisonnée, immobiles, debout et resplendissants dans leur cadre fastueux, tel un immense portrait de famille des plus hypocrites. Les humiliations qu'elle avait essuyées de la part des Schoonmaker, soudain, lui devinrent insupportables.

— Veuillez m'excuser, fit-elle, enfreignant les usages.

Elle se trouva à nouveau mortifiée, car lorsqu'elle se leva et avança vers la porte, personne ne bougea pour l'en empêcher.

Personne ne lui demanda si elle ne se sentait pas bien, si elle 88

n'était pas trop faible, ou si sa mélancolie était revenue. Voyant cela, elle marcha plus vite et fit claquer ses talons jusqu'au seuil du salon. Dans le couloir, elle serra les dents et avança raide comme un manche à balai, ne sachant plus où poser ses yeux. Elle vit alors le maître d'hôtel venir vers elle depuis le vestibule.

— Mrs Henry... commença-t-il, mais elle l'interrompit.

— Écoutez !

La voix de Penelope était stridente, mais cela ne la gêna nullement. L'important était qu'on l'entende dans le calme et luxueux salon où les trois Schoonmalcer continuaient sans aucun doute à débiter d'étourdissantes fadaïses.

— Mon mari revient, comme vous le savez. Il convient donc de préparer une chambre indépendante, car je suis encore trop faible pour pouvoir partager son lit. Choisissez-la loin de la mienne ; le flanc est de la maison fera l'affaire. Vous voudrez bien dire au personnel que je ne souhaite pas être informée de ses faits et gestes. Veuillez maintenant déposer le cadeau du prince de Bavière sur ma coiffeuse.

Sur ce, elle tourna les talons et se dirigea d'un air supérieur vers ses appartements. Déjà qu'elle se voyait douloureusement privée de la

perspective de s'amuser cet été, elle n'allait quand même pas leur faciliter la vie, y compris à son ancienne complice qui était plus ou moins au courant de l'humiliation qu'elle vivait au sein de son couple et de l'enfermement auquel l'obligeait sa condition de femme mariée.

89

Onze

Parfois la fin est en fait le commencement ; ou le commencement de la fin. Du moins est-ce ainsi que cela s'est passé dans certaines soirées où je me suis trouvée. Raison pour laquelle je ne voyage jamais sans une garde-robe très variée.

MRS L.A.M. BRECKINRIDGE,

L'ART DU SAVOIR-VIVRE DANS LE GRAND MONDE

90

iana regardait l'horizon de La Havane s'éloigner d'elle Dcomm

e un rivage utopique dont elle avait à jamais été bannie. Comme les dômes des églises baroques devenaient de plus en plus petits, elle pensa tristement qu'elle ne se promènerait plus jamais sous les arcades de la vieille ville tandis que la pluie mitraillait les places, qu'elle ne cueillerait plus de feuilles de palmiers dans l'arrière-pays, et qu'elle ne contemplerait plus, après avoir travaillé jusqu'à l'aube, le lever du soleil sur les pavés.

Au lieu de cela, elle serait à New York, New York qu'elle avait quitté au cœur de la nuit, New York où l'épouse de son amant l'attendait, armée de tous les écarts secrets dont elle s'était rendue coupable aux yeux de la société. Malgré tout, elle ne les regrettait pas vraiment, ces écarts. Henry était derrière elle, l'enveloppant de ses bras pour la protéger du vent qui soufflait fort sur le pont des ouragans.

Derrière lui se trouvaient deux membres de la brigade du colonel Copper, chargés d'escorter la jeune fille du monde chez sa mère. Elle avait beaucoup

plaidé sa cause ce matin-là, la discussion était allée bon train, mais le colonel n'avait pas changé de position : il manquerait à son devoir de patriote s'il ne faisait pas partir Miss Holland du port étranger dont il était, après tout, la plus ancienne autorité militaire américaine. Il aurait souhaité qu'Henry restât à Cuba, mais ce dernier avait insisté sur le fait qu'il serait incorrect, pour une jeune fille qui faisait une aussi longue traversée, de ne pas bénéficier de la protection d'un ami de sa famille, *a fortiori*, n'est-ce pas, un homme marié. Et comme le raisonnement du colonel s'appuyait du début à la fin sur l'étiquette, il avait été forcé d'acquiescer.

Henry portait son uniforme complet ce jour-là, dont il avait fermé tous les boutons. Diana se souviendrait de lui longtemps 91

sous cet aspect-là, pensa-t-elle ; son beau visage empreint de gravité, ses yeux sombres brillants d'émotion, sa carrure magnifiée par sa veste bleue. Le couple banni n'avait guère échangé de paroles depuis qu'on les avait découverts au lit ce matin. Leur émotion devant l'énormité de ce qui les attendait était muette. De toute façon, aussi loin que remontait leur amour – ils s'étaient entichés l'un de l'autre quand Henry était encore fiancé à la sœur aînée de Diana –, ils n'avaient jamais été très communicatifs quand ils se retrouvaient tous les deux.

— Je suis désolé, ma Diana, chuchota Henry.

Ils avaient dépassé la baie, et l'océan, qui devenait houleux, s'ouvrait à l'infini derrière le sillage du navire.

— J'aurais dû être plus prudent.

Elle pencha la tête en arrière, si bien que les lèvres d'Henry effleurèrent ses cheveux ; elle caressa la main de son amant. Il n'y avait pas de mots pour exprimer ce qu'elle ressentait, et de surcroît le roulis lui donnait le mal de mer.

— J'aurais dès le début dû être plus prudent, poursuivit-il, se penchant délicatement en avant pour appuyer son visage contre le sien, et ses lèvres sur sa joue. À La Havane, à New York, après mon mariage, avant. Tout spécialement avant. Si j'avais été plus prudent, je ne me serais jamais marié.

Un petit sourire joua sur les lèvres de Diana, au souvenir du matin suivant la nuit qu'ils avaient passée ensemble. C'était la seule fois qu'il avait dormi dans sa chambre. Elle lui avait donné sa virginité la veille au soir, acte qu'elle n'avait jamais regretté.

Mais Claire, sa femme de chambre, était entrée et les avait vus.

Elle avait dû le répéter à Lina, sa sœur, et de là le bruit était parvenu aux oreilles de Penelope, qui avait menacé Henry d'informer tous les parents et amis collet monté des Holland s'il ne l'épousait pas. Penelope était devenue Mrs Henry Schoonmaker grâce à ce chantage : la réputation de Diana était en jeu. C'était le 92

marché qui avait très efficacement séparé Di du seul homme qu'elle eût jamais aimé.

— C'est moi et moi seule qui ai agi de façon irréfléchie, déclara Diana avec un petit rire.

— Mais c'était moi l'aîné, moi qui avais le plus d'expérience, soupira-t-il.

C'était la vérité, bien sûr, mais elle pensa, malgré elle et sans savoir vraiment comment l'exprimer, qu'elle était en un sens plus expérimentée, ayant davantage voyagé qu'Henry à ce moment de leurs vies. Elle buvait peut-être même plus que lui, maintenant !

Le dos collé contre la poitrine du jeune homme, elle l'entendit avaler bruyamment sa salive avant de prononcer :

— Je ne serai plus jamais imprudent avec toi, désormais.

C'était comme s'il avait dit : « Je veux unir mon destin au tien. »

Elle inspira profondément.

— Cela semble plus vrai que jamais, n'est-ce pas ?

— Oui, plus vrai que jamais.

Le soleil se couchait, et pendant un long moment ils contemplèrent la mer qui s'assombrissait et battait les flancs du navire. Leurs chambres étaient au niveau inférieur – séparées, bien sûr – mais aucun d'eux n'avait envie d'y descendre alors que la ville où ils s'étaient retrouvés avec tant de bonheur n'était plus maintenant qu'un point à peine visible à l'horizon.

— C'est encore plus vrai qu'avant. Je n'arrive pas à imaginer ce qu'était ma vie avant toi. Je ne peux envisager d'être une nouvelle fois séparé de toi aussi longtemps.

OceanofPDF.com

Le sentiment d'insécurité que Diana éprouvait d'être perchée au-dessus des flots tumultueux se mêla, l'instant suivant, au trouble particulier qui montait en elle, à se voir l'objet de l'attention constante d'Henry. Elle s'appuya contre lui pour ne pas vaciller et reprit son souffle. Il y avait dans la voix d'Henry une

fermeté et une résolution qu'elle n'y avait jamais perçues. C'était quelque chose de nouveau. Quelque chose de puissant, et le début d'une promesse qu'elle désirait entendre depuis des mois.

— Je ne peux supporter l'idée de revenir à la situation d'avant, surtout maintenant, après ce que nous avons vécu. Diana... c'est toujours toi que j'ai voulu. C'est toi qui devrais être ma femme.

Son mal de mer s'évanouit au son du mot « femme ». L'air marin, qui emplissait ses narines et glaçait ses oreilles, aiguïsa son esprit. Une grande douceur l'envahit. Elle lui chuchota :

— Un jour, tu m'as offert un bijou qui portait l'inscription :

« Pour ma vraie femme. » J'ai pris ces mots au sérieux, tu sais.

— Oui, je sais.

Elle se retourna sans se défaire de son étreinte, et contempla les lignes nettes de son visage caressé par les derniers rayons du soleil. Il plissait les paupières. Un vent âpre soufflait.

— De toute façon, rien ne sera plus comme avant, après ce qui nous est arrivé. Pas après t'avoir retrouvé, un soldat parmi mille autres, dans une ville étrangère. N'est-ce pas extraordinaire ?

Henry hocha la tête d'un air mélancolique et soupira.

— Mais que d'obstacles, que de difficultés...

Elle détourna à demi son visage, sans cesser toutefois de le regarder au fond des yeux, ses yeux si sombres. Elle sourit. Elle n'avait jamais, jusque-là, vu

Henry aussi peu sûr de lui. Cela la troubla, car il était un célèbre libertin, et elle n'était somme toute que la préférée des sœurs Holland.

— Henry... chuchota-t-elle de sa voix la plus caressante, les bras autour de son torse.

— Oui ?

— Aucun de nous deux ne peut revenir. Ni à La Havane, ni à la situation d'avant, même si nous le voulions. (Elle pesait scrupuleusement chacun de ses mots, réfléchissait avant de les

prononcer.) Nous ne pourrions plus nous plier maintenant au protocole rigoriste de New York. Oui, de nombreuses difficultés nous attendent, mais comment leurs jugements ou leurs sermons moralisateurs pourraient-ils nous empêcher de nous voir ? Nous nous aimons, n'est-ce pas ?

— Di...

Il déglutit encore bruyamment. Cette fois la tristesse semblait l'accabler, et l'angoisse se lisait nettement sur son visage.

— Je ne veux pas que tu ne sois que ma maîtresse.

Le bateau tanguait et, à quelque distance derrière eux, sur le pont, les deux soldats observaient le spectacle des amoureux serrés l'un contre l'autre sur la rambarde, au risque de tomber par-dessus bord. Mais Diana ne s'était jamais sentie aussi stable, aussi sûre. Son mal de mer avait complètement disparu, et elle se dit qu'elle devait être beaucoup plus âgée maintenant, pour s'être rendu compte, si soudainement et si clairement, que les hommes, contre toute attente, représentaient le sexe faible. Même un garçon comme Henry était fragile dans des circonstances comme celle-ci, et elle prit conscience que c'était elle qui devrait être courageuse et envisager la suite des événements.

Maintenant le sourire de Diana était serein.

— Mais ce ne sera pas pour toujours, continua-t-elle, tout change, et de toute façon, que m'importe d'être ta maîtresse, si je suis à toi !

Ils se pressèrent l'un contre l'autre. Leurs fronts se touchaient.

La perspective de sacrifier toute sa dignité pour lui et pour une si belle histoire d'amour lui sembla alors tout à fait héroïque.

— Comment pourrais-je ne pas aimer être ta maîtresse, puisque je t'aime tant ?

Il hocha la tête, et leurs fronts penchés l'un contre l'autre semblaient bercés par le rythme de l'océan. Une mouette fondit en piqué sur le pont, juste derrière Diana, et, malgré leur surprise, ils 95

ne se détachèrent pas l'un de l'autre. La mer était devenue vert-de-gris, et derrière eux le ciel était sombre et chargé de nuages que traversaient les derniers rayons du soleil déclinant. Le lieu où ils allaient, les regards qu'ils allaient affronter, Diana ne pouvait encore l'imaginer. Elle se pressa contre Henry dans cet espace intermédiaire, cet entredeux, et une joie incomparable la submergea.

96

Douze

Elizabeth,

Un

événement

aussi

miraculeux

qu'impardonnable s'est produit. Ta sœur m'est revenue escortée de deux militaires arrivés aujourd'hui de Cuba. Elle sera punie, bien sûr, et n'aura pas le droit de sortir ni de s'éloigner de ma garde.

Je compte sur toi pour lui faire comprendre son erreur. Nous venons dîner chez toi ce soir, et je souhaite que tu lui rappelles que les escapades loin de New York se terminent toujours d'une façon lamentable.

Bien à toi,

Ta mère.

97

ans la maison en grès brun des Cairns, dans la partie la plus Dém inemment respectable de Madison Avenue, tout était en ordre, et une atmosphère de bien-être et de prospérité flottait dans chaque pièce. La cuisinière préparait le repas, car toute la famille Holland venait dîner ce soir. Elizabeth avait eu une semaine très active, mais elle avait pu se reposer quelques heures cet après-midi, et maintenant que l'ordre régnait et que le lieu ressemblait vraiment à un foyer, son visage respirait davantage la santé. Du moins était-ce ce qu'elle pensait, tout en s'attardant devant le miroir au cadre en chrysocale ciselé qui reflétait, derrière elle, le papier peint grenat et le lit à baldaquin blanc de sa chambre. Son teint avait toujours été pâle, mais en observant son reflet, elle pensa que cette roseur sur ses joues, Will l'aimait autrefois. Depuis qu'elle avait appris que son terrain était riche en pétrole, elle portait du noir en hommage secret à son amour défunt ; elle n'en paraissait pas pour autant plus mince, ne put-elle s'empêcher de remarquer.

Bientôt Diana franchirait la porte, et Elizabeth imaginait sa sœur l'étreindre doucement dans ses bras et s'écrier : « Mais tu es énorme ! »

En dépit de la remarque acerbe de leur mère, Elizabeth savait que celle-ci était soulagée, tout comme elle, de voir revenir Diana.

C'était le principal, et elle savourait la chance qu'elle avait d'avoir une si belle maison où accueillir sa sœur cadette. Elle n'avait cessé de s'affairer au ménage toute la semaine, et n'était pas mécontente de l'avoir fait, maintenant qu'elle savait que le retour de Diana serait une fête.

Certes il y avait une autre raison, dont elle était à peine consciente, à cet affaiblement presque constant : quand elle 98

s'arrêtait trop longtemps, elle pensait au document qui unissait son nom à celui de Will avant qu'ils ne soient vraiment mariés.

Comment son père s'était-il rendu compte qu'ils s'aimaient ? Elle aurait tant voulu le savoir. Will s'était-il confié à lui ? Elle n'obtiendrait de toute façon jamais la réponse à cette question. Les deux hommes qui auraient pu la lui donner avaient disparu. Ce qui la mettait mal à l'aise, c'était que son mari, celui dont elle portait officiellement le nom, celui qui s'était engagé à la protéger, celui à qui elle venait tout récemment de promettre de se dévouer, le savait depuis longtemps et ne lui en avait rien dit. Mais une petite voix dans les zones reculées de son esprit lui soufflait que Snowden ne toucherait pas à ce qui avait été destiné à Will et à elle.

Elizabeth contempla longtemps son reflet, en jeune fille coquette qu'elle était, et non comme la mère qu'elle allait bientôt devenir. Quand la sonnette retentit au rez-de-chaussée, elle rattacha quelques mèches de cheveux qui s'étaient échappées de son chignon noué sur sa nuque et se pinça les joues pour leur redonner de la couleur. Comment le temps avait-il pu passer si vite ?

Mais quand elle arriva dans le couloir qui reliait les pièces du premier étage et débouchait dans l'escalier menant au vestibule, elle vit le soleil ruisseler à travers le vitrail de l'auvent et réalisa alors qu'il n'était pas encore l'heure : sa famille n'arriverait pas tout de suite. Elle s'arrêta sur le palier et regarda en bas. Le chemin d'escalier, qu'elle avait choisi au début de la semaine pour son beau dessin oriental couleur terre de Sienne brûlée tissé de fils bleu sarcelle, se déroulait du palier jusqu'à la porte d'entrée. Elle ne put résister au plaisir de le contempler, et se félicita de son choix. À ce moment précis, Mrs Schmidt arrivait dans le vestibule pour accueillir le visiteur. Elizabeth posa une main sur la rampe et se pencha pour voir son visage, mais un lustre lui masquait la vue.

— Je suis désolée, il est sorti, disait Mrs Schmidt.

Elizabeth se déplaça à pas de loup vers la gauche pour voir à qui parlait l'intendante. Elle sentait qu'elle ne devait pas laisser deviner sa présence,

sans comprendre vraiment pourquoi : ne se trouvait-elle pas, après tout, dans sa propre maison ? Mais quand le visage de l'homme lui apparut, grêlé et bouffi, derrière le lustre en porcelaine, elle comprit que son instinct ne l'avait pas trompée.

Elle le connaissait – mais où l'avait-elle déjà vu ? Il était grand, ni richement ni pauvrement vêtu. Selon toute apparence il n'était pas de sa classe, mais il n'avait pas l'air non plus d'un domestique.

Snowden était entouré d'hommes lors de ses voyages d'exploration, mais celui-ci n'en faisait pas partie.

Il n'était ni beau ni laid. Il y avait quelque chose d'enfantin dans son visage joufflu qui n'incitait pas, à première vue, à la crainte.

Mais aux yeux d'Elizabeth, il était terrifiant. Un frisson glacé la parcourut, bien qu'elle souffrît de la chaleur depuis des semaines, une chaleur contre laquelle les ventilateurs de plafond ne pouvaient rien.

— Je le lui remettrai, énonça Mrs Schmidt.

Ce disant, elle posa un billet sur le guéridon en marbre rose à gauche de l'entrée. La porte se referma, et Mrs Schmidt dépassa l'escalier sans lever une seule fois les yeux.

Sur le palier, Elizabeth respira. Le visiteur était parti, mais son visage l'obsédait. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qui, en cet homme, lui donnait non seulement la nausée, mais aussi l'envie instinctive de s'accroupir pour se cacher. Elle regarda le billet qui était resté sur le guéridon. Ce n'était qu'un bout de papier blanc plié, mais il l'attirait comme un aimant. Elle descendit à pas lents et mesurés, une main sur la balustrade, l'autre posée sur son ventre rond. La lumière du soleil, quand elle mit le pied sur la dernière marche de l'escalier puis dans le vestibule, l'aveugla un instant.

— Mrs Cairns, vous allez bien ?

Elizabeth sursauta à la vue de Mrs Schmidt, debout dans l'ombre du couloir. Elle se sentit honteuse d'avoir voulu lire en cachette la correspondance privée de son mari, honteuse des sombres pensées qui l'avaient traversée. *Ce doit être la fatigue*, se dit-elle. Elle était si lasse qu'elle ne pouvait plus raisonner de façon sensée.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ?

La femme sortit de l'ombre. Elle portait, sur une épaisse robe noire, un tablier qu'elle ne quittait pas même durant les plus fortes chaleurs.

Elizabeth se redressa avec toute la dignité dont elle était alors capable, et sourit.

— J'ai entendu quelqu'un entrer dans le vestibule, commença-t-elle d'une voix douce.

— C'était un visiteur pour Mr Cairns. Il a laissé un billet. Peut-être que vous...

— Ah, très bien, fit Elizabeth avec une légèreté feinte. Alors je n'ai pas à m'inquiéter ! Je crois que je vais essayer de me reposer un peu avant l'arrivée de ma famille.

Mrs Schmidt détourna le visage avec une expression d'acquiescement servile, et Elizabeth, tout en remontant péniblement l'escalier, essaya de garder une contenance supérieure.

Quand elle atteignit sa chambre, elle marcha jusqu'à son lit, incapable de se regarder à nouveau dans le miroir. Elle était, en fait, soulagée d'avoir été interrompue avant que d'absurdes états d'âme ne la poussent à fouiller dans le courrier de son mari. Ce genre d'épouse la rebutait. Mais elle eut beau rester allongée, elle ne parvint pas à s'endormir.

Si une autre rencontre comme celle que nous

avons eue à l'opéra vous intéresse, je serais très heureux de vous revoir afin de trouver un arrangement à l'heure et au lieu qui vous conviendront.

Affectueusement,

T.W.

102

Carolina franchit le seuil de l'hôtel de la Cinquième Avenue, C enveloppée d'un nuage de parfum et coiffée d'un grand chapeau couronné de fleurs en tissu. Elle ressentit toute la poésie qui se dégageait du lieu de rendez-vous qu'elle avait choisi. Sa mission de cet après-midi la rendait nerveuse, mais les habits qu'elle portait, un tailleur en lin très ajusté à fines rayures roses et ivoire merveilleusement seyant comme seuls le sont les vêtements luxueux, étaient là pour prouver son ascension sociale depuis cet après-midi de triste mémoire où elle avait été renvoyée de l'établissement par un concierge odieux. Maintenant, cet hôtel de la Cinquième Avenue, face à Madison Square, ne l'intimidait plus.

Il n'était pas aussi moderne ni aussi beau que le *New Netherland*, où elle avait vécu un certain temps, et ne portait pas un nom aussi glorieux et royal que le *Waldorf-Astoria*. En vérité, elle n'y était jamais retournée non parce qu'elle avait encore peur du concierge, mais parce que ce prestigieux hôtel ne l'impressionnait plus depuis longtemps.

— Miss Carolina...

Elle se retourna, surprise de se sentir si fraîche malgré la chaleur, et si indifférente à la vue de son interlocuteur, lequel représentait, c'était incontestable, une menace contre tout ce qu'elle avait acquis. Mais il faisait sombre, et le silence régnait dans le hall de l'hôtel ; en outre, elle avait été courtisée toute la semaine par le plus beau parti qui soit. Ces sept derniers jours, sa confiance en son pouvoir de séduction et en sa réussite sociale avait décuplé. Si par un fait extraordinaire quelqu'un avait tout misé la semaine précédente sur son succès, il aurait pu partir à la retraite, riche

comme Crésus. Elle affronta le regard doré de Tristan Wrigley, un petit sourire aux lèvres.

103

— Eh bien Mr Wrigley ?

Elle employait souvent cette tournure banale, qui faisait partie de son charme.

— Un thé, une pâtisserie vous feraient-ils plaisir, ou peut-être un petit apéritif ?

Il portait un gilet brun et une chemise blanche comme le jour où ils s'étaient rencontrés par hasard sur le trottoir en face de l'hôtel, alors qu'elle fuyait le concierge et qu'il quittait son travail chez *Lord & Taylor*. Elle n'aimait plus trop penser à ce jour-là, où elle s'était comportée avec lui d'une façon plutôt légère. Quand, ce mercredi, elle avait reçu un billet de Tristan, il lui avait rappelé toutes ses anciennes bévues, et elle avait éprouvé de la honte. Puis elle s'était fait la remarque que son écriture était sans élégance, son choix de mots maladroit, et qu'elle ne devait avoir aucun scrupule à le faire disparaître de sa vie.

Elle inspira profondément pour retrouver son calme.

— Non merci, Mr Wrigley.

Il croisa les mains derrière son dos et s'inclina. C'était une attitude chevaleresque, mais elle perçut rapidement que, bien que l'objet de leur rencontre fût tout autre — Tristan estimant avoir été floué d'une partie de sa fortune -, il lui faisait la cour.

— Nous sommes en rendez-vous d'affaires, n'est-ce pas, ajouta-t-elle d'un ton de fausse modestie.

— Comme tu veux, lui rétorqua-t-il.

Il sourit, d'un sourire effronté qui remonta ses pommettes ; ses yeux noisette pétillaient d'une lueur malicieuse. Puis il eut un élégant mouvement de

main, comme s'il l'invitait à se diriger vers le rayon des gants de chez *Lord & Taylor*, et ils s'installèrent dans le canapé en velours, sous les feuilles d'un grand palmier en pot.

Elle s'assit, les épaules droites et les mains sagement posées sur les genoux. D'une voix douce, elle lui demanda : 104

— Tu estimes que je te dois quelque chose ?

— Nous savons tous les deux que tu serais retournée travailler comme servante, ou même pire, si je n'étais pas intervenu, lui répliqua-t-il sur le même ton charmeur.

— Mr Longhorn savait très bien qui j'étais, mais il s'est senti responsable de moi.

Elle baissa les yeux et caressa un instant la riche étoffe de sa jupe. Quand elle reprit la parole, ce fut sur un ton beaucoup moins doux.

— Mais après tout, je sais quel genre de personne tu es, toi, et je crois qu'il faut aussi que je prenne soin de toi.

Ce disant, elle se tourna vers lui et le regarda dans les yeux. Il l'observait intensément, et elle s'imagina un instant que le désir qu'il avait ressenti pour elle le soir où il l'avait pressée contre la paroi de l'ascenseur devait avoir pris des proportions insupportables, maintenant qu'elle était devenue cette femme si raffinée.

— Je savais que tu ne m'oublieras pas, Carolina.

— Peut-être vaudrait-il mieux que tu me dises ce que tu as en tête.

Il posa son coude sur le dossier du canapé, étendit son bras comme pour l'enlacer, et approcha sa bouche de son oreille. Des bruits de pas légers et de voix distinguées résonnaient dans le hall, des chasseurs allaient et venaient, poussant des chariots sur les épais tapis couleur lie-de-vin. Quelques clients traînaient près de la réception, mais, comme elle s'en était doutée, dans ce lieu qui avait été autrefois le meilleur hôtel de la ville, il n'y avait personne

qui faisait partie de son cercle. Il lui chuchota une somme qui, six mois auparavant, lui aurait semblé extravagante, mais qui aujourd'hui ne représentait pour elle qu'un modeste petit voyage. Tout compte fait, le salaire annuel qu'elle gagnait 105

auparavant en tant que femme de chambre ne lui aurait pas suffi pour s'offrir le tailleur qu'elle avait enfilé ce matin.

Elle pencha la tête de sorte que son chapeau dissimule l'expression de son visage, puis resta un instant sans parler.

Lorsqu'elle leva le menton, la physionomie qu'elle offrit à Tristan était impassible. D'un air morne, elle lui tendit sa main gantée et, sans sourire, murmura :

— Je te signerai un chèque correspondant exactement à cette somme. Je le ferai porter chez *Lord & Taylor* avant la fin de la journée.

— Pourrais-tu plutôt me le faire livrer directement chez moi ?

demanda-t-il un peu précipitamment.

Elle comprit alors qu'il avait des dettes, un besoin urgent de cet argent et qu'il ne voulait pas que les employés du magasin, ou n'importe qui d'autre, le sachent. Il y avait en lui quelque chose d'inquiet et de pathétique qu'elle n'avait jamais remarqué jusque-là. Un peu comme si elle était son dernier espoir.

— Ce sera fait.

Dans quelques instants leur rendez-vous prendrait fin, pourtant elle fut surprise de ne pas avoir hâte de partir.

C'était comme si, maintenant qu'elle avait gagné, elle regrettait que la bataille fût déjà finie. Elle se redressa et prit une pose orgueilleuse, une main sur la hanche. Elle eut alors conscience que la lumière du lustre flattait merveilleusement son beau visage.

— Tu es terriblement jolie, Miss Broad, lui dit Tristan avec un sourire.

Son compliment lui procura un frisson de plaisir, et elle brûla alors d'envie de prononcer les mots qu'elle avait sur les lèvres depuis des jours, mais pour lesquels elle n'avait pas trouvé d'auditeur idéal.

— Qu'est-ce qui se passe ? continua-t-il.

106

Elle sourit et, ce fut plus fort qu'elle, les mots s'échappèrent de ses lèvres :

— Je suis amoureuse, murmura-t-elle. Cela donne toujours un éclat incomparable aux jeunes femmes, n'est-ce pas ?

Tristan haussa les sourcils, et aussitôt Carolina se trouva sordide d'avoir fait allusion à son histoire d'amour avec Leland dans la pièce même où le vendeur l'avait rencontrée au pire de sa condition.

— Ah vraiment ? fit-il d'une façon plus narquoise que chevaleresque.

Son corps élancé, ses gestes souples et ondulants évoquaient la reptation d'un serpent.

— Avec ce type du nom de Bouchard ?

Elle réagit en s'écartant de lui et, essayant de retrouver sa morgue :

— Vous pouvez compter sur ce chèque, Mr Wrigley. Je ne pense pas que nous nous reverrons.

Carolina tourna aussitôt les talons et se dirigea vers la sortie, espérant plus que jamais que ce qu'elle venait de dire se vérifie.

107

Quatorze

Diana Holland, la jeune fille aux célèbres yeux émerveillés pleins d'innocence et aux cheveux récemment coupés court comme un garçon,

débarquera aujourd'hui du Continent dans son New York natal. Bienvenue au pays, Lady Di.

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE « LE JOYEUX DANDY ».

THE NEW YORK IMPERIAL, VENDREDI 13 JUILLET 1900.

108

e 17 !

L Diana s'écarta de la fenêtre et revint dans la pièce où tant d'événements importants de sa vie avaient eu lieu. Rien n'avait changé : les lambris en cuir repoussé vert olive des murs, les plafonds en bois teinté et sculpté, le petit coin oriental où s'entassaient les coussins. Cependant, après ses voyages, l'effet d'ensemble lui semblait plutôt vieillot, exigü et un brin poussiéreux.

— Et justement, j'ai dix-sept ans ! ajouta-t-elle en riant.

— Je suis ta mère, répliqua froidement Mrs Holland, debout près des hautes fenêtres qui ouvraient sur la rue. Je sais parfaitement depuis combien d'années tu es venue au monde.

La maison s'élevait autour d'un petit square tranquille et luxuriant entouré d'une grille, entre les Vingtième et Vingt et Unième Rues, et la Troisième et Park Avenues. Cette paisible façade en grès brun percée de grandes fenêtres avait abrité, dans un raffinement discret, trois générations de la famille Holland.

L'âme du père de Diana, Edward, qui y était né ainsi que sa sœur cadette, Edith (laquelle occupait présentement un canapé du salon du rez-de-chaussée), y régnait. Les portes coulissantes grinçaient et se coinçaient toujours dans leurs rails, un peu moins peut-être maintenant, car la pauvreté dont la famille Holland avait souffert ce dernier automne semblait avoir passé comme un mauvais hiver. Il était difficile pour le plus jeune membre de la famille de comprendre comment cela s'était produit. Quoi qu'il en soit, la grande dame née Louisa Gansevoort, mariée à Edward Holland à l'âge

relativement avancé de vingt-cinq ans, si elle semblait toujours aussi petite, avait en revanche récupéré l'inflexibilité qui l'avait toujours caractérisée.

109

— Où est Claire ? demanda Diana à la vue d'une servante inconnue qui semblait presque trop fragile pour porter un plateau à thé, tremblante dans sa fruste robe noire, debout dans le couloir.

— Qui ?

— Claire Broud ! précisa Diana d'un ton indigné.

Car Claire, outre le fait qu'elle était une jeune fille sincère au cœur tendre qui avait travaillé des années pour la famille, était aussi la fille de la gouvernante des jeunes Holland. La feinte ignorance affichée par sa mère n'était rien d'autre qu'une façon de souligner sa position sociale.

— Elle est partie ailleurs, rétorqua Mrs Holland.

— Ah.

Diana, la gorge nouée, rongée par le regret, resta les yeux fixés sur ses mains. Elle savait que Claire s'était sentie coupable d'avoir trahi le secret de Diana, et responsable des conséquences terribles du fait qu'il était parvenu aux oreilles de Penelope. Mais Claire n'avait pas eu la moindre intention de lui nuire, elle était incapable de faire du mal à une mouche, et Diana ne pouvait nullement lui garder rancune. Cependant, elle le réalisait maintenant, elle ne le lui avait jamais exprimé explicitement.

— J'apprécie que tu aies eu l'ingéniosité de monter une histoire à la presse mondaine avant ton départ, pour expliquer ton absence et garder secrètes tes pérégrinations. Ta sœur n'avait pas eu cette habileté... continua froidement sa mère.

Diana, à côté du foyer éteint, leva les sourcils quand Mrs Holland s'interrompit pour examiner ses mains. Car Elizabeth, quand elle s'était enfuie, avait couvert son absence d'une façon bien plus radicale : elle avait

fait croire à toute la ville qu'elle était morte. Mrs Holland lissa les plis de sa veste en mousseline de soie rouille, qu'elle portait sur une longue jupe noire ; depuis la nuit où Diana s'était enfuie, il y avait des mois de cela, sa mère avait visiblement cessé de porter des habits de deuil. Elle n'avait plus sa 110

coiffe de veuve, et l'on remarquait quelques mèches grisonnantes dans ses cheveux bruns rassemblés en chignon sur la nuque.

— J'ai parlé à Mrs Pennington Gore, à la vieille Newbold et à Odette, la manucure ; toutes sont dupes de ta ruse, et c'est un vrai soulagement pour moi. Mais l'inquiétude que tu m'as causée, tu n'en as pas idée.

L'émotion faisait trembler sa voix.

Diana, dans sa robe de batiste bleu ciel ceinturée de cuir brun à manches gigot et à jupe bouillonnée, s'avancait vers les vieilles bergères disposées avec un négligé étudié sur le tapis persan défraîchi. Elle avait emprunté la gomina d'Henry, et ses cheveux lissés étaient plaqués derrière les oreilles et séparés par une raie sur le côté, à la façon des toreros. Elle se sentait libre et légère. Elle avait envie de parcourir de grandes distances, de boire du vin à satiété, de parler trop fort, de danser pendant des heures. Elle avait réussi à se rendre plus intéressante que n'importe quelle héroïne de n'importe quel roman, mais ce qu'elle n'avait jamais voulu, c'était causer de la peine à sa mère.

— Je vous l'aurais dit, se risqua-t-elle doucement, mais je ne crois pas que vous m'auriez laissée partir.

Mrs Holland se détourna brusquement de la fenêtre, et ses yeux d'onyx lancèrent des étincelles. Tante Edith, en robe de crépon blanc et ivoire, ses traits plus que jamais semblables à ceux de Diana, étouffa un petit rire derrière sa main.

— Tu n'as pas tort sur ce point, lança Mrs Holland.

— Vous voyez bien, continua Diana sans se laisser démonter. Je savais qu'il était absolument nécessaire que je...

— C'est moi qui décide de ce qui est nécessaire pour toi !

Si Mrs Holland n'était pas grande de sa personne, elle était du moins capable d'une puissance vocale terrifiante. D'un ton légèrement plus calme mais non moins effrayant, elle ajouta : 111

— Tu es une enfant, et tu ne peux savoir ce qui est bon pour toi.

Tu es obstinée, mais par ma faute. Tu n'as pas reçu les cours particuliers dont une fille comme toi aurait eu besoin. J'aurais dû te mettre dans une institution pour jeunes filles de bonne famille.

Si tu es devenue une petite fofolle et n'as pas su te conduire convenablement, ce qui est le cas, eh bien j'en porte la plus grande responsabilité.

Le visage de Diana perdit alors toute sa douceur. Elle s'attendait à cela, bien sûr, mais elle avait voyagé si loin, hors d'atteinte des préoccupations mesquines de sa mère à propos des convenances, qu'elle ne sut quoi répondre.

— Mrs Cairns est d'accord pour te parler ce soir, dans sa nouvelle maison...

— Elizabeth ! (La joie éclaira de nouveau le visage de Diana.) Nous y allons ce soir ?

— Oui, répondit gravement sa mère, et elle va te dire comment tu dois te comporter. Edith et moi t'accompagnerons. Après quoi, tu ne quitteras pas cette maison tant que je ne jugerai pas bon que tu le fasses. Mais ce ne sera pas pour très longtemps.

Diana trouva cette sévérité et le ton de sa mère tout à fait ridicules, et elle eut conscience que son amusement était visible sur ses traits. Elle essaya de le cacher en tournant son visage vers Edith, avec laquelle elle avait toujours partagé une complicité tacite. Mais sa mère sentit sa révolte :

— Et quand le moment sera venu, c'est moi qui serai ton chaperon.

Tout comme la lumière de l'après-midi qui traversait obliquement les fenêtres, accentuant le fouillis suranné que Diana avait tant aimé, le regard dur et brillant de Mrs Holland accusait les principes vieux jeu auxquels elle se cramponnait. En l'espace de quelques secondes, Diana avait vu que les méthodes despotiques de la vieille dame n'étaient rien de plus que des 112

attitudes d'intimidation, et que toutes ses obsessions de bienséance n'étaient que du vent.

— J'ai travaillé dans des bars et dormi dans des casernes ! lança Diana d'un ton de défi, le menton haut et une main sur la hanche.

Je ne peux pas m'imaginer une seconde passer mes journées à faire de la broderie et à lire des passages de la Bible.

Mrs Holland s'écarta de la fenêtre et avança vers sa fille à petits pas nerveux, l'index tendu :

— Si tu veux dire que...

— Je veux dire – plus exactement je dis – que je suis maintenant chez ma famille, mais ne vous attendez pas à ce que je vous demande chaque fois la permission de lever le petit doigt.

Diana arrangea le col de sa robe, qui formait un V sur sa poitrine, et prit une inspiration pour adoucir sa voix, avant de préciser, d'un ton ferme et presque mélancolique :

— Je ne pourrais tout simplement plus vivre désormais comme cela.

— Tu iras ce soir chez ta sœur avec moi, rétorqua sa mère en pinçant ses lèvres minces.

— Mais oui !

— Tu as dit oui ?

Le ton acerbe de Mrs Holland crispa Diana. Un instant, elle se demanda si elle aurait vraiment le courage d'agir comme elle l'avait dit. Mais l'instant

d'après, elle comprit que sa mère l'avait prise au mot, et que plus rien ne serait jamais comme avant.

— Oui, j'irai ce soir chez Elizabeth. Mais d'abord, je vais lui acheter des fleurs. Dans la boutique de Broadway. Je tiens à y aller seule.

Diana soutint le regard foudroyant de sa mère, et un moment les deux femmes restèrent perplexes au milieu de la collection de vieux meubles et de divers bibelots antiques que la famille 113

Holland avait accumulés depuis une cinquantaine d'années. Mrs Holland était abasourdie ou bien furieuse, ou les deux, et Diana comprit très vite que la seconde hypothèse était la bonne. Sur un large et franc sourire, elle quitta la pièce.

Il faisait chaud, et des nuages blancs stagnaient nonchalamment dans un ciel limpide. Les façades de Broadway se dressaient très haut, ornées comme les maisons de poupée de colonnes et de corniches blanches, et trouées d'une myriade de fenêtres encadrant des scènes étranges. Les enseignes lumineuses brillaient au sommet des buildings, et les cannes frappaient les trottoirs. Le jour tombait, et les gens prenaient plaisir à errer sans but dans la rue, comme soulagés d'être enfin sortis de leurs pièces confinées. Diana fendait la foule, heureuse d'être dehors, seule dans sa ville, sans plus se soucier qu'on la juge pour inconduite et légèreté.

La robe de batiste qu'elle portait était ancienne – elle était dans sa garde-robe du numéro 17 depuis l'été indien de 1899 -mais sur elle, à présent, ce vêtement avait une tout autre allure.

Sa couleur bleu de chauffe mettait en valeur sa peau bronzée, et sa coupe faisait ressortir, dans un flou artistique, les courbes de son corps. Tout était à l'avenant, maintenant : tout lui paraissait familier, mais en même temps, c'était comme si elle voyait chaque chose pour la première fois, avec des yeux nouveaux.

Je suis la maîtresse d'un homme marié, se disait-elle en remontant Broadway. Et cette pensée lui donnait des ailes.

Si un passant inconnu lui avait alors demandé de s'identifier, c'est ce qu'elle lui aurait répondu. C'était la seule phrase qui aurait pu sortir de sa bouche *Je suis la maîtresse d'un homme marié*, se répétait-elle en souriant, dans le bonheur de posséder un tel secret, tout en ouvrant la porte de chez Landry, la fleuriste. À

l'intérieur, les murs étaient recouverts d'une mosaïque hexagonale et décorés de miroirs aux cadres dorés. En inspirant l'air qui 114

embaumait les pétales et le pollen, Diana chercha des lys, la fleur préférée de Liz.

Mais ce fut un grand bouquet de douces pivoines magenta superbement arrangé, près de la caisse enregistreuse en cuivre, qui attira son attention. Elle n'en avait jamais vu de cette couleur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en s'approchant de la jeune fille derrière le comptoir en marbre gris.

— Ces fleurs ?

La jeune fille, qui ne devait pas être beaucoup plus âgée que Diana, regarda le bouquet aux couleurs éclatantes d'un air innocent. Puis plusieurs expressions se peignirent sur son visage

— Diana se reconnut dans ces mimiques qui lui avaient été familières durant son bref emploi de pigiste mondaine : d'abord les yeux de la jeune fleuriste s'agrandirent, pleins du savoir secret qui lui revenait à l'esprit, après quoi ses sourcils se froncèrent prudemment (car ce secret, il ne fallait pas le divulguer), et enfin, ses traits se détendirent quand elle prit spontanément et non sans plaisir la décision de se laisser aller à confier ce qu'elle aurait dû taire. Elle posa ses coudes sur le comptoir et se pencha en avant :

— Ces fleurs sont pour la jeune Mrs Schoonmaker, dont le mari vient de rentrer de la guerre. Mais savez-vous de la part de qui ?

À l'énoncé du nom de Penelope, Diana éprouva une colère mêlée de douleur, mais la curiosité l'emporta bientôt sur ces sombres sentiments.

— Non. De qui ?

— Pas du tout de la part de son mari, mais du prince de Bavière, un client du *New Netherland* ! Et en plus, ce n'est pas la première fois. Ce même bouquet lui est envoyé tous les jours.

C'est une commande permanente !

— Non ! (Diana feignit d'être choquée.) Mrs Schoonmaker et le prince sont amis ?

115

La jeune fille fit une moue, leva les sourcils en signe d'ignorance et ouvrit les mains comme pour dire : Qui sait ? Puis elle ajouta, comme si cela expliquait tout :

— On dit qu'ils ont dansé ensemble au premier bal donné dans la maison de Carolina Broad.

Suite à cet échange d'informations, les deux jeunes filles se sourirent avec satisfaction : elles partageaient le petit plaisir de se sentir légèrement scandalisées. Puis Diana commanda deux douzaines d'arums jaunes. Quand elle retourna dans la rue avec un grand bouquet enveloppé dans du papier kraft, ce fut avec la quasi-certitude que quelqu'un veillait sur elle du haut du ciel. Car elle était une jeune dame qui avait les moyens de placer non seulement un article mondain, mais encore de révéler un secret sur son odieuse rivale.

116

Quinze

Veuillez confirmer que vous serez des nôtres au Waldorf-Astoria vendredi soir 3 juillet à 21

heures.

Le Family Progress Party y donnera une fête

en l'honneur de son candidat à la maison de la ville, William S. Schoonmaker.

117

a fumée des cigares flottait au-dessus de la salle de bal dorée Ldu *Waldorf-Astoria*, où des hommes en queues-de-pie et des femmes en robes de batiste aux couleurs vives se pressaient devant de longues tables de banquet ou dansaient sous les lumières des lustres. Les jolies filles et les breuvages étaient nombreux, chose qui aurait plu à Henry à une autre période de sa vie, mais il revenait d'un long voyage qui l'avait à jamais transformé. Il ne trouvait aucun plaisir à être ainsi exposé à la table dressée au fond de la pièce, surtout dans cet uniforme qu'on l'avait contraint à porter alors qu'il n'était même plus sûr d'être, ne serait-ce qu'en théorie, ce qu'on pouvait appeler un soldat. Son père disait un « héros ». Or il se sentait plutôt un clown.

Les reliefs de la fête traînaient sur la bannière en satin du Family Progress Party qui recouvrait la table. Une autre y était accrochée sur le devant, afin que personne dans la salle n'oublie pour qui il convenait de voter aux prochaines élections. Le genre de familles que le parti était censé faire « progresser » n'était pas en grand nombre ce soir – pas le moindre petit occupant de logement insalubre payé à crédit. Le seul moment de légèreté pour Henry fut quand il se fit la réflexion que quelqu'un dans ce salon avait fait un cynique calcul politique en choisissant un Schoonmaker pour mener cette soirée particulière, qui s'avérait une sinistre plaisanterie. À sa droite était assis son père, volubile et imposant, et à sa gauche Penelope, sur son trente-et-un, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'air de s'ennuyer à mourir.

Elle était habillée d'une robe bleu paon à grand décolleté carré bordé d'un liseré doré, et ses lèvres étaient peintes en rouge sang.

Ses coudes blancs et pointus plantés sur la nappe, elle évitait le regard d'Henry. À moins que ce ne fût lui qui évitait le sien. Ce n'était plus très

clair. Il se sentait un peu mal à l'aise — Penelope 118

était si fière, les circonstances actuelles devaient la piquer au vif.

Mais il se rappela combien elle avait été impitoyable en saccageant la seule chose pure et belle de sa vie, et cette pensée lui rendit impossible de prononcer même son nom tout haut. Il enviait Diana, car s'il n'était facile ni pour l'un ni pour l'autre d'être séparés, elle au moins n'était pas obligée d'apparaître en public aux côtés de leur persécutrice.

— Henry Schoonmaker, qu'est-ce que cela vous fait d'être de retour à New York ?

Henry leva les yeux de son assiette d'un air las et regarda son interlocuteur, un homme mince en costume mal coupé. Il reconnut vaguement le reporter du *World* avec qui son père entretenait une amitié, et supposa qu'il était en partie responsable de la fausse idée qui s'était répandue et s'imposait encore dans le public de sa prétendue bravoure.

— Cela doit vous avoir fait terriblement plaisir, de revenir chez vous et de retrouver une si jolie Mrs...

La rumeur se tut un instant, plongeant la salle dans le silence, si bien qu'on put entendre le bruissement de la jupe de Penelope, laquelle gigotait un peu sur sa chaise, inquiète de la réponse qu'allait donner son mari.

Henry pensa à Diana. Il lui était insupportable de ne pas savoir ce qu'elle allait faire après avoir passé tant d'heures ininterrompues en sa compagnie. Les Holland auraient dû être invités ce soir, mais il l'avait cherchée en vain, et avait fini par conclure que sa mère ne l'avait pas autorisée à paraître en public.

— Comment répondre à une telle question ? répliqua-t-il avec impatience.

— Effectivement, comment le pourrait-il ? éructa Penelope.

Elle n'avait jamais été une jeune femme douce, cependant son ton fut si sarcastique qu'il figea de stupeur l'assemblée.

— Ne voyez-vous pas le beau bronzage qu'il a rapporté de sa croisière ? Ne serait-ce pas terrible pour n'importe quel homme de renoncer à cela ?

— Une croisière ?

Le reporter détourna les yeux, comme embarrassé par l'idée même, espérant que personne d'autre n'avait compris. Ce n'était pas l'histoire qu'il voulait entendre.

— Henry n'en pouvait plus, après des mois de service, intervint Schoonmaker père sur un ton calme et impérieux. Tous deux n'en pouvaient plus.

Le reporter hocha respectueusement la tête, et ce fut pour lui le sauve-qui-peut. Le vieil homme souffla à l'oreille de son fils :

— Invite ta femme à danser.

— Mais elle... protesta Henry.

— Elle fait la tête, l'avisa William à voix basse. Ainsi sont les femmes. Mais invite-la à danser, elle oubliera aussitôt vos petites chamailleries.

Henry ferma les yeux et regretta comme jamais d'avoir quitté Cuba. Ils auraient pu s'enfuir, il en avait cruellement conscience maintenant. Ils seraient libres alors. Cela avait été une erreur, une erreur colossale, de se laisser imposer ce retour par le colonel. Il avait fait tant de faux pas, des grands comme des petits. Il aurait dû faire l'effort de se rapprocher du colonel, se montrer plus cordial avec lui, il aurait pu ainsi le persuader de ne pas les renvoyer dans leur pays. Il continuerait à voir Diana, au lieu d'être de retour dans la demeure des Schoonmaker comme un chien battu qui revient toujours chez son maître parce qu'il n'a nulle part où aller. Et voici qu'il était obligé de jouer, à son corps défendant, le rôle que son père et Penelope lui faisaient endosser.

— Allons, continua William, sur un ton plus pressant qu'encourageant.

Henry essaya de se rappeler qu'attiser la colère de Penelope, si tentant cela soit-il, ne servait pas ses desseins, et qu'en conséquence, aussi longtemps qu'il était à ses côtés et non aux côtés de Diana, il ferait tout pour protéger sa bien-aimée, et s'abstiendrait de tout scandale.

— Penny... commença-t-il en se levant pour lui offrir sa main.

Mais elle fut rapide et son caractère vindicatif se manifesta avec une redoutable efficacité. Elle avança un peu le pied et crocheta le sien, si bien qu'il trébucha. S'il n'avait pas pu se rattraper au dos de sa chaise, il se serait probablement étalé face contre terre.

Henry fit une moue en direction de son père, comme si le vieil homme avait pu soudain comprendre la situation telle qu'elle était entre les deux époux, à savoir pathétique, mais le regard qu'il lui retourna indiquait qu'il ne lui lâcherait pas la bride de sitôt.

Henry porta fièrement la main à ses cheveux pommadés pour les lisser, comme si ce geste attirant l'attention sur son élégance pouvait donner le change et estomper le caractère désagréable de la scène. Il essaya de se rappeler son succès d'autrefois auprès de Penelope, et la façon qu'elle avait de l'aguicher.

— Mrs Schoonmaker, reprit-il tout en serrant les dents, un peu surpris de l'animosité du timbre de sa voix. Voulez-vous danser ?

Elle s'écarta légèrement, le menton dans la main, le regard fixé sur la salle de bal, feignant de ne pas avoir entendu.

Henry se pencha vers elle et dit avec calme, mais aussi, du moins l'espérait-il, avec fermeté :

- j'aimerais danser avec toi. Je suis ton mari.

Elle se tourna vers lui, les yeux pleins de haine :

— Tu ne l'as jamais été, pas même une fois, lui lança-t-elle.

— Effectivement, répliqua-t-il. (La colère lui brûlait la gorge : il s'empêchait de lui hurler sa rage au visage.) Cela n'a jamais été un rôle que j'ai convoité.

121

Penelope plissa les yeux :

— Peut-être pas, mais tu m'avais promis de le tenir.

— Tu étais si pressée de me passer la corde au cou que tu n'as même pas remarqué que je n'avais pas prononcé la moitié des promesses que tu attendais.

Penelope frappa la table du plat de la main.

— Pourquoi es-tu revenu, alors ? Pour m'humilier, rien que pour m'humilier ? Ou crois-tu que je sois assez faible d'esprit pour ne pas avoir remarqué que ton retour à New York coïncide avec celui de ta petite Di...

— Arrête, l'interrompit Henry juste à temps.

Entendre le nom de Diana prononcé par une langue aussi perfide réveilla ses instincts les plus protecteurs, qui s'étaient particulièrement développés depuis leurs retrouvailles à Cuba.

L'idée de ce que Penelope aurait pu dire le rendit furieux, et il serra les dents si fort qu'elle ne put que s'en apercevoir.

— Danse avec moi, lui ordonna-t-il.

Penelope leva son visage vers lui, un sourire amer aux coins des lèvres. Le son de l'orchestre, les chuchotements des conversations d'affaires entre les politiques et la silencieuse contrariété de son père emplirent l'air de la pièce. Une lueur glaciale passa dans les pupilles de Penelope, puis elle lui tendit sa main gantée.

— Bon... très bien.

Son ton était devenu doux et très féminin, presque enjôleur, mais il la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle n'agissait que dans l'intérêt de son père, qui était après tout l'homme qui signait les factures de ses caprices, et qu'elle prononçait en fait des mots de guerre.

— Mais ce sera à mon grand déplaisir.

122

Alors elle se leva et se laissa escorter devant les autres invités à la table d'honneur du candidat maire, et dans le grand salon du

Waldorf-Astoria où ils avaient dansé une ou deux fois en des temps plus pacifiques, quand ils se plaisaient. Henry, en smoking, s'inclina devant sa femme, et Penelope fit une profonde révérence.

Après quoi ils s'élancèrent. Il y eut quelques petits halètements de surprise et d'admiration dans la foule, puis la musique enfla, et les invités se mirent à applaudir. Un bref moment, Mr et Mrs Henry Schoonmaker avaient créé l'illusion qu'ils étaient un jeune et superbe couple amoureux.

123

Seize

Si tentant que ce soit, vous ne devez jamais laisser vos filles se chaperonner ou se donner des ordres mutuellement. De tels arrangements ont toujours servi de tremplin aux sottises.

MRS HAMILTON W. BREEDFELT,

RECUEIL D'ARTICLES SUR L'ÉDUCATION

DES JEUNES LADIES AU CARACTÈRE BIEN TREMPÉ, 1899.

124

a table du dîner avait été débarrassée, et l'on servait le porto Ldan

s le grand salon. Les sœurs Holland purent alors se mettre à l'écart pour retrouver un peu d'intimité. En hôtesse bien dressée qu'elle était, Elizabeth jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que ses invités s'amusaient bien. La lueur faible et bleuâtre du lustre à gaz éclairait la pièce – car c'était une nouvelle maison, et bien que Snowden ait affirmé qu'ils y installeraient bientôt l'électricité, le moment ne s'était pas encore présenté. Mais au fond d'elle-même, Elizabeth préférait les pièces éclairées à l'ancienne, la lumière y était douce, presque fantomatique, comparée à l'éclat des ampoules à incandescence. Des cornouillers s'épanouissaient dans de hautes potiches en bronze. Devant la cheminée, Snowden parlait de choses sérieuses avec Mrs Holland, sans doute des richesses du pétrole, dont sa femme n'avait rien su jusqu'ici. Il avait été très occupé toute la journée – gérer le domaine de Will n'était apparemment pas une mince affaire, et il était rentré à la maison juste à temps pour recevoir leurs invités.

— Tu as l'air d'un jeune éphèbe espagnol, chuchota Elizabeth à sa sœur avec une affection un peu condescendante.

Elle passa ses doigts dans les cheveux bruns de sa cadette ; ils avaient poussé et lui arrivaient maintenant à la base de la nuque.

Ils avaient été domptés et raidis par un produit pour les chevelures masculines, et ce nouveau style conférait un mystère particulier au regard brun de Diana.

— Eh bien, repartit la petite Holland avec un sourire rusé, j'en sais maintenant beaucoup sur les beaux et jeunes Espagnols.

— Oh, Di !

Elizabeth essaya de prendre un air désapprobateur, mais son soulagement d'avoir sa sœur à la maison était si grand qu'il 125

submergeait tout autre sentiment. Celle-ci portait une robe en dentelle jaune pâle qui sublimait sa peau brunie ; Elizabeth était debout à côté d'elle, dans une robe en crépon de coton bleu layette qui accentuait sa silhouette plutôt austère, malgré son ventre rebondi et sa poitrine opulente.

— Oh, Liz, pas vraiment. Je veux dire que j'aurais pu, si mon esprit n'avait pas été, tout le temps que j'étais là-bas, entièrement occupé par Henry. Et quand je l'ai retrouvé, je ne l'ai plus quitté.

Quand bien même aurions-nous fréquenté les plus beaux Cubains du monde, je n'aurais vu que lui.

Diana parlait si fort, et ses propos étaient si imprudents, que sa sœur en fut mal à l'aise. Elle tourna la tête pour voir si personne ne les surveillait, mais sa mère, sa tante et son mari étaient de l'autre côté de la pièce, engagés dans une conversation apparemment prenante, et les servantes étaient trop loin pour pouvoir les entendre.

— Tu ne peux pas parler comme cela, chuchota-t-elle.

— Mais c'est la vérité ! s'esclaffa Diana en glissant son bras autour de la taille arrondie de sa sœur.

— Mais c'est un homme marié, Diana, et tu te trouves clans une position très vulnérable. Notre famille a déjà été trop exposée, et nous avons eu de la chance d'avoir pu protéger notre réputation.

Mère voulait que je te parle de...

— Oui, elle me l'a dit. Elle veut que tu me raisonnes, elle espère que tu sauras me mettre en garde et que ton sens des bienséances déteindra sur moi. (Diana posa sa tête contre l'épaule de sa sœur en poussant un soupir à la fois plein de lassitude et d'amusement.) Mais à quoi pense-t-elle, de t'inciter à de telles choses ? Qui es-tu, toi, pour me conseiller de ne rien risquer pour l'homme que j'aime ?

Les yeux bruns d'Elizabeth brillèrent. Elle ne trouvait rien à répondre à cela. Elle regarda par les fenêtres qui donnaient sur la 126

rue. Un air humide stagnait, et les lampadaires projetaient leur chaude lumière dorée dans la pénombre. Mrs Holland avait engagé un nouveau cocher – qui, lui aussi, était probablement un produit des opérations secrètes de Snowden – et le jeune homme était paresseusement adossé à la vieille

voiture à chevaux. Il était aussi robuste que Will, mais certainement pas aussi dévoué dans son service. À la pensée que ce garçon dormait dans le même grenier que Will, ce grenier où elle s'était rendue clandestinement maintes et maintes nuits, son cœur défaillit. Diana avait raison ; elle n'était pas en position de faire la morale à qui que ce soit.

— L'aimes-tu vraiment ?

Elizabeth savait, bien sûr, que sa sœur aimait Henry Schoonmaker, depuis l'époque bizarre où elle-même avait porté la bague de fiançailles de celui-ci. Ce qu'elle voulait savoir précisément, c'était si sa sœur aimait Henry comme elle avait aimé Will. Est-ce qu'elle voulait lui consacrer sa vie, à lui, rien qu'à lui ?

Juste après la mort de Will, elle s'était accrochée à l'idée que les sentiments de Diana envers Henry pouvaient être aussi profonds que ceux qu'elle avait connus, qu'une telle émotion était possible en ce monde, après toute l'horreur qu'elle venait d'endurer. Et maintenant, plus que jamais, elle avait envie d'y croire.

— Oui, murmura Diana, et là sa voix devint grave. Oh oui, et je l'aime tant, parfois, que j'en ai mal.

— Oui, c'est exactement cela, fit Elizabeth, la voix brisée par le souvenir.

— Je n'aurais jamais imaginé pouvoir aimer autant !

s'enthousiasma Diana, de nouveau prise dans le vertige et l'éblouissement de son amour. Et nous vivrons ensemble. Il trouvera un moyen de quitter Penelope. Seulement cela pourra prendre un certain temps. En tout cas je n'ai jamais été, de toute ma vie, aussi sûre de quelque chose. Une chose légitime, en quelque sorte.

127

— Non.

Les yeux d'Elizabeth étaient brillants de larmes, et son cœur battait fort. Elle était comme captive d'une vision. Derrière elle, la pièce richement décorée, aux boiseries blondes rehaussées de moulures noires, aux meubles savamment disposés, avec ses respectables occupants, n'avait plus la moindre importance à ses yeux.

— Ce n'est pas comme ça que tu pourras être avec lui, en tout cas pas en laissant faire le temps, en te contentant d'y croire et d'attendre.

— Mais... fit Diana en tournant vers sa sœur son visage rose en forme de cœur.

— Il t'aime, n'est-ce pas, affirma Elizabeth. Alors vous devez partir.

— Partir... Mais partir d'où ?

— De New York.

Elizabeth avait la gorge nouée, et elle essayait de ne pas céder aux larmes. Sa douleur, et les tourments dans lesquels elle se débattait, tout se raviva. L'espace d'une minute, elle aurait donné n'importe quoi pour faire machine arrière et retourner en Californie, pour abolir ces moments où elle avait insisté stupidement pour qu'ils reviennent à New York.

— La seule erreur que j'ai faite, c'est d'être rentrée ici. Tout ce décorum cruel et inhumain n'aurait jamais permis à un garçon comme lui d'aimer une fille comme moi, en tout cas pas dans la cage dorée qu'est cette ville. (Elizabeth s'interrompit et regarda sa sœur dans les yeux.) Ce sera la même chose pour toi, Di.

Il y eut un silence entre les sœurs. Elizabeth n'avait probablement jamais parlé de toute sa vie avec autant de vigueur.

Elle ne se souciait pas qu'on puisse l'entendre ; de toute façon, Mrs Holland, Edith et Snowden ne cessaient de parler entre eux.

— Oh, Liz, chuchota Diana après un moment.

Elizabeth secoua résolument la tête, le front plissé, sa petite bouche ronde fermement serrée, et regarda le jeune cocher dehors, dans la nuit violette, qui semblait prêt à s'endormir contre la portière en cuir noir élimé de la voiture.

— Si tu l'aimes, partez. Ils ne vous laisseront jamais être ensemble.

Depuis que les femmes de sa famille avaient empli sa nouvelle demeure de Madison Avenue de leurs voix, de leurs petites phrases affectueuses et de leurs gestes familiers, et qu'elles s'en étaient retournées ensemble à Gramercy Park, Elizabeth ressentait une profonde solitude. Elles étaient parties depuis plusieurs heures, mais la jeune femme, qui avait cédé malgré elle à des émotions bouleversantes, avait du mal à trouver le sommeil. Au milieu de la nuit, elle se retrouva les yeux grands ouverts, prise d'une envie folle de manger une tartine de pain beurré. Mais son attention fut facilement détournée : le temps qu'elle descende l'escalier, accrochée à la rampe pour ne pas basculer, elle avait oublié son envie. Arrivée au rez-de-chaussée, elle ne pensait plus qu'à la carte laissée sur le guéridon au dessus de marbre rose à côté de la porte. Snowden, revenu en hâte ce soir-là, n'avait pas dû prendre le temps de jeter un coup d'œil à son courrier.

L'impression qu'elle avait eue en apercevant le visiteur de l'après-midi, cette impression funeste qui l'avait poursuivie un certain temps lui revint, et dans l'état fébrile où elle se trouvait, à cette heure où le jour était à peine levé, elle ressentit une autre envie cette fois irrépressible. Elle allait tendre la main vers la feuille de papier plié, lorsque autre chose attira son attention.

Une boîte bleue, d'une couleur et d'une proportion très reconnaissables, se trouvait à côté du billet, et elle comprit sur-le-champ que c'était un hochet en argent de chez *Tiffany & Co.* Elle le 129

sut parce qu'elle avait, avant que sa vie ne change, commandé ce cadeau pour les enfants de ses cousines mariées. L'obscurité se faisait moins profonde. Elle caressa les contours du paquet, pensant au geste attentionné de Snowden qui la connaissait suffisamment bien pour avoir deviné qu'elle apprécierait cet objet pour son futur bébé. Il était indéniablement gentil, et elle devait cesser de nourrir à son propos des pensées calomnieuses. Elle posa la boîte, mais prit le morceau de papier et le lut.

Mr Cairns. Je vous en prie, cessez de m'éviter.

Je sais ce que vous faisiez au Klondike², et si vous n'honorez pas mes paiements, je me verrai forcé de rendre vos actions publiques.

Sincèrement, O.L.

Elizabeth replaça le billet sur le guéridon au plateau de marbre, plié exactement comme il était, de sorte que personne ne puisse voir qu'il avait été lu. Le mot « Klondike » lui évoquait quelque chose de terrible ; c'était là où son père avait trouvé la mort. Il aimait se rendre dans des pays exotiques et avait spéculé à tout va, sans jamais chercher à être un homme d'affaires habile, et sans se soucier de ce qu'on pensait de lui sur ce plan. C'est ainsi qu'il avait rencontré Snowden, au début.

Snowden, son mari, qui avait pensé à lui acheter un hochet en argent de chez *Tiffany*... Elle recula de quelques pas, honteuse de son geste. L'escalier et les couloirs étaient sombres et déserts. Elle fût soulagée que personne n'ait été témoin de sa faute. Car la leçon 2 Rivière contenant de riches gisements qui a donné son nom au camp de base d'innombrables chercheurs d'or lors de la fameuse ruée vers l'or du Klondike autour de 1896.

130

était claire : on ne fouinait pas la nuit, à moins qu'on ne veuille rencontrer des fantômes.

131

Dix-Sept

« *Partons d'ici* »

132

e billet glissa dans le champ de vision de Carolina avec tant de délicatesse et d'habileté qu'au début elle n'en saisit pas le sens. Quand elle le comprit, elle rougit jusqu'aux oreilles. Avant que Lucy Carr la « divorcée » ne puisse apercevoir son geste, de sa main gantée elle saisit le bout de papier qui avait

été déchiré à l'un des coins du menu. Mrs Carr avait été l'une de ses premières amies dans le grand monde, et bien que cette femme qui était son aînée n'ait jamais été ce qu'on appelle « sympathique », Longhorn l'avait toujours trouvée amusante. Carolina et Lucy avaient hurlé de rire sur tout et rien au cours de plusieurs soirées, tandis que Longhorn piquait du nez dans son verre de cognac. Carolina, à présent devenue riche, trouvait sans intérêt de fréquenter cette femme, mais se sentait un peu mal à l'aise de la rejeter brutalement.

— Est-ce vrai, ce qu'on lit dans la presse, que tu es à nouveau fiancée ? l'interrogea Carolina en espérant que la rougeur de ses joues se soit estompée.

Sur le parquet étincelant du *Waldorf-Astoria*, les jupes de satin et d'organdi tourbillonnaient, et les hommes aux ventres bien remplis sous leurs gilets à motifs cachemire se rassemblaient près des colonnes en marbre resplendissant. Carolina portait une robe à volants en mousseline de soie pêche ornée de minuscules applications de dentelle blanche et bordée de paillettes d'argent.

Ses cheveux relevés sur son front retombaient sur son cou en anglaises retenues par un ruban. Le drapé grec de sa robe découvrait ses épaules et ses bras parsemés de taches de rousseur.

— Mais oui ! Je suis fiancée à Mr Harrison Ulrich ! répondit Mrs Carr.

133

Elle avait eu de fort beaux yeux, mais à force de les cligner d'une manière coquine, des pattes d'oie se déployaient maintenant jusqu'à ses tempes. Elle tendit étourdiment sa main gauche pour montrer sa bague.

— Très jolie...

Autrefois, le compliment de Carolina aurait été sincère.

Mrs Carr pinça les lèvres, essayant vainement de ne pas sourire de plaisir, et arquait les sourcils, qu'elle avait soulignés d'une ombre un peu trop foncée.

Puis elle glissa un regard vers Leland, dont le billet était encore caché dans la main de Carolina, comme pour lui demander : Et toi ?

Carolina se contenta de répondre par un sourire neutre et pas vraiment accommodant. Bientôt Mrs Carr se leva, ce qui permit à Carolina de froisser le billet et de le laisser tomber sous la table, où, avec un peu de chance, il continuerait à passer inaperçu.

— Venez avec moi, lui chuchota Leland à l'oreille avec un tendre empressement.

Carolina posa sa main sur la sienne et jeta des coups d'œil inquiets autour d'elle. Bien qu'elle ait fréquenté plusieurs fois cet hôtel légendaire durant les mois où elle était la protégée de Longhorn avant de devenir son héritière, elle éprouvait encore une certaine fascination à s'y trouver. S'absenter brusquement de ses couloirs et de ses salles de bal avait un léger parfum de scandale. En outre, elle était là sur l'invitation de Penelope Schoonmaker et, bien que les deux jeunes femmes ne fussent pas aussi proches qu'elles l'avaient été dans un passé récent, sans elle, Carolina n'aurait pu se trouver là, et elle devait largement sa nouvelle position à leur association. Que diraient-ils tous, si elle quittait cette fête familiale d'une façon aussi inattendue ?

— Mais la fête est à peine commencée, protesta-t-elle faiblement.

134

Le couple Henry Schoonmaker venait seulement d'arriver sur la piste de danse, ce qui signifiait que la soirée allait être riche en anecdotes glamour.

— Venez avec moi, insista encore Leland.

Son ton était si ferme et si assuré qu'elle ne put, malgré le fait que la soirée ne faisait que commencer, lui résister. Elle avait envie de dire oui à tout ce qu'il lui suggérait.

Bientôt ils sortirent en hâte de la salle où le Family Progress Party rendait hommage au prochain candidat à la mairie de New York, traversèrent les

salons de l'hôtel aux panneaux couverts de miroirs et aux portes couronnées de voussures en marbre ambré, et longèrent l'allée où les gens du commun observaient, sur des divans en panne de velours, le va-et-vient des hommes et des femmes du monde élégamment vêtus qui se rendaient d'une fête à une autre. C'était ce que la presse appelait l'allée des Paons – un vrai spectacle, qu'une fille comme Lina Broud aurait autrefois admiré, mais dont l'actuelle Carolina Broad était désormais la vedette.

Carolina pouvait maintenant admettre, en son for intérieur, ce qu'elle avait longtemps refusé de voir : à savoir que si en d'autres temps elle avait été plus travailleuse, elle serait maintenant là au milieu de ces autres filles abruties par leurs petits boulots épuisants, en train de regarder se pavaner les gens du gotha. Au lieu de cela, du haut de sa superbe, elle déblatérerait, avec Will Keller, sur la vanité des gens de la haute société. Mais ces soirées et ces impressions partagées avec le jeune cocher des Holland lui semblaient loin aujourd'hui, et ce fut grâce à cette distance qu'elle put jeter un coup d'œil sur les jeunes filles aux joues roses et au maquillage grossier qui observaient religieusement le défilé la bouche grande ouverte d'admiration. Elle leur sourit faiblement au passage, comme pour leur administrer sa bénédiction. Mais son sourire s'affaissa quand elle reconnut un visage.

— Claire ? s'exclama-t-elle spontanément.

135

La jeune fille qui admirait le défilé leva les yeux vers Carolina, sous le choc. Elle était serrée entre deux autres filles, à l'évidence des servantes, vêtue d'une robe noire guère plus flatteuse que celle que Carolina portait quand elle travaillait chez les Holland.

Ses beaux cheveux roux étaient retenus en un chignon simple.

— Que fais-tu là ?

L'espace d'une seconde, Carolina fut ravie à l'idée que Claire pût la voir, si somptueusement habillée, et rayonnante de la soirée palpitante qui s'annonçait. Puis son sourire s'effaça quand elle se rendit compte que

Leland, à quelques pas devant elle, s'était arrêté pour se retourner et la regardait, perplexe.

Les grands yeux de Claire allèrent du jeune homme en smoking à sa petite sœur.

— Miss Broad, se dépêcha-t-elle de répondre sur un ton respectueux, presque obséquieux. Comme c'est gentil à vous de me saluer. Vous êtes radieuse, ajouta-t-elle avec un sourire timide.

— Merci.

Carolina redressa les épaules et, sur un ton qui n'avait plus rien de familial, consciente que Leland l'observait, ajouta :

— Vous allez bien ?

— Je travaille maintenant pour Mrs Carr.

Claire jeta un coup d'œil à Leland, puis regarda à nouveau Carolina avec une expression presque suppliante. *Amuse-toi bien*, semblait-elle dire. *Ne t'occupe pas de moi*.

— J'étais à son service, dans le salon des dames, et elle m'a dit que je pouvais l'attendre ici pour admirer les robes, au lieu de me renvoyer à la maison comme d'habitude.

— Comme c'est gentil de la part de Mrs Carr.

Carolina savait que si elle s'attardait, elle devrait donner des explications. Mais elle mourait d'envie que sa sœur apprécie son triomphe, et qu'elle lui demande au moins où elle vivait.

136

— Bien, j'espère vous voir bientôt ?

— Oui, je l'espère, mademoiselle.

Carolina pencha la tête et fit une petite révérence, mais sa sœur aînée détournait déjà les yeux, et Leland l'attirait impatiemment vers la sortie.

— Qui est-ce ?

— Oh... une fille, tout simplement.

La voix de Carolina sonnait faux. Ses mots résonnèrent cruellement à ses oreilles.

— C'était tout à fait inattendu de votre part, de vous arrêter et de lui parler sur un ton si familier.

Carolina pâlit, mais Leland continua d'un ton admiratif :

— C'était très gentil. Je n'ai jamais vu une dame de votre rang se comporter d'une façon aussi chaleureuse avec une fille de basse condition.

— Oui, c'est que... Je suis un peu au courant de ses soucis.

(Maintenant sa voix était plus sûre, car elle avait trouvé une sortie.) C'est une enfant abandonnée à qui Longhorn avait autrefois rendu service. Il l'avait vue dans la rue et lui avait obtenu un travail. Il était coutumier de ce genre de chose. Il m'a demandé de veiller à ce que tout se passe bien pour elle, d'aller la voir de temps en temps, comme seul peut le faire en tout bien tout honneur quelqu'un du même sexe. Ce n'est pas grand-chose.

Ils s'approchaient du grand hall de l'hôtel, qui était plein de monde. Carolina avait l'impression de flotter.

— Comme c'est aimable de votre part.

La jeune femme se détendit. Il l'aimait de plus en plus, c'était clair. Elle rosit, pour faire bonne mesure.

— Simplement, murmura-t-elle l'air embarrassé, nous faisons tous ce que nous pouvons.

Ils pressèrent le pas en s'éloignant de l'hôtel. Leland souleva sa légère cape noire et la posa sur elle pour la protéger des regards.

— Oui, vous, parce que vous êtes bonne et charmante ! Mais quels raseurs, tous les autres ! s'exclama-t-il en montant après elle dans sa calèche et faisant signe au cocher de partir.

Carolina, dont la robe à volants couleur chair ruissela jusqu'au sol et s'épanouit comme une fleur sur les jambes du pantalon de Leland, resta un peu interloquée qu'il parle ainsi des distingués Schoonmaker et de leurs associés. Mais l'instant suivant elle réalisa qu'il avait raison, et que tous ces gens, en dépit de leurs noms prestigieux, de leurs beaux vêtements et de leurs bijoux imposants, étaient juste en train de passer une soirée mortellement ennuyeuse dans l'un des meilleurs endroits de la ville.

— Oh, vraiment, je suis désolée ! dit-elle en éclatant de rire.

La voiture remontait la Cinquième Avenue. Ils voyaient défiler à travers les vitres ouvertes les trottoirs et les belles demeures baignées de la lumière orange du couchant -demeures qui se tenaient là tranquillement, comme épuisées par tous les événements qui s'étaient déroulés entre leurs murs durant cette longue saison.

— Comment ai-je pu être assez stupide et insister pour que vous veniez à une réunion aussi ennuyeuse ?

— Je ne sais pas, répondit Leland en riant. Je dois avoir fait quelque chose de très mal, ou peut-être êtes-vous encore furieuse parce que je ne vous ai pas écrit quand j'étais en France...

— Non ! Bien sûr que non, je ne vous en voulais pas du tout.

Mais, mon cher ami, maintenant qu'à cause de moi vous vous êtes ennuyé à mourir, peut-être allez-vous cesser de m'aimer...

Le mot « aimer » qui lui avait échappé la fit rougir jusqu'au blanc des yeux, à un point qu'elle aurait cru impossible. Et voilà, elle continuait à faire des bourdes et à parler à tort et à travers, 138

alors qu'elle pensait s'être corrigée de ce défaut. Mais le naturel revenait toujours au galop.

— Je voulais dire que, peut-être, je cesserais de vous plaire...

— *Vous aimer ?*

Les yeux bleus et francs de Leland s'agrandirent, et il se cala contre le dossier du siège.

— Oh, je ne voulais pas... bégaya Carolina.

— Et vous, vous m'aimez ?

Elle ne put s'empêcher de sourire, d'un sourire gauche. Elle espéra que dans la pénombre de la voiture, son soupirant ne s'en apercevrait pas. Ils étaient assis tout près l'un de l'autre, le visage dans l'ombre, mais leur émotion était lisible et audible à travers la précipitation de leur souffle.

— Oui, s'entendit-elle dire.

Elle ignorait d'où lui était venu ce courage.

— Vous savez, commença Leland en lui prenant la main, je me suis répété cette phrase, *je l'aime, je l'aime*, toute la journée, mais je ne pensais pas possible que vous m'aimiez en retour.

— Pas possible ? Comment pouviez-vous imaginer...

Carolina ne termina pas sa phrase et émit un petit rire incrédule.

— Je ne suis pas très attiré par le flirt, je n'ai jamais prêté aux dames l'attention qu'elles attendaient de ma part. Mais je n'avais jamais non plus rencontré de jeune fille comme vous. Vous êtes aussi jolie que toutes ces demoiselles, mais il y a quelque chose de particulier en vous. Vous êtes plus vivante qu'aucune d'entre elles.

Plus réelle. Vous ne minaudez pas, vous n'êtes pas une enfant gâtée. En fait, je ne saurais pas vraiment définir ce que c'est.

Il secoua la tête, comme s'il était contrarié de son incapacité à trouver le mot juste. Puis il baissa les yeux vers ses mains jointes sur ses genoux :

139

— Oh, Carolina, je vous aime tant.

La voiture à chevaux filait dans la nuit en cahotant, les rapprochant chaque fois plus près l'un de l'autre. Derrière les vitres ouvertes, les denses frondaisons du parc frémissaient, toutes proches, dans l'obscurité, mais rien de ce qui se passait à l'extérieur de la voiture ne pouvait les intéresser à ce moment-là.

Elle baissa les paupières, les joues roses d'émotion, savourant la douceur de ces mots.

— Vraiment ? murmura-t-elle.

— Est-ce que vous me croyez ?

— Je n'arrive pas à y croire.

— Je vous aime.

Leland prit les mains de la jeune fille et baisa chacun de ses doigts.

— Mais cela fait trois fois que je vous le dis, et vous pas une seule ! Dites-le-moi.

— Oui.

Elle garda les yeux fermés, car son cœur battait à tout rompre.

C'était une chance qu'elle soit assise à ce moment-là, parce que les émotions qui la traversaient alors étaient si violentes qu'elle en aurait à coup sûr perdu l'équilibre.

— Je vous aime.

Leland approcha son visage du sien et enlaça délicatement sa taille. Il respira ses cheveux et posa ses lèvres au creux de son cou.

Sous ses caresses, elle sentit tout son corps parcouru de frissons, et ses lèvres pulpeuses s'entrouvrirent. Elle se retint pour ne pas se mettre à pleurer.

— Oh, Carolina ! soupira-t-il.

Il souleva son menton du bout de son index et commença à l'embrasser.

140

La voiture continua à rouler sur la Cinquième et pénétra dans le parc, tandis que s'échangeait ce long baiser qui les rapprochait encore, et qui n'était interrompu, de temps à autre, que par des mots délicieux. L'air qui entrait par les vitres était chaud et lourd, et au-dessus du feuillage parfumé, le ciel silencieux était constellé d'étoiles. Elle n'aurait jamais imaginé qu'un baiser pût durer aussi longtemps. Quant aux promenades en voiture à chevaux, elle comprenait maintenant pourquoi c'était parfois un sujet si scandaleux, qui se chuchotait. Elle aurait voulu que ce baiser ne finisse jamais, pourtant ce fut le cas, alors que le cocher de Leland leur faisait encore franchir de petits ponts et parcourir les sentiers boisés de Central Park.

Le jour s'était levé depuis longtemps. Elle s'était réveillée tôt pour choisir sa robe, s'était habillée, préparée et parée pour le bal, et ses cheveux défaits tombaient à présent dans toute leur splendeur sur ses épaules. Elle avait dansé plusieurs fois au

Waldorf, et parlé avec des gens avec qui elle pensait devoir entretenir des relations mondaines indispensables. Elle avait eu la surprise de voir Claire, et redouté d'avoir à parler de cet épisode.

Elle avait éprouvé quelque tristesse à la pensée que sa sœur avait quitté la maison où elles avaient vécu toute leur enfance ; à la pensée qu'elles n'avaient pas de famille, personne qui aurait pu l'avertir d'un tel changement. D'un coup, Carolina sentit la fatigue l'envahir : c'était un genre de fatigue qu'elle n'avait pas encore éprouvée, du moins qu'elle n'avait pas

été autorisée à éprouver depuis qu'elle était enfant, et elle posa sa tête sur l'épaule de Leland. Elle s'endormit après quelques secondes, et dans cet entredeux de la conscience, juste avant de glisser dans le sommeil, elle sentit qu'il recouvrait ses épaules nues du fin châle de lin qu'elle avait posé à côté d'elle.

141

Dix-Huit

Mrs Henry Schoonmaker, dont le mari vient juste

de revenir de l'étranger où il servait son pays, a fait une rentrée plutôt remarquée dans le

tourbillon de la vie mondaine. Alors que ses fidèles amis prétendaient qu'elle reprenait

simplement goût à l'existence durant la morte-saison en dansant de façon scandaleuse avec le prince de Bavière, les actes du prince parlent tout autrement. On dit qu'il fait livrer tous les jours des fleurs rares à l'ancienne adresse de Miss Hayes, l'hôtel particulier des Schoonmaker dans la Cinquième Avenue. Au passage, un dîner sera donné ce soir à cette même adresse, en l'honneur du retour du jeune Henry...

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE « LE JOYEUX DANDY »,

THE NEW YORK IMPERIAL, VENDREDI 13 JUILLET 1900.

142

undi après-midi, Penelope pénétra dans le grand salon du Lpremier

étage, et s'assit à côté de sa belle-mère d'une façon qui se voulait naturelle et décontractée. Ce n'était pas chose facile, car The Impérial était exposé dans le présentoir à journaux en cuivre, entre les statues de marbre représentant Orphée et Eurydice. Bien que personne n'en ait fait mention, elle supposait que plusieurs membres de la famille Schoonmaker étaient au courant de la livraison des pivoines. Penelope commanda un thé au citron et

jeta un coup d'œil qui se voulait désinvolte aux titres du journal qui n'avaient aucun rapport avec elle. Elle portait un fin chemisier cerise estival de coupe très structurée, et une longue jupe gris ardoise ornée de trois rangées de volants au niveau de la cheville, qui remontaient sur un côté jusqu'à sa taille de guêpe.

C'était l'anniversaire d'Isabelle, aussi s'était-elle habillée en pensant aux visiteurs qui passeraient probablement dans l'après-midi, et qui avaient déjà lu l'article scandaleux sur elle et le prince.

Le flamboyant bouquet de fleurs magenta était arrivé dans sa chambre comme d'habitude pour remplacer la livraison de la veille, mais Penelope se sentait aujourd'hui un peu moins fière de cette attention que les autres jours. Elle était une jeune femme d'une beauté frappante, aux membres longs et fins, et assurément elle aimait plaire. Mais elle ne voulait pas – quelque stupide et grossier que fût le comportement d'Henry à son égard – cesser d'être Mrs Schoonmaker junior, titre qui représentait le summum de la position sociale qu'elle pouvait espérer, et avait, pendant un temps du moins, étouffé toute rumeur sur le fait qu'elle était une fille de nouveau riche, et de mœurs légères. Les Schoonmaker ne voulaient en aucun cas, pas plus que les Hayes, de divorce dans la famille – ce qui revenait à dire qu'il n'en était pas question. Mais elle ne pouvait s'empêcher de craindre que si « Le Joyeux Dandy »

143

continuait d'entretenir la rumeur sur elle et le prince de Bavière, alors la sympathie des journalistes à l'égard du couple qu'elle formait avec Henry serait totalement accaparée par ce dernier.

— Ne t'inquiète pas, la rassura Isabelle d'un ton neutre, vérifiant que personne d'important n'était à portée d'oreille.

Elle arborait une jupe à volants vert prairie en organdi, et ses cheveux blonds tirés en arrière revenaient sur son front en un désordre de boucles étudié.

— Ne t'ai-je donc pas toujours dit que les femmes mariées s'amusaient bien ? Ils vont bientôt tout oublier. Mais tu aurais pu être plus prudente. Mieux vaut ne pas donner la moindre piste à la presse.

Penelope essaya de ne pas montrer ce qu'elle ressentait, à savoir de l'irritation. Car elle avait été la gardienne du secret de Mrs Schoonmaker quant à sa relation avec Grayson. Et elle savait parfaitement que, quand le peintre Lispenard Bradley (lequel entrait à présent dans le salon, mettait un genou à terre devant l'hôtesse, et s'extasiait sur sa beauté), quand ce peintre donc, se plaignait que cela faisait trop longtemps qu'il n'avait eu l'occasion de « croquer » Isabelle, il ne faisait pas seulement allusion à son art.

Prudence, la sœur cadette d'Henry, regardait Bradley et Isabelle d'un fauteuil voisin, et Penelope, si elle n'avait été aussi obsédée par ses propres inquiétudes, aurait pu se demander si un trio plutôt sordide ne s'était pas formé entre eux. Penelope avait perdu des semaines à se languir d'Henry et à attendre son retour, sachant très bien pourtant que sa longue absence signifiait qu'il persisterait à être froid et indifférent à son endroit. Son amertume s'était fortifiée. Et maintenant elle ne se laissait plus impressionner par sa belle allure et n'avait plus envie de s'efforcer de le convaincre qu'elle était pour lui la femme idéale. Il était revenu depuis tout un week-end, et il l'avait à peine regardée. En attendant, tout le monde semblait prêt à la voir comme la 144

partenaire infidèle, et cette injustice la fit renverser d'un geste violent sa tasse de thé ainsi que sa soucoupe sur la table en mosaïque.

La seconde d'après, elle s'apercevait qu'elle avait cassé la tasse.

Du thé s'écoulait sur la table, et une rondelle de citron gisait par terre.

Penelope se leva, furieuse de s'être montrée aussi maladroite.

Elle qui avait toujours été si fière de son sang-froid.

— Oh ! fit-elle, tandis qu'une servante en robe noire et tablier blanc accourait pour nettoyer.

Bradley se leva également, et Isabelle jeta à sa belle-fille un regard de mépris ou de dédain, cette nuance échappa à Penelope, malgré l'aptitude qu'elle croyait posséder à lire les sentiments sur les visages.

— Penelope, tu vas bien ? lui demanda Isabelle.

— Oui, je... grimaça-t-elle, s'efforçant de ne pas se sentir prise en faute. Je crois que je suis encore un peu faible et que je devrais...

Elle n'eut pas le temps ni l'opportunité d'annoncer son intention de s'absenter pour le reste de la soirée, car précisément à ce moment-là, le maître d'hôtel apparut sur le seuil, s'arrêta, prit la pose et annonça :

— Son Altesse Royale, le prince de Bavière.

Isabelle se leva, composant son apparence en lissant les manches de sa robe couleur crème. Prudence en fit autant, un peu à contrecœur, quelques secondes plus tard. Un silence s'étira entre les murs de la salle de bal des Schoonmaker. Alors le prince fit son entrée, vêtu d'un costume ivoire, un canotier à la main. Il claqua des talons et pencha la tête avant de baiser les mains de toutes les dames, et de chuchoter à chacune :

145

— *Enchanté*³.

Il arriva en dernier devant Penelope et s'y attarda, ne lâchant pas sa main après l'avoir baisée. La domestique qui avait nettoyé les dégâts provoqués par Penelope s'affairait encore, penchant sa tête couverte d'une coiffe en dentelle. Penelope fit un geste vers elle et dit :

— Que souhaitez-vous boire, Votre Altesse ?

— Du Champagne.

Il lâcha sa main sans cesser de la fixer. La servante prit son canotier et alla chercher la boisson.

Le prince était plus grand que dans le souvenir de Penelope, et ses yeux plus bleus. Il ne cillait pas. Son regard restait fixé sur elle avec une telle ardeur, une telle intensité, et pendant de si longues secondes, qu'elle-même se sentit délicieusement choquée.

— Vous n'êtes jamais venu chez nous ? se hâta-t-elle de dire, quand elle se rendit compte que tout le monde les regardait. Nous avons de belles salles. La famille de mon mari est connaisseuse.

Le prince leva les yeux vers les plafonds à caissons et considéra les murs richement décorés, cessant enfin de la fixer.

— Oui, je vois, répondit-il sur un ton blasé.

Sur ce il leva le bras et la prit par la main pour faire le tour de la pièce, examinant au passage, d'un air dégagé, portraits et statues.

Comme ils s'éloignaient, Bradley s'installa à côté de l'aînée des Mrs Schoonmaker, et Prudence se replongea, de mauvaise humeur, dans son livre.

— Je ne sais comment vous exprimer à quel point j'ai apprécié vos fleurs, prince...

— Vous pouvez m'appeler Frederick.

3 En français dans le texte.

146

— Très bien, prince Frederick. Comment vous dire à quel point j'ai aimé vos fleurs... Mais j'imagine que vous devez ressentir un peu d'embarras à propos de l'article de *L'Impérial* de ce matin, tout comme moi-même, et j'espère que vous ne pensez pas que j'aurais été assez vulgaire pour avoir fait divulguer vos prévenances.

— Ce n'étaient pas des prévenances.

Le prince sourit de toutes ses dents, qu'il avait saines et belles, après avoir prononcé ce compliment que Penelope mourait d'envie d'entendre. Le nez du prince était plus marqué que celui d'Henry, héritage sans doute de son sang royal.

— Vous savez, très chère, sur le Continent, quand un homme –un vrai, j'entends – voit quelque chose de beau et le désire, il ne perd pas de temps à en ressentir de l'embarras. Il le montre. C'est exactement ce que j'ai fait.

Penelope se sentit emplie de joie. Un sourire doux, qui ne s'adressait qu'à lui, illumina son visage. Elle avait oublié à quel point il était agréable de flirter avec un nouvel homme. Tout en avançant, ils gardaient une distance décente entre eux, excepté que le coude de Penelope restait posé au creux du bras du prince.

Cet infime contact était magique pour elle, il en émanait tout le désir qu'il avait de la toucher.

— Et vous, êtes-vous un vrai homme ? l'interrogea-t-elle avec une pointe d'amusement.

— Je suis désolé pour vous si votre... époux vous a rendue incapable de reconnaître cette espèce, répliqua-t-il sur le même ton léger. Mais je vous assure que, à partir d'aujourd'hui, vous n'aurez plus jamais de mal à distinguer les deux espèces.

Ils passaient devant des divans anciens et des torchères d'albâtre en se dirigeant vers le couloir. La lumière de l'après-midi jouait sur les pommettes de Penelope et sur les cheveux brillants de son fringant visiteur. Elle sourit malgré elle et, se retournant légèrement, elle s'aperçut qu'Henry se trouvait juste à l'entrée de 147

la salle de bal, dans l'encadrement de la double porte au chambranle d'acajou, en costume sombre et en canotier, tout comme le prince.

— Quelle chance d'avoir un visiteur qui est non seulement charmant, mais également pédagogue, dit-elle en regardant Henry tout en s'adressant au

prince à voix basse. Je souhaite sincèrement que votre compagnie ne soit pas un mirage.

Le regard bleu du prince glissa de Penelope à la silhouette qui se dessinait dans le couloir, et il comprit. Il ne lâcha pas pour autant le coude de Penelope, ni n'essaya de s'écarter davantage d'elle. Pour une femme mariée et un homme qui était censé être le prétendant d'une aristocrate française, une telle proximité physique était pour le moins audacieuse.

— Mais pourquoi serais-je aussi stupide que cela ? repartit le prince, juste avant qu'Henry ne soulève son chapeau et passe son chemin.

Penelope tourna la tête vers son visiteur et lui adressa un lent clin d'œil plein de signification .

— Je ne vous imagine pas capable de l'être, dit-elle.

Sur ces mots elle l'attira dans une pièce privée, où ils pourraient parler sans être entendus, mais où la lumière était assez puissante pour qu'il puisse pleinement apprécier sa beauté. Ils s'y installèrent et acceptèrent des rafraîchissements de la part d'un valet en livrée venu le leur proposer. Elle suggéra alors, l'air nonchalant :

— Vous savez, mon beau-père donne une fête ce soir en l'honneur de mon mari, qui revient tout juste de son service dans l'armée. Venez donc, et prouvez-moi ainsi que vous n'êtes pas stupide ?

148

Dix-Neuf

Coney Island, cette soupape de sûreté estivale pour les masses urbaines, cette cour de récréation pour adultes, où on laisse derrière soi ses inhibitions et où l'on voit la nature humaine remonter à la surface dans son état sauvage...

EXTRAIT DE L'ÉDITORIAL DU *NEW YORK TIMES*, LUNDI 16 JUILLET 1900.

e jeune couple descendit le quai de la gare, rejoignit la foule Lde Surf Avenue et se dirigea vers la promenade en planches, comme n'importe quel autre couple, lui en costume brun léger, elle en corsage blanc et longue jupe bleu marine. Le seul détail qui les distinguait des autres amateurs de plaisir aussi bruyants que bronzés, c'étaient ses cheveux courts, mais c'est à peine si on les remarquait sous son chapeau de paille qui cachait en partie son visage. Jusqu'à la promenade en planches, Diana avait marché un peu derrière lui. Quand ils y arrivèrent, il se tourna vers elle et entoura sa taille de ses bras.

— Tu m'as manqué, chuchota Diana à Henry, en se mordant la lèvre inférieure parce qu'elle voulait lui dire tellement plus que cela.

Le voir lui était encore plus doux maintenant, après leur injuste séparation.

— Je ne peux plus supporter d'être mise à l'écart.

— C'est inadmissible ! répondit-il sèchement.

Puis il éclata de rire, la prit sous les aisselles, la souleva de terre et la fit tourner comme une enfant.

— Je crois que je deviens fou, ajouta-t-il en souriant, criant presque maintenant. Tu m'as tellement manqué !

Mais tout le monde à Coney Island était trop occupé pour prêter attention aux propos d'un couple d'amoureux parmi d'autres, que la passion conduisait aux excès les plus fous, et qui oubliait les règles et les convenances au milieu des cris et des rires, dans le tourbillon des manèges, avec en bruit de fond le déferlement des vagues. L'air était chaud, malgré la brise et les embruns, et Henry ne tarda pas à enlever sa veste et à 150

déboutonner les premiers boutons de sa chemise. Ils étaient loin des salons de Manhattan.

C'était le début de l'après-midi, et ils se laissèrent emporter clans un vertige. Ils montèrent sur un manège – Henry la serrait devant lui sur les chevaux mécaniques qui montaient et descendaient –, puis ils expérimentèrent plusieurs divertissements populaires. Diana avait parcouru le pays tout entier, pourtant son cœur palpitait encore et elle écarquillait les yeux devant ce qu'elle voyait. Ils allèrent voir de petits films, une femme à barbe, un homme tatoué, un nain et un géant, après quoi ils se reposèrent sous l'auvent à rayures d'une buvette où ils sirotèrent une bière et se régalèrent d'une friture de palourdes. Ils se regardaient, les yeux pleins de soleil, savourant leur bonheur, plongés parfois dans de silencieuses extases.

— J'aimerais faire cela tous les jours, dit Henry au bout d'un moment.

Des femmes en costumes de bain à volants montraient leurs cuisses nues comme si c'était une chose tout à fait habituelle, accueillant les sifflets approbateurs et les sourires langoureux des jeunes gens à moustaches en guidon de vélo, aucun d'entre eux ne semblant scandalisé.

Diana caressa du bout des doigts la mâchoire d'Henry, la partie de son visage qu'elle avait toujours préférée. Depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus, il s'était rasé, et sa peau, aussi lisse et douce que celle d'une jeune fille, contrastait avec son air soucieux et ses sourcils froncés.

Et pourquoi pas ? répliqua-t-elle d'une voix qui se voulait légère.

— Parce que tu as la mère la plus stricte de tout New York...

commença Henry en faisant tinter sa bouteille de bière contre celle de Diana.

151

— ... Et à laquelle je n'obéis nullement, rétorqua la jeune fille en riant et en trinquant avec lui avant de boire une longue gorgée de bière.

— ... et moi je suis marié à la mondaine la plus affreusement dominatrice et manipulatrice que cette ville ait jamais connue.

— Oh, fit Diana d'un ton insouciant... Elle.

— Oui, *elle*. Oh, pourquoi ne nous sommes-nous pas enfuis quand la chance se présentait ?

La voix d'Henry était sombre, tandis que la lumière aveuglante du bord de mer faisait resplendir sa peau dorée, que Diana devinait à travers sa légère chemise en lin blanche. Appuyé au dossier de sa chaise en bois pliante, un pied posé sur un genou, n'importe quel observateur aurait pu croire, en le voyant, qu'il était dans un état de sérénité absolue. Mais Diana, qui était à ses côtés depuis des heures, perçut une ombre d'inquiétude dans le timbre de sa voix.

— Nous n'aurions jamais dû nous laisser voir par aucune de ces harpies. Nous n'aurions jamais dû revenir à New York.

— C'est exactement ce que dit Elizabeth, dit-elle en y pensant soudain, le regard vers la mer. Elle dit que ce n'est pas un endroit pour nous.

Henry repoussa sa chaise en bois, qui grinça contre les planches vermoulues.

— Tu as parlé de nous à Elizabeth ?

— Bien sûr, c'est ma sœur ! (Diana rit et posa doucement sa main sur l'épaule d'Henry.) De toute façon, ne fais pas cette tête, elle approuve.

— Vraiment ?

Henry hocha la tête, perplexe. Il se tut, plongé dans ses réflexions.

152

— Pourquoi dit-elle que ce n'est pas un endroit pour nous, à ton avis ?

— New York, Manhattan, les salons et les salles de bal, les champs de course, les propriétés de Long Island... soupira Diana en haussant joyeusement les épaules, et en regardant les flâneurs aux mines réjouies.

Elle dit qu'on ne nous laissera jamais être ensemble ici, ajouta-t-elle. Et que pour être heureux, nous devons partir.

Bien qu'elle ait eu l'intention de donner cette explication d'un ton léger, elle entendit que sa voix était devenue sourde et grave malgré elle.

Henry la regarda intensément et décroisa les jambes, posant cette fois sa cheville gauche sur son genou droit. Il prit une cigarette dans sa poche de chemise et la coinça entre ses lèvres, ne détournant les yeux de Diana que pour gratter une allumette, qu'il secoua ensuite et jeta sur les planches. En soufflant la fumée, il regarda à nouveau la jeune fille dans les yeux.

— Partons, dit-il.

Ce n'était plus ce ton calme et ralenti par la chaleur de l'été qu'il avait jusque-là. Tout en lui semblait tranquille, tout son corps était immobile, mais Diana perçut le mouvement de sa pomme d'Adam qui trahissait son inquiétude. Elle tendit la main pour prendre une cigarette dans sa poche de chemise. Leurs regards se croisèrent quand il se pencha au-dessus de la petite table de bistrot pour la lui allumer.

— Pour aller où ? demanda-t-elle alors.

Les yeux noirs d'Henry se posèrent sur les vagues, au loin, et sur l'animation de la plage, puis revinrent sur elle.

— Où vont les Américains qui en ont assez de leur pays ? Dans un seul lieu : Paris.

— Paris ?

153

Diana exhala fort et rapidement. La fumée lui rappelait les zébrures argentées de la pluie à La Havane. Depuis sa fuite, elle était devenue une vraie fumeuse, elle avait pris goût au tabac, car son cœur battait vite et la cigarette la calmait. Elle ne savait pas vraiment pourquoi cette suggestion la rendait nerveuse ; suivre Henry lui était devenu une chose naturelle. Mais

ce qu'il suggérerait là signifiait renoncer à tout ce qu'elle avait connu pour un lieu qu'elle n'avait jamais vu, et un avenir qu'elle ne pouvait même pas imaginer.

— Mais de quoi vivrions-nous ?

— J'ai un peu d'argent à moi, que m'a laissé ma mère...

Henry souffla un nuage de fumée qui brouilla un bref instant ses traits fins et bronzés, puis jeta le reste de sa cigarette.

— Je ne supporte plus de faire semblant, je n'en peux plus de jouer à cache-cache avec Penelope. Je n'en peux plus de penser à toi tout le temps et de ne pas t'avoir à moi. Je t'en prie, partons. On se débrouillera.

Diana ferma les yeux et laissa s'enfuir ses interrogations sur le contenu de sa vie future. Elle hocha la tête, comme pour se donner du courage, puis elle se pencha sur la table et prit la main d'Henry :

— Tu veux aller à Paris avec moi ?

Ses deux mains couvrirent la sienne.

— Plus que tout. Je partirais ce soir, si tu me dis oui.

— Alors oui. Partons ce soir.

Un petit souci d'ordre pratique résonna dans la voix d'Henry :

— Le transatlantique de la Cunard n'appareille que les mardis.

Nous ne pouvons pas partir avant demain.

Quand elle ouvrit les yeux, les rayons du soleil étaient trop blancs, trop éblouissants pour qu'elle puisse voir quoi que ce soit pendant plusieurs secondes, cependant elle sourit à travers la

lumière, et bientôt elle perçut vaguement le visage d'Henry.

Pendant un long moment aucun d'eux ne dit rien ; leur cœur cognait dans leur poitrine. L'après-midi finissait quand ils se levèrent pour regagner la gare, d'un pas plus lent, mais dans une perspective plus vaste. Cette fois ils ne s'inquiétèrent pas de trouver des sièges au fond de la voiture pour se cacher, et Henry la prit par les épaules quand ils s'assirent l'un à côté de l'autre.

Comme le train démarrait, en route vers chez eux, où ils prendraient quelques affaires et diraient au revoir aux gens qui comptaient pour eux, Diana vit son avenir se déployer sous elle, comme si elle le contemplait de très haut, de l'une de ces cages tremblantes suspendues à la grande roue qui s'élevait telle une grande lune au-dessus du parc d'attractions. L'idée de tout ce qu'il fallait encore faire lui donna le vertige, la terrifia mais la fit se sentir vivante, et elle était heureuse qu'Henry l'accompagne, où qu'ils aillent.

155

Vingt

La famille William Schoonmaker compte sur

votre présence au dîner qu'elle donne en l'honneur du retour de son héros le soldat Henry Schoonmaker, lundi 16 juillet à 20 heures dans leur résidence au 416, Cinquième Avenue.

156

es deux Mrs Schoonmaker avançaient bras dessus bras Ldessus

sur le parquet ciré de l'entrée principale de leur demeure familiale. Cet après-midi-là, tandis qu'elles se préparaient pour le dîner, Penelope avait trouvé sa belle-mère particulièrement de bonne humeur, et, en l'espace de quelques heures, elles étaient redevenues aussi complices qu'avant. La maison embaumait la jacinthe et la tubéreuse, et le murmure des propos courtois et mondains emplissait les nombreux salons et le dédale des galeries. Elles étaient vêtues comme des déesses, l'aînée dans une longue robe en crêpe de Chine mauve, au décolleté ovale, sa chevelure blonde et mousseuse auréolant son visage de poupée ; la plus jeune en robe Empire

blanche vaporeuse à manches bouffantes sous ses éblouissantes épaules nues, le tout rehaussé d'un corselet de velours noir parsemé de perles dorées. Ses cheveux bruns, relevés sur son front parfait, étaient rassemblés en un chignon savant agrémenté de plumes d'autruche. Des pendentifs en or rose constellé de brillants mettaient en valeur son long cou.

— J'aime bien ton prince, chuchota l'aînée de ces dames comme elles s'approchaient du salon du rez-de-chaussée, où leurs invités prenaient déjà leurs apéritifs en attendant d'être salués.

— Oh, mais ce n'est pas *mon* prince, protesta faiblement Penelope.

Elle se sentait comme une reine depuis l'attention que le prince lui avait portée au cours de sa visite de l'après-midi. Elle était plus que jamais sûre d'elle-même.

— De toute façon, les journaux disent qu'il va bientôt se fiancer à la fille du comte de Langlois.

— Tant mieux, ma chère.

157

Isabelle gloussa, puis continua, dans un élan de complaisance envers elle-même :

— Je suis moi-même passablement entichée de Bradley. Cela fait un an maintenant, mais je reviens toujours vers lui quand je n'ai rien de mieux à faire. Je pensais que les artistes seraient plus intéressants que les hommes du monde, mais ils font l'amour avec les mêmes mots que les autres, et quand le moment arrive de donner des marques de leur affection, ils ont moins d'argent à leur disposition. Tu fais bien de flirter avec des Européens, en plus nobles, c'est très intelligent de ta part.

Sur ces mots elles pénétrèrent dans la pièce aux murs lambrissés, où des hommes en gilets noirs et des femmes en tulles, rubans et colliers de chien ornés de pierres précieuses poussèrent des murmures d'admiration à l'arrivée de leurs hôtes. Violons et violoncelles jouaient dans la pièce

voisine, et des bouquets de fleurs de cerisier s'épanouissaient dans des vases incrustés d'or.

Penelope jeta son regard bleu et déterminé autour d'elle, croisa celui du jeune marié Reginald Newbold, du frère cadet d'Isabelle, James De Ford, ainsi que celui de quelques autres, sans accorder le moindre signe de reconnaissance à aucun d'eux. Son beau-père avait déjà bu quelques verres, devina-t-elle à la vue de son teint rougeaud, et le dîner n'allait pas être servi avant quelque temps, les cuisiniers ayant dû travailler au pied levé. Le vieil homme sortit de la pièce par la galerie adjacente, accompagné d'un petit groupe de messieurs en costumes noirs et aux gilets gonflés comme des voiles dans le vent. Ils allaient se réunir entre hommes, supposa-t-elle, fumer des cigares et parler de divertissements et de plaisirs qui ne regardaient pas les dames.

— Mais où est ton beau mari ?

Penelope considéra d'un air dédaigneux Agnes Jones, qui était beaucoup plus petite qu'elle, et qui venait de lui adresser la parole. Elle n'aurait jamais imaginé que la liste des invités pût être aussi peu sélective.

158

— Il faut lui faire la guerre pour qu'il se montre, maintenant qu'il est soldat, répliqua-t-elle d'un ton cassant, avant de continuer à avancer dans la pièce.

Toutes deux prirent alors des directions opposées, et marchèrent à pas lents, au milieu des invités, sur le tapis oriental en poils de chameau. Il y avait une trentaine de personnes dans la pièce, rassemblant des hommes aux patronymes distingués, et des dames affublées de leurs colliers de famille. La plus jeune Mrs Schoonmaker parcourut la moitié de la pièce, souriant aux visages de ses vieilles amies, tendant délicatement son poignet orné d'un bracelet pour que les invités masculins y posent leurs lèvres, et formulant des compliments bien tournés sur des robes moins bien portées que la sienne. Il lui restait encore l'autre moitié du salon à parcourir quand elle vit Mr Schoonmaker, l'homme censé être son mari, arriver dans la pièce depuis le vestibule de la maison. Elle resta bouche bée, car il ne portait pas

de gilet, et pas un seul bouton de sa veste n'était fermé. À l'autre bout de la salle, Isabelle lui lança un regard inquiet.

Tout le monde avait visiblement remarqué cette tenue incongrue, le brouhaha des voix étant descendu d'un ton. Henry, impassible, sans daigner croiser le regard de sa femme ou de n'importe qui d'autre, traversa le salon jusqu'à la galerie, dans la direction du fumoir que son père avait prise. Penelope sourit d'un air modeste, pour autant qu'elle en soit capable, à Nicholas Livingston, avec qui elle était en train de discuter d'une fête imminente qui serait donnée à Long Island, et slaloma entre les fauteuils club bordeaux et les groupes d'invités, à la poursuite de son indocile époux.

— Tu sens la bière, lui fit-elle remarquer d'un ton pacifique quand elle le rattrapa, juste au seuil de la galerie attenante.

Le teint de marin qu'il avait attrapé sous les tropiques s'était atténué maintenant en un doré très convenable, mais elle nota que le soleil de l'après-midi avait rougi son nez.

159

— Et tu es en retard.

Henry s'arrêta, hésita, fixant le parquet étincelant devant lui, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs secondes qu'il leva les yeux vers Penelope.

— Je crains de ne pouvoir jouer ce soir le rôle d'Henry Schoonmaker, héros de guerre, dit-il enfin.

Le sarcasme de cette phrase, bien que sous-entendu, n'échappa pas à Penelope.

— Cela ne va pas plaire à ton père.

Elle fit un pas vers lui, afin qu'ils aient l'air davantage d'un couple amoureux aux yeux des spectateurs curieux, lesquels jetaient, à coup sûr, des regards en coulisse. Elle prononça cependant ces derniers mots sur le ton tranchant d'un avertissement. Elle tendit l'oreille pour écouter ce qui se

disait derrière son dos : certains bavardaient tout haut à propos des dernières courses de bateaux, d'autres chuchotaient à voix basse sur la façon étrange dont se comportaient leurs hôtes.

— Non, répliqua Henry. Mais nul besoin de te soucier de cela, car j'ai l'intention de le lui dire moi-même.

Un moment, elle resta suffoquée, comme si elle avait respiré de la glace pilée. Henry fit quelques pas de plus dans la galerie ; elle le rattrapa.

— Et que vas-tu lui dire ? l'interrogea-t-elle.

La chemise d'Henry était déboutonnée jusqu'à mi-torse, et des auréoles de sueur marquaient ses aisselles. Son aspect laissait tout imaginer. *Il est terriblement beau*, ne put-elle s'empêcher de constater, puis elle se détesta et le détesta tout autant d'avoir permis à cette pensée de lui traverser encore l'esprit.

Henry soupira et bascula la tête en avant et en arrière.

L'impatience qu'il avait exprimée quelques instants auparavant disparut, et quand il reprit la parole, ce fut d'une voix blanche, presque cassée.

160

— Je vais lui dire que je te quitte.

— Non. Non, ce n'est pas vrai.

— Mais si...

Henry accompagna ces paroles d'un hochement de tête affirmatif. Son regard, quand il croisa celui de sa femme, était absolument déterminé.

La bouche de Penelope se contracta, et elle essaya de ravalier ses larmes, brûlantes de rage. Mais la colère noire que cette information avait d'abord suscitée en elle s'apaisa rapidement, quand, quelques secondes plus tard, une attaque plus judicieuse lui vint à l'esprit.

— Henry, chuchota-t-elle dans un sourire crispé, tous ces gens croient que tu es un héros, mais la vérité, je la connais. Je doute fort que tu aies le courage de l'assumer.

— C'est bon, Penny, répondit Henry d'une voix lasse. Tu verras bien dans quelques minutes. Je ne t'aime pas, tu le sais, alors ces va-et-vient sont plutôt ridicules. J'aime Diana, et je vais vivre avec elle pour de bon, cette fois. Je ne comprends même pas en quoi cela te dérangerait, vu que je doute fort que tu sois encore amoureuse de moi. Je t'ai vue, aujourd'hui, avec ce prince, tu sais...

Si Penelope n'avait pas été si absorbée dans sa volonté de trouver le meilleur moyen de convaincre son mari de ne pas commettre l'irréparable, elle aurait pu détecter, dans le ton de celui-ci, une vague blessure d'amour-propre, un instinct de possession meurtri. Mais les mots qu'il avait débités semblaient dangereusement sans appel. Aussi reprit-elle, avec un mouvement dédaigneux de sa main gantée :

— Oh, *Henry*, ce n'était rien. Bien sûr que je t'aime, et de toute façon nous nous sommes fait cette promesse devant trop de gens importants. C'est cela, le mariage, Henry, pour les gens riches et beaux comme toi et moi. Ainsi tu t'es imaginé amoureux de la 161

petite Diana Holland, et moi j'ai accepté de charmantes attentions de la part du prince Frederick... Ce ne sont que des distractions, Mr Schoonmaker. Nous nous *distrayons*, termina-t-elle avec autorité, c'est exactement *cela* que nous faisons.

L'expression d'Henry était insondable. Il la regardait dans les yeux. Était-il troublé ? Elle ne pouvait le dire.

— C'est ce que tu fais *toi*, dit-il avant de tourner les talons. Pas moi.

La première pensée de Penelope, l'instant suivant, fut de lui courir après et de lui faire l'une de ses scènes, n'importe quoi pour éviter qu'il ne débouche en trombe devant son père et ne se mette à lui débiter ses sornettes. Mais une sorte d'instinct la fit se retourner à ce moment-là, et elle aperçut, dans la chaude lumière du salon, se profilant au milieu des coiffures ornementées

comme des jardins et les bouquets de fleurs de cerisier, la silhouette du prince. Ses cheveux châains, lisses et épais, couronnaient son front royal, ses yeux bleus pétillaient de malice et un coin de sa bouche était légèrement relevé, suggérant un sourire que seule une fille comme Penelope pouvait remarquer. Le prince portait une élégante veste bleu marine garnie d'épaulettes à glands dorés, et une écharpe rouge lui barrait la poitrine : comme il l'avait dit cet après-midi à Penelope, il était officier de l'armée prussienne.

Elle entendit Henry s'éloigner, mais elle ne s'en souciait plus. Soit sa résolution faiblirait, soit le vieil homme le remettrait à sa place, peu lui importait. La jeune Mrs Schoonmaker était parfaitement sûre que les menaces que son mari venait de proférer étaient exactement comme toutes les autres, à savoir vaines, et n'avaient pour seule fin que de lui causer de la peine. Il pouvait se promener dans la maison d'un air arrogant et faire tout le bruit qu'il voulait : elle n'allait pas se laisser troubler par ses humeurs et ce n'est pas cela qui allait l'empêcher de s'amuser. De l'autre côté du salon, le prince la regardait. Elle leva un peu le menton vers la gauche, pour allonger son cou de cygne. Puis elle abaissa

lentement sa paupière droite frangée d'épais cils noirs, dans un clin d'œil très suggestif.

163

Vingt et Un

Carolina,

Toutes mes excuses. Je ne pourrai pas venir chez vous avant le dîner pour vous

accompagner. Nous nous verrons dans ma

maison de famille, à 20 heures, au numéro 16 de Washington Square.

L.B.

ais pourquoi n'était-il pas venu la chercher ? Carolina M tournait cette question dans sa tête, hagarde, les larmes aux yeux, une joue appuyée contre son poing, tandis qu'elle roulait dans sa propre voiture et que les immeubles défilaient devant elle.

Elle était habillée d'une veste moulante en soie gris anthracite, avec des volants aux manches et à la cambrure des reins qu'ils soulignaient, et d'une robe en faille blanche rehaussée de parements de dentelle couleur paille qui se superposaient sur les hanches et tombaient spectaculairement autour de ses pieds. Elle avait opté pour une tenue sage et discrète, mais maintenant, tandis qu'elle se rendait seule vers la demeure de la famille Bouchard, elle se demandait si ce n'était pas exactement le genre de robe que choisissaient précisément ces filles qui voyageaient seules la nuit en voiture avec des hommes, afin de paraître sages et discrètes. Et puis elle pensait à toutes ses autres gaffes, dont la pire lui avait sans doute échappé, et ne disait-on pas toujours que l'amour était éphémère ? Avoir dit tout haut qu'elle l'aimait avait peut-être éteint à jamais les sentiments de Leland.

Les Bouchard étaient une ancienne famille de banquiers, et la mère de Leland était le fruit de l'union d'un Lusk et d'une Cortland, ce qui avait transmis encore plus d'ancienneté, de prestige et de richesse à la famille. Les Everett Bouchard habitaient dans deux maisons de ville adjacentes au nord de Washington Square, avec quatre des six jeunes frères et sœurs de Leland. La famille vivait là depuis plusieurs générations, profondément attachée à la tradition. Il n'était pas question qu'ils émigrent vers un quartier plus en vogue de la ville. Raison pour laquelle ils avaient acquis une propriété voisine, quand la maison ancestrale s'était révélée trop petite. Carolina était au courant de cela depuis des années, même du temps où elle était servante, 165

grâce aux rubriques mondaines que Claire lui lisait. Elle savait aussi que Charlie, de deux ans plus jeune que Leland, était parti dans la marine, et que Katherine, sa sœur jumelle, venait d'épouser Peter Harwood Gore, et que, selon Leland, elle assisterait au dîner familial ce soir-là.

Toute la journée, Carolina avait été folle de joie à l'idée que son amoureux la présente à sa famille, c'était un pas qui ne pouvait être que de bon augure. Telles étaient ses pensées pendant qu'elle se préparait pour la soirée avec sa femme de chambre, se glissait dans son corset, bouclait et épinglait ses cheveux, noircissait ses cils et estompait ses taches de rousseur avec un nuage de poudre.

Mais le billet était arrivé, quelques heures avant celle où il devait venir la chercher pour l'accompagner, et dans l'intervalle son humeur était devenue de plus en plus sombre.

En désespoir de cause, elle avait espéré qu'il apparaisse et lui dise que c'était une erreur, qu'il l'accompagnerait, mais ce rêve ne se réalisa malheureusement pas. Quand son cocher l'aida à s'installer sur le siège de sa voiture, elle était convaincue qu'elle mourrait d'anxiété avant de pouvoir entrer dans un salon peuplé de gens si bien nés. Car, après tout, n'avait-elle pas roulé dans le phaéton de Leland et ne s'était-elle pas laissée embrasser d'une façon indigne d'une vierge ou d'une débutante, de cela elle était sûre, et les membres de la grande famille Bouchard, qui, contrairement à elle, étaient de vrais gens du monde, ne s'en apercevraient-ils pas tous au premier coup d'œil ?

Arrivée à destination, elle hésita, derrière la vitre de sa voiture, et ne se décida à descendre que lorsque son cocher lui proposa de la ramener chez elle, car elle était un peu pâle et semblait ne pas se sentir très bien. Carolina en fut agacée, et en voulut à l'homme de sa réflexion autant qu'à elle-même de lui en avoir donné l'occasion. À travers les arbres luxuriants du parc, elle regarda les voûtes de marbre du grand architecte Stanford White, que le coucher du soleil caressait de lueurs orangées. C'était là que 166

commençait la Cinquième Avenue, se dit-elle parcourue d'un frisson, avant de se retourner pour grimper les marches de pierre blanche du bâtiment en briques rouges flanqué de colonnes grecques.

La porte s'ouvrit avant qu'elle eût le temps de sonner, et elle fut accueillie par le visage au teint de pêche d'une enfant au sourire joyeux, où deux petites dents manquaient. L'enfant portait un tablier bleu très simple sur une robe en broderie anglaise blanche, et Carolina se demanda si ce n'était pas

une enfant de domestiques. Mais la petite fille lui parla, à moitié cachée derrière la porte :

— Vous êtes Carolina ! (La frimousse de la fillette s'épanouit en un plus large sourire, puis une vague inattendue de timidité la submergea, et elle cacha son visage dans ses mains.) Je suis Olivia, expliqua-t-elle. Leland est mon frère.

Carolina essaya de sourire, mais elle avait tellement le trac et se sentait si fébrile qu'elle eut peur de vaciller. Une femme aux cheveux blonds grisonnants, sobrement maquillée et habillée d'une robe au col officier de couleur étain, apparut derrière la fillette.

— Olivia, à qui as-tu ouvert la porte ?

— À Carolina ! répondit Olivia, un peu moins timide.

— Bienvenue, Miss Broad. Je suis Mrs Bouchard, se présenta la femme d'une voix basse et douce. (Elle attira son invitée à l'intérieur de la maison et l'embrassa chaleureusement sur les deux joues.) Leland m'a tant parlé de vous.

Carolina, qui s'était attendue à un maître d'hôtel, à une femme de chambre ou à tout autre intermédiaire en uniforme, ne trouva pas une seule phrase, pas même un seul mot adapté à la situation.

Elle réussit à entrouvrir les lèvres, et si cela pouvait être pris pour un petit sourire, ce serait une chance. Le vestibule était lambrissé de chêne sombre et les plafonds plutôt bas, comme souvent dans 167

les vieilles demeures. Alors que ses yeux s'adaptaient à l'obscurité, elle aperçut, à travers la large porte, l'intérieur du grand salon éclairé des dernières lueurs du jour et tout aussi encombré de bric-

à-brac et de vieux tableaux que celui des Holland, mais beaucoup plus peuplé.

Une servante, qui ne portait pas d'uniforme noir et blanc, mais une simple robe noire du genre de celle que Carolina revêtait chaque jour autrefois, s'éloigna de la cheminée sur le manteau de laquelle elle venait de déposer un grand chandelier en cuivre aux bougies allumées, et arriva dans le vestibule.

— Je suis désolée, Mrs Bouchard, s'excusa la jeune fille.

Elle avait à peu près le même âge que Carolina, et cependant elle semblait infiniment moins angoissée.

— Tout va bien, Hilda, lui répondit la maîtresse de maison.

Hilda fit un geste vers l'invitée des Bouchard, et ce n'est qu'au bout d'un moment que Carolina comprit qu'elle était censée lui donner sa veste. Une fois celle-ci enlevée, elle se dit que sa robe, dans tous ses détails, dans ses courbes, ses plis et sa dentelle, était bien trop chargée d'ornements. Elle était trop habillée.

La mère de Leland s'approcha d'elle et lui prit le bras avec élégance et naturel. De sa main libre, elle entraîna Olivia par l'épaule.

— Où est Leland ? demanda-t-elle à son invitée.

— Je... je ne sais pas, répondit stupidement Carolina.

— Quel malotru, de vous envoyer seule ici !

Peut-être la dame plaisantait-elle, toujours est-il que Carolina perçut de la brusquerie dans son ton. En outre, elle réalisa soudain qu'elle était une jeune femme qui était sortie le soir sans chaperon chez une très ancienne et traditionnelle famille.

— Mon chaperon... balbutia-t-elle.

— Oui ?

Mrs Bouchard la regarda. La lumière de la pièce voisine jouait dans ses yeux bleus.

— Je n'en ai pas.

Carolina ne trouva rien d'autre à dire.

— Oh, mais quelle importance ? dit Mrs Bouchard en riant. Je serai votre chaperon, si vous êtes inquiète, et si la police passe ici pour constater que tout est en ordre, je suis sûre qu'ils approuveront mon travail. Maintenant, venez.

Elles franchirent le seuil et entrèrent dans la vaste pièce au plafond bas, meublée de fauteuils à oreilles tapissés de motifs d'ananas et de palmiers, et aux murs décorés de toiles qui représentaient d'austères visages du siècle dernier. Des vases noirs en cloisonné où s'épanouissaient des chrysanthèmes rose pâle encadraient la pièce, et de riches étoffes s'épalaient sur les dossiers des canapés. Les Bouchard étaient vraiment un clan, constata Carolina, et ils étaient si nombreux qu'on ne voyait plus les tapis persans qui recouvraient le sol. L'homme qui devait être le père de Leland était assis au coin du feu, un beau et placide dalmatien couché à ses pieds. Le patriarche de la famille Bouchard était grand et dégingandé, comme Leland, et il avait le nez un peu busqué de son fils. Ses cheveux étaient complètement blancs. Il ne se leva pas à l'arrivée de l'invitée, contrairement à tous les autres, et elle pensa en le voyant qu'il devait avoir une dizaine d'années de plus que sa femme, et qu'il n'était pas en bonne santé.

— Venez donc, Miss Broad ! lui dit Mr Bouchard en tendant son long bras vers elle.

Sa voix vibrait, et son sourire était généreux.

Carolina eut un moment d'hésitation peu courtois, puis elle fit comme il le lui demandait, s'écarta timidement de Mrs Bouchard et marcha jusqu'à lui entre les ottomanes rembourrées et les guéridons de style colonial. Il étreignit sa main et la fixa une

longue minute avec une attention si forte que le cœur de Carolina se mit à battre à nouveau à l'idée d'être découverte.

— M... merci de m'avoir invitée à dîner, balbutia-t-elle.

— Elle est trop jolie pour mon exécration fils, déclara Everett Bouchard, faisant fi de la timidité de la jeune fille et éclatant d'un rire joyeux. Mais c'est quelqu'un de bien, et j'aimerais la garder ici, aussi vous allez tous devoir remplir parfaitement votre rôle pour la séduire !

À ces mots toute la famille rit avec lui, et pour la première fois depuis qu'elle avait reçu le billet de Leland à quatre heures de l'après-midi, un vrai sourire éclaira le visage de Carolina.

Une jeune femme aux cheveux châtain clair, vêtue d'une robe chemisier ivoire et d'une jupe sobre en beau et fin tissu couleur topaze, s'écarta de la cheminée et s'approcha de Carolina.

— Je suis Katy, la sœur de Leland, se présenta-t-elle en embrassant l'invitée.

Elle ne devait pas être beaucoup pins âgée que Carolina, d'un an ou deux, pas davantage.

— Voici mon mari, Peter, dit-elle, faisant un geste vers le jeune homme élégamment vêtu de l'autre côté de la cheminée.

— Et voici Beatrice... continua-t-elle, en lui présentant une fille grande et maigre habillée de blanc, assise timidement sur un divan, et qui n'était pas encore en âge de sortir. Et John... - le garçon assis à côté d'elle, qui avait la taille d'un homme mais le visage d'un gamin de douze ans -, Harold... - encore un enfant, installé par terre avec un train miniature -, et bien sûr Olivia, la plus jeune, que vous avez rencontrée à l'entrée. Nous sommes sept, vous savez.

Carolina sourit, rayonnante, et tous lui rendirent son sourire.

— Oui. Leland me l'a dit, et j'étais si jalouse ! Je suis fille unique, mentit-elle.

170

OceanofPDF.com

Comme ce serait plus facile, pensa-t-elle, si elle était vraiment fille unique. Puis elle se sentit coupable, et souhaita que le lit de Claire chez Mrs Carr soit plus confortable que celui qu'elles avaient partagé dans le grenier des Holland.

— Oh comme c'est triste ! Mais asseyez-vous donc, ma chère, la pria Mrs Bouchard qui se tenait encore au seuil de la pièce. Et puisque vous êtes une invitée très spéciale, nous allons enfreindre notre habitude de ne boire qu'à table, et prendre un petit verre de Champagne avant le dîner...

Mais avant qu'elle eût le temps de s'asseoir, ou qu'on envoie Hilda chercher du Champagne, la porte s'ouvrit à nouveau, et la haute et belle silhouette de Leland apparut sur le seuil. Quand ses yeux se posèrent sur Carolina, elle comprit que le fait qu'il ne l'ait pas accompagnée ne remettait pas en cause son amour. Les plus jeunes enfants coururent vers lui et l'enlacèrent de leurs bras comme s'ils ne l'avaient pas vu depuis des mois, et il se baissa pour les embrasser chacun sur le sommet de la tête.

— Tu as l'air heureux, Leland, dit Mrs Bouchard, sur un ton de parfaite sérénité, en l'embrassant sur la joue.

— Vous aussi, mère.

Un domestique plus âgé apparut dans le couloir, et Leland enleva rapidement son manteau bleu à larges revers. En le lui tendant, il se pencha vers le vieil homme et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Les yeux du serviteur s'agrandirent, puis il tapota le dos de l'aîné des garçons Bouchard avant de disparaître avec son manteau.

Leland entra dans la pièce et alla d'un frère à un autre, puis d'une sœur à une autre, distribuant des baisers aux filles et serrant la main des garçons. Quand il arriva devant son père, il se pencha et le serra fort dans ses bras.

— Elle te convient, papa ? dit-il.

— Tu peux poursuivre, acquiesça Mr Bouchard.

En le regardant traverser le salon, le cœur de Carolina battit plus vite, et ses genoux mollirent. C'était l'image même de tout ce qu'elle n'avait jamais eu, et elle sentit, durant ce bref espace de temps, toute la douceur grisante de son amour.

Mais quelles que fussent les émotions que cette vision de Leland au sein de sa famille avait fait naître en elle, ce ne fut rien comparé à ce qui se produisit ensuite. Il lui fit face, plongea son regard clans le sien et mit un genou à terre. Un grand silence régna alors dans le salon, et il fouilla dans la poche de poitrine de son gilet. Il détourna les yeux, et quand il la regarda à nouveau, il souriait doucement, tenant une petite boîte dans sa main. Avant que le couvercle de cette boîte se referme et qu'il se mette à parler, elle crut qu'elle était en train de rêver. Leland tenait une bague en or jaune sertie de trois diamants et lui demandait :

— Carolina Broad, voulez-vous me faire l'honneur d'être ma femme ?

Toute la famille Bouchard la regardait, les yeux brillants et le souffle retenu.

Carolina eut du mal à contenir ses larmes. Le moment aurait pu être encore plus beau pour elle si sa propre mère, avec ses mains abîmées et irritées par une vie de lessivage, était présente pour être témoin de son triomphe. Mais peut-être était-elle là, peut-être la voyait-elle, d'en haut.

— Oui, fit-elle simplement, d'une voix claire et heureuse.

La lumière du dehors tombait directement du ciel, mais sans cloute s'était-elle projetée sur le visage de Carolina, car la jeune femme rayonnait maintenant comme un lever de soleil sur la campagne. Hilda, le vieux domestique et quelques autres étaient arrivés du vestibule pour voir ce qui se passait, et les membres de la famille Bouchard commençaient à sourire et à applaudir.

Leland passa la bague au doigt gauche de Carolina, puis il se leva, prit le visage de la jeune fille dans ses mains et l'embrassa sur les 172

lèvres, d'un baiser apparemment chaste, mais qu'elle vécut tout autrement.

— Vous ferez une très jolie Bouchard, très chère, entendit-elle tandis que le père de Leland posait une main sur son bras.

Elle remercia, stupéfaite. Rien dans sa robe ni dans son comportement ne lui semblait déplacé, maintenant ; déjà elle se sentait faire partie de la famille.

173

Vingt-Deux

Notre siècle a produit de grands hommes : des rois ou des requins de la finance, de grands scientifiques, dont la richesse vacillante, la ténacité sans pareille et la légende personnelle sembleraient prouver qu'ils sont les caractères prédominants de l'espèce ; mais si nous regardons leurs fils, il nous vient des doutes sérieux sur la théorie de l'évolution.

DR BERTRAND LEGMAN COPPER,

PROBLÈMES SCIENTIFIQUES ET SOCIAUX.

HYPOTHÈSES D'UN HOMME QUI A CONNU LES DEUX, 1900.

174

enry regarda le beau visage d'albâtre de la jeune fille qui Hétait

devenue, d'une façon ou d'une autre, sa femme. Mis à part ses pommettes saillantes et sa grande bouche pulpeuse, traits qui apportaient un peu de chaleur à son visage, toute sa personne était glaciale. Un moment, il n'eut pas de mots face à la dureté de ce qu'elle venait de dire, et l'idée lui traversa l'esprit, pour la première fois, qu'être mal aimé ou délaissé n'embellissait guère l'être humain. Car il fut un temps où Penelope était superbe et drôle, où sa frivolité et sa conduite légère l'avaient irrésistiblement attiré. Ce fut seulement quand il s'était lassé d'elle et l'avait quittée qu'elle était devenue cette mégère dont le comportement abject avait effacé en lui le souvenir de la jeune fille qu'elle avait été.

— C'est exactement ce que tu fais, insista-t-il quand il se fut ressaisi.

Il se détourna d'elle, refusant de voir une seconde de plus la haine qui déformait ses traits, et tout en s'éloignant il répéta, comme pour lui-même :

— Pas moi.

Il s'attendait à ce que, éplorée, elle coure derrière lui, mais fut soulagé quand il se rendit compte que seul l'écho de ses propres pas le suivait. Le chemin qu'il prit ne lui était pas vraiment familier, car bien qu'il ait vécu depuis toujours clans cette maison, elle était grande, l'agencement de ses multiples pièces était compliqué et, jeune homme occupé à bien d'autres loisirs que les affaires de son père, il n'avait eu que rarement l'occasion de se rendre dans les cabinets privés de celui-ci. Ces pièces, absolument sacrées pour le vieil homme, n'attiraient nullement Henry ; il avait toujours trouvé des moyens plus faciles pour obtenir de l'argent quand il en avait besoin. Mais ce soir, il avait un objectif sérieux, 175

et son instinct le conduisit directement à l'endroit voulu. Bientôt il entra dans le fumoir aux fauteuils club cognac et au plafond magnifiquement ciselé par des artistes italiens qu'on avait fait venir à cette fin de leur pays.

— Oui, tout veuf croit avoir envie d'une femme jeune pour remplacer celle qu'il a perdue, vociférait le vieux Schoonmaker.

Mais avant qu'elle ne commence à dépenser tout son argent chez son tailleur et cesse de vouloir s'occuper d'une maison, pour autant qu'elle l'ait jamais fait !

Henry franchit le seuil de la pièce. Elle était pleine d'hommes en gilets sombres qui fumaient des cigares, enveloppés de volutes de fumée. Ils étaient pour la plupart plus âgés que son père, ses associés ou ses récents amis que lui avaient acquis ses ambitions politiques, et leur corruption se lisait sur leurs visages bouffis et rougeauds. Son père, au nez enluminé et bourgeonnant, ne faisait pas exception.

— Henry...

Son père avait remarqué sa présence avant même qu'il pût ouvrir la bouche, et le ton du vieux Schoonmaker indiquait qu'au lieu d'être heureux de voir l'invité d'honneur arriver, il était furieux que le jeune soldat n'ait pas pris le temps de s'habiller convenablement et de se coiffer avant la soirée.

— Un cigare ?

— Non, père, j'ai quelque chose à vous dire avant de repartir. Je ne crois pas que je pourrai être présent à cette soirée.

Les hommes tournèrent la tête, les yeux grands ouverts, tout ouïe. Ils plantèrent des cigares dans leurs bouches, attendant la réaction de l'incomparable William Sackhouse Schoonmaker. Le gros homme redressa ses épaules et observa son fils. Au bout d'une minute, un sourire étira ses lèvres.

— Comment... Y aurait-il donc une bataille où tu devrais te rendre ce soir ?

176

Les autres s'esclaffèrent tant et plus. Henry baissa les yeux au sol, une main dans une poche de son pantalon. Il attendit que les rires se taisent avant de relever la tête pour regarder son père.

— Je n'ai rien d'un soldat, n'est-ce pas ?

— Allons, Henry, je voulais simplement dire...

Mais Henry ne cherchait pas à être rassuré, et il interrompit son père avant qu'il finisse de s'excuser.

— Je ne peux pas rester, parce que je quitte New York demain.

Un bateau part pour Paris à midi. J'y serai, accompagné de Diana Holland. Je suis amoureux d'elle, comprenez-vous, et pas de Penelope. J'ai épousé Penelope en pensant que cela nous permettrait de continuer à vivre tranquillement, sous une façade de respectabilité, mais je ne le supporte plus.

Schoonmaker père était devenu pâle, pâle de rage, probablement, et il leva lentement sa grosse main qui tenait son cigare.

— Je n'en peux plus d'être obligé de mentir sur mon mariage et mon service dans l'armée. Je refuse de faire semblant de m'être comporté en héros dans le Pacifique, alors qu'en fait, tout le monde sait que je n'étais qu'un simple soldat qui a été envoyé à Cuba après la défaite des Espagnols, et qui ne s'est jamais servi de son fusil. Penelope peut divorcer si elle veut, ou elle peut persister dans l'imposture de s'appeler Mrs Henry Schoonmaker.

Henry termina sur un geste dédaigneux de la main, et se sentit soulagé que tant d'associés du vieil homme soient là pour être témoins qu'il était enfin devenu son propre maître. Sa voix était restée posée durant tout son discours ; il faisait un glorieux pied de nez à son père, lui disant qu'il pouvait toujours essayer, que sa tyrannie, que ses menaces de le déshériter n'avaient plus aucun pouvoir. Henry ne s'était jamais senti aussi libre et autant lui-même, sauf peut-être dans les bras de Diana. Dans un petit geste de fanfaronnade qu'il allait regretter le restant de ses jours, il 177

tendit la main, arracha le cigare à moitié consumé de la main de son père, et le plaça entre ses dents.

— Je m'en moque, reprit-il, de toute façon je ne serai plus là.

Un grand silence était tombé dans la pièce. Derrière Schoonmaker père, un mur d'hommes en gilets de soirée, immobiles. William resta bouche bée. À une époque de sa vie, ces mêmes traits nets et aristocratiques, qui avaient toujours rendu son fils irrésistible aux yeux des débutantes, avaient fait de lui un homme remarquable, mais une vie de colères, de compétitions, de bonne chère et d'abus de boisson l'avait abîmé. L'expression de ce visage était maintenant illisible ; son mystère, cependant, ne tempérerait pas sa sévérité. Il avança d'un pas lourd, et l'espace d'une seconde, son fils pensa qu'il allait se battre pour récupérer sa moitié de cigare.

La seconde suivante, Henry sentit un poids terrible contre son épaule, et l'instant d'après il réalisa que son père vacillait sur ses jambes. Il essaya de le retenir, et pendant un moment ce fut une sorte de corps à corps, celui massif de William pesant vers le sol, et celui jeune et mince d'Henry luttant

contre la pesanteur pour le maintenir debout. Le vieil homme siffla et inspira de l'air.

Quelques secondes s'écoulèrent, et Henry ne put plus le retenir ; son père tomba lourdement sur le sol, et Henry se jeta à son côté.

— De l'aide ! hurla Henry aux hommes élégants qui les entouraient, leurs montres de gousset étincelant sous les douces et belles lumières. Que l'un de vous aille chercher un médecin !

Il y eut des murmures, des pas hésitants, traînants, puis quelqu'un s'exécuta enfin. Les cheveux teints en noir de Schoonmaker père étaient tout décoiffés maintenant, et son visage était crispé comme s'il étouffait. Il y avait de la peur et de la rage dans ses yeux, mais qui firent place à une autre expression, fixe celle-ci, tandis qu'il regardait son fils. Henry fit un clin d'œil dérisoire au vieil homme et posa sa main sur son cœur, comme si 178

ces gestes pouvaient l'aider. L'un des hommes s'écarta des autres et vint se poster devant le corps du patriarche.

Henry leva les yeux et reconnut la longue et haute silhouette de Jeremiah Lawrence, l'avocat et le juriste de son père.

— Il est mort, annonça Lawrence.

Henry regarda à nouveau son père, et comprit que c'était la vérité.

179

Vingt-Trois

Unir un titre européen à des dollars américains est un parcours matrimonial tellement suivi qu'il est inutile d'épiloguer à ce sujet. Toutefois, il convient de rappeler que les us et coutumes sont différents ici, et qu'une mère devrait prendre garde, durant la période de fiançailles, à ce que la jeune dame n'attrape pas le mal du Continent.

MRS HAMILTON W. BREEDFELT,

RECUEIL D'ARTICLES SUR L'ÉDUCATION

DES JEUNES LADIES AU CARACTÈRE BIEN TREMPÉ.

1899.

180

insi, lequel de ces hommes est-il mon *rival* ? Le prince, Apench

é vers Penelope, prononça ces mots sur un ton de conspirateur, laissant son regard s'attarder sur la peau douce et opaline du décolleté de la jeune femme avant de lever les yeux vers les autres invités. Un flot de dentelle blanche, au bas de la robe de Penelope, moussait autour de ses pieds, et les bagues et les bracelets qui ornaient ses mains accrochaient les lumières du lustre.

— Mr Schoonmaker se comporte d'une façon étrange, ce soir, répondit-elle, savourant le mot « rival » qu'il avait prononcé, et qui la fit rayonner. Je ne crois donc pas que vous le rencontrerez.

— Ah.

Elle perçut une étincelle dans les yeux du prince et crut sentir sa main caresser le dos de sa cuisse. Dans sa veste militaire bleue à épaulettes, il était particulièrement séduisant.

— Tant mieux pour moi, donc ? continua-t-il sur un ton plus calme, mais aussi plus vorace.

Les invités des Schoonmaker se laissaient servir à présent un deuxième verre de Champagne, et l'ambiance était devenue festive. On était au cœur de l'été, et tout le monde voulait voir et être vu avant de partir en croisière vers la Côte d'Azur ou dans des villas de Newport pour le mois d'août. Isabelle chuchotait derrière son éventail quelque chose à Bradley, et Penelope comprit qu'elle ne devrait rien confier à sa belle-mère quand celle-ci avait un amant. En ce moment même elle devait répéter probablement mot pour mot à cet homme dont la réputation n'était plus à faire ce que Penelope lui avait dit sur le prince de Bavière.

— Tout le monde nous regarde, énonça Penelope après un silence, articulant clairement chaque mot pour laisser deviner à 181

celui-ci que tous étaient spectateurs de quelque chose qui en valait vraiment la peine.

— Mais ils détournent tous les yeux, repartit-il.

— Oui, c'est notre façon de faire, dans ce pays.

— Je connais cette technique.

Le prince considéra les gens devant lui, levant son Champagne en guise de ponctuation, de sorte que la lumière traversa le liquide doré.

— Mais que pourrions-nous avoir fait pour inspirer un tel intérêt ?

Penelope leva ses grands yeux bleus puis les détourna, avec une expression faussement modeste et confuse.

— Suggérez-vous, mon prince, que nous n'en avons pas fait assez ?

Elle se demanda si elle était encore allée trop loin, mais elle vit un sourire naître au coin de la bouche du prince.

— Ma chérie, on peut toujours faire plus.

Il ne la quitta pas des yeux tandis qu'elle terminait son verre.

Puis il lui prit le bras et approcha ses lèvres de son oreille et lui demanda, d'une voix devenue agréablement rauque :

— Et si vous me montriez le parc ?

Penelope regarda les invités du coin des yeux, tout en s'éloignant avec le prince vers l'entrée principale. Elle ne chercha pas à être discrète. Plus tôt dans la soirée, avant de retrouver le prince, elle se doutait qu'elle était spécialement à son avantage, un spectacle à elle seule, un spectacle si beau qu'on n'avait pas envie d'en perdre une miette. Mais cette conscience de sa

beauté était alors à son comble, tandis qu'elle marchait bras dessus bras dessous avec son premier admirateur de sang royal. Elle avait l'impression que ses pieds ne touchaient plus terre.

182

— Comme vous le voyez, nous avons de très belles tapisseries dans cette maison... dit-elle comme ils s'approchaient du vestibule.

Elle lui parlait maintenant d'une façon plus distante, comme une jeune mère montrant les trésors familiaux.

— Mais je suppose que vous en avez un peu assez des tapisseries.

— Oui, répondit-il d'un ton neutre qui faisait mentir le mouvement de sa main descendant du coude de Penelope vers sa taille, nous avons une pléthore de tapisseries dans notre pays.

Mais non, je n'en ai pas assez, mon admirable Mrs Schoonmaker, continuons et faites-moi découvrir vos merveilles.

Ils traversèrent plusieurs allées. Les bruits de voix et la musique de la soirée étaient devenus confus et lointains. Au bas d'une volée de marches se trouvait l'entrée vers la serre, qui était le lieu de rendez-vous favori d'Henry, quand il la désirait encore.

— Que souhaiteriez-vous voir ? Nous avons beaucoup de statues, et toutes sortes de fleurs de serre...

Le prince laissa tomber son bras et s'écarta d'elle un instant, comme s'il cherchait vraiment quelle partie de cette belle demeure il était le plus curieux de découvrir. Il retint un sourire et leva un doigt bien manucuré, qu'il posa sur la clavicule nue de Penelope.

Il le fit glisser sur la peau douce de son décolleté, vers la broderie fine et dorée qui bordait son corset de velours noir, puis doucement le long de la broderie jusqu'à son bras droit, où il remonta vers son autre clavicule. Il

avait pris son temps, et quand il eut fini, Penelope haletait un peu, ses lèvres entrouvertes.

Les bruits de la maison avaient grandi en clameurs, et elle se rendit compte que l'ambiance de la soirée montait. En tant qu'hôtesse, elle allait bientôt manquer aux invités. Un parfum de fleurs et de terreau émanait de la serre, ce lieu qui avait toujours

signifié pour elle quelque chose de précis. Elle avait envie de s'offrir au prince, mais savait que ce n'était pas encore le moment.

Elle tendit le cou, attendant son baiser. Quand il vint, ce fut avec une telle force qu'elle se sentit écrasée contre le mur sur lequel elle était appuyée, et que les médailles de la veste militaire du prince lui rentrèrent pratiquement dans la chair. *C'est ainsi que doivent embrasser les rois*, se dit-elle, juste avant d'entendre les serviteurs crier depuis le hall que les deux Mrs Schoonmaker étaient demandées. Les pas se rapprochaient, elle courait le risque qu'on ne les découvre, pourtant elle ne bougea pas, continuant à regarder dans les yeux le prince qui la serrait contre lui.

184

Vingt-Quatre

Puis Jésus dit à ses disciples :

« Je vous le dis en vérité, un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU. XIX, 23-24.

185

r Cairns regardait silencieusement par la fenêtre tandis que M sa femme lisait une bible qu'elle tenait ouverte sur son ventre rond. La lumière fantomatique d'un réverbère éclairait la rue. Ni l'un ni l'autre n'avait beaucoup parlé depuis le dîner, qui s'était déroulé dans un silence presque

total. Elle ne cessait de penser à ce qui pouvait occuper ainsi l'esprit de Snowden, quelles préoccupations le tourmentaient, et cette interrogation la jeta dans une humeur encore plus maussade. Pourtant il avait tant fait pour elle – le hochet en argent si parfaitement choisi en était l'exemple le plus récent.

Mais bien sûr il y avait le mot « Klondike », gribouillé d'une main enfantine, qui ne cessait d'obséder ses pensées. Elle essaya de le chasser, puis posa la petite bible, se leva et alla jusqu'à l'une des hautes fenêtres. Une lumière violette baignait l'avenue, plus claire aux endroits où les lampadaires l'éclairaient. De nombreuses voitures à chevaux y circulaient. C'était un lundi, mais elle savait, d'après les commérages des servantes, que les Schoonmaker et d'autres familles donnaient ce soir des fêtes chez eux. La saison allait bientôt se terminer, et Elizabeth mesurait parfaitement, en vertu de son expérience antérieure, à l'époque où elle était le principal centre d'attention de la ville, la frivole énergie qu'exigeaient toutes les réceptions mondaines.

— Tout va bien, Mr Cairns ? lui demanda timidement Elizabeth en s'arrêtant derrière lui, et en regardant leurs deux reflets dans la vitre.

Il fit oui de la tête.

— J'ai un aveu à vous faire, continua-t-elle d'une petite voix pétillante.

186

C'était sa façon de parler quand elle jouait les hôtes, les parfaites maîtresses de maison, quand elle était la jolie et modeste jeune fille qui représentait la perfection pour ses pareilles.

Dans le reflet de la vitre elle le vit lever les sourcils, puis tourner la tête dans sa direction, mais pas suffisamment pour que leurs yeux se rencontrent.

— Ah bon ?

— Oui.

— J'ai vu le hochet, dit-elle avec douceur, quoique avec un peu trop de précipitation. Enfin... je ne l'ai pas vu vraiment, mais comme j'avais déjà fait le même cadeau, j'ai deviné ce qu'il y avait dans le paquet. Je suis désolée, mais j'ai ressenti une telle gratitude envers vous toute la journée, c'est tellement gentil de votre part de me faire ce présent, que je voulais vous en remercier.

— Ah ! Je suis content qu'il vous plaise, dit-il sur un ton qu'elle ne lui avait jamais connu auparavant. Ou plus précisément, d'être sûr qu'il vous plaira, corrigea-t-il.

Il ne se retourna pas complètement pour la regarder. Dans le silence du soir elle posa alors une main bienveillante et rassurante sur son bras, et l'y laissa. Il ne dit pas un mot, ne lui jeta pas un regard, ce qui n'empêcha pas Elizabeth de penser qu'elle se comportait en épouse admirable, et quand elle sentit que sa main était restée suffisamment longtemps sur le bras de Cairns, elle partit chercher une boisson qui l'apaiserait. Peut-être du thé, ou mieux, du cognac. Elle avait disposé des bouteilles de cristal sur la table de service du grand salon pour que les domestiques le transvasent, ce qu'ils n'avaient pas encore trouvé le temps de faire.

De jour en jour elle grossissait et se déplaçait de plus en plus lentement, l'enfant qu'elle portait lui prenant presque toute son énergie. Elle mit un certain temps à trouver un plateau, le cognac, et un verre à liqueur. La cuisine était calme à cette heure, Mrs Schmidt étant pointilleuse et veillant à ce que tout soit nettoyé et 187

rangé dès la fin du dîner. La vue des pots et des casseroles en cuivre suspendus et celle des murs en carrelage blanc divertit un instant Elizabeth de sa tâche. Sa nouvelle demeure avait été construite à la même époque que celle où elle avait grandi, et le fourneau à charbon de bois avec son chapeau en fer forgé, l'évier en porcelaine, la cuvette d'eau chaude, tout lui rappela la pièce de Gramercy qu'elle connaissait si bien. Non qu'elle ait jamais passé beaucoup de temps dans la cuisine des Holland, mais elle la traversait furtivement chaque nuit pour aller retrouver Will. Quel plaisir anticipé elle avait chaque fois éprouvé, à respirer cette légère odeur de graisse cuite mêlée à celle du savon, juste avant d'arriver dans le domaine de Will : les écuries.

Ces beaux souvenirs lui avaient largement fait oublier la culpabilité et l'anxiété qu'elle ressentait à l'égard de Snowden, et, en sortant du couloir, elle se surprit à sourire dans le miroir ovale accroché devant l'escalier. C'est alors qu'elle entendit une voix masculine qui n'était manifestement pas celle de son mari, suivie par le timbre familier de Snowden.

— Il est tard, disait Snowden d'un ton dédaigneux.

— Il est tard, il est tard... Je le sais, qu'il est tard.

L'accent de l'homme, constata Elizabeth, n'était pas celui qu'on utilisait dans les salons comme le sien.

— C'était pour être sûr de vous trouver.

Elizabeth, dans l'ombre de l'escalier, comprit qu'elle devait s'annoncer. Elle baissa les yeux vers le plateau et le verre dans lequel le cognac oscillait silencieusement. Elle s'arrêta net.

— Alors allez-y, qu'est-ce que vous voulez ? Je ne vous ai pas déjà donné assez ? Vous m'avez saigné à blanc, ces derniers mois.

— C'était pour le service rendu, mais maintenant il y a quelque chose de nouveau, une petite histoire que j'ai découverte sur vous qu'il vaudrait mieux ne pas raconter. En fait, je pense que nous 188

serions plus en paix et dormirions mieux tous deux si l'argent était équitablement réparti entre nous.

— Alors, faites vite. C'est la maison de ma famille, protesta Snowden.

L'autre homme émit un bruit qui ressemblait à un rire, mais c'était le son le plus horrible, le plus sardonique qu'Elizabeth ait jamais entendu.

— De *votre famille*... répéta l'homme en ricanant.

Alors elle réalisa que ce rire se référait à elle, à son enfant, à leur arrangement. Elle eut un haut-le-cœur.

— C'est à propos de ce que vous avez fait dans le Klondike.

Ainsi ce visiteur du soir était l'homme qui avait écrit le billet.

Un frisson parcourut le corps d'Elizabeth et, bien que la chaleur de l'été fut plus suffocante que jamais, elle eut l'impression qu'elle se trouvait depuis des heures dans un grand vent d'hiver. Mais cette sensation n'était pas simplement intérieure ; ses mains se mirent à trembler, et bientôt son plateau et le verre qui était dessus se renversèrent. Elle essaya en vain de les rattraper, ce qui ne fit que précipiter leur chute, et quand ils heurtèrent le sol, le verre se brisa en mille morceaux et l'odeur douceâtre du cognac lui monta aux narines.

Consternée, les lèvres tremblantes, elle regarda le désastre.

Immédiatement, son mari apparut derrière la porte coulissante.

Non loin de lui se tenait cet homme au visage plein et enfantin qui avait la particularité d'être vérolé. Quand il vit Elizabeth, il sembla aussi surpris qu'elle, et elle eut alors la conviction qu'ils s'étaient déjà rencontrés. *Il devait porter un uniforme*, pensa-t-elle en son for intérieur, tout en commençant à s'excuser pour le bruit et en se baissant pour ramasser les éclats de verre à ses pieds.

— Revenez me voir demain. Vous troublez ma femme. Nous trouverons un arrangement, entendit-elle dire Snowden.

189

Bientôt résonnèrent les pas de l'homme en direction de la porte, puis le bruit de la gâche qui se refermait.

L'homme était parti, mais sa vue lui avait causé une telle peur que ses mains continuaient à trembler malgré elle. Elle essaya de ramasser les morceaux de verre à deux mains, ce qui n'arrêta pas leur tremblement. L'instant suivant, elle se rendit compte qu'elle s'était coupée et que des gouttes de sang tombaient sur sa robe de chambre en coton blanc.

— Ça va ?

Snowden se penchait vers elle.

— Non...

Elle n'allait pas bien du tout. Les mots « service rendu », « ce que vous avez fait dans le Klondike » et « l'argent équitablement réparti » résonnaient dans ses oreilles.

— Je... je connais cet homme.

— Ce n'est pas possible, riposta-t-il d'un ton cassant.

— Bien sûr... Je ne veux pas dire que je le connais, mais je l'ai déjà vu. C'est un policier, c'était l'un des hommes... (La nausée l'assaillit maintenant, et elle s'effondra contre le mur.) L'un des policiers qui a tué mon mari.

— Votre mari, c'est moi.

— Will.

Elle avait du mal à parler. Elle ressentait à présent la même horreur et la même peur que lorsqu'elle était sur le quai de Grand Central, sous la grande verrière du hall de la gare, avec le son des balles qui sifflait à ses oreilles et l'odeur du sang qui s'écoulait du corps de son mari. Quand la fumée du train s'était dissipée, les policiers s'étaient approchés d'elle et l'avaient emmenée, et cet homme, avec son visage vérolé, était parmi eux. C'était l'un des hommes qui avaient tué Will.

190

Snowden se baissa pour l'aider à se relever. Elle ne tenait pas sur ses jambes, et il dut la soutenir.

— Vous êtes épuisée, ma chère, et excessivement tendue.

— Non ! Je *connais* ce visage. Je l'ai vu dans mes cauchemars.

J'ai revécu tant de fois ces moments. (Sa voix était devenue stridente, et elle dut s'accrocher à l'épaule de Snowden pour ne pas tomber.) Mais que faisait-il là ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Oh...

Mon Dieu. (Sa voix devint tragique et se transforma en gémissement quand elle comprit alors le genre de service que l'homme avait rendu à Snowden.) Oh, Seigneur... Oh, Seigneur.

— Vous avez des hallucinations, ma chère.

Elle s'éloigna alors instinctivement de Snowden, comme de quelque chose d'abominable.

— Il a tué Will parce que vous le lui avez demandé, murmura-t-elle. (Elle recula encore, se tenant au mur pour ne pas tomber.) C'est pour cela que vous l'avez payé. Vous l'avez payé pour tuer Will, pour pouvoir m'épouser. Pour pouvoir devenir propriétaire du terrain de Californie, pour pouvoir posséder tout ce pétrole dont nous vivons maintenant.

L'attitude impassible et vigilante de Snowden avait quelque chose de troublant. Il l'écoutait, mais il n'essayait plus de la convaincre de quoi que ce soit. Ses cheveux blonds éclairaient comme un fanal l'obscurité du vestibule, et elle ne pouvait déchiffrer l'expression de ses yeux.

— Et le Klondilce ? continua-t-elle. Pourquoi voulait-il vous voir au sujet du Klondilce ? Qu'est-ce qui a pu bien se passer dans le Klondike ?

La nausée montait, et elle dut porter les mains à sa bouche. Car une seule chose s'était passée dans cette partie du monde pour Elizabeth : son père y avait trouvé la mort. Elle comprit alors d'instinct que Snowden en était responsable, aussi. Elle continua à 191

reculer, une main sur le mur pour se soutenir, reconstituant l'histoire à voix haute.

— Cet argent que vous avez donné à ma mère l'automne dernier, vous l'avez volé, n'est-ce pas ? Vous n'alliez pas nous donner la part de mon père. Vous l'avez tué pour cela, et vous auriez tout gardé pour vous, si vous n'aviez

compris qu'il y avait plus d'argent à gagner en conservant des relations avec sa veuve et ses filles, et en vous liant par les liens du mariage à la famille.

(Elle couvrit ses yeux de ses mains et se mit à gémir.) Oh, Seigneur.

Snowden s'approcha d'elle et arracha ses mains de son visage.

La lune, dont les rayons, à travers la fenêtre, frappaient la lumière du lustre, illuminait maintenant ses yeux, et Elizabeth y vit alors l'évidente, la violente cupidité qui l'avait conduit à faire d'elle sa proie, ainsi que de ceux qu'elle aimait le plus.

— Vous êtes surmenée, ma chère, répéta-t-il, sans plus chercher à être persuasif. (Maintenant elle voyait sa vraie nature, il ne pouvait plus la cacher.) Vous n'êtes pas en bonne condition, vous n'allez pas bien, et cela peut être dangereux pour vous de porter un enfant. Combien de jeunes femmes meurent en essayant de donner naissance à leur précieux bébé ? Je crois que je ferais mieux de vous mettre au lit et de vous y laisser le plus longtemps possible.

Elizabeth essaya de s'écarter de lui, mais il la tenait fort entre ses mains. Ce que l'homme avec qui elle vivait depuis tant de mois était capable de lui faire, elle commença à le comprendre, et la nausée céda la place à la panique. Ces traits quelconques et massifs s'étaient mis à manifester, en l'espace de quelques minutes, une menace impossible, et bien qu'elle sache qu'il fallait qu'elle crie, sa terreur était si grande qu'elle lui noua la gorge. La dernière chose dont elle se rendit compte avant d'avoir la vue brouillée et de perdre conscience, fut qu'il l'avait brutalement prise dans ses bras et la portait en haut de l'escalier.

192

Vingt-Cinq

Le paquebot *Campania* de la Cunard Company assurant la traversée New York-Southampton-Le Havre part à midi du quai 54, avec d'éminents passagers à son bord, dont Grace Vanderbilt qui se rend à Monte Carlo, et le duc et la duchesse de Marlborough qui retournent au pays de leurs ancêtres.

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE MONDAINE DU

NEW YORK NEWS OF THE WORLD GAZETTE.

MARDI 17 JUILLET 1900.

193

ardi, la chaleur monta, et pour Diana, New York jouissait M de cette caractéristique propre à tous les lieux qu'on a décidé de quitter, dont la nostalgie adoucit déjà tous les aspects.

Le tapis de feuillages qui recouvrait le parc n'avait jamais été aussi épais, jamais aussi vert.

— Les Schoonmaker ont toujours été des amoureux, déclara Edith d'une voix sereine.

Elles étaient assises côte à côte sur la méridienne en tapisserie jacquard défraîchie, tout près de la fenêtre du grand salon, en train de terminer leur café, Diana vêtue de batiste bleue, sa tante de batiste blanche. La lumière du matin, presque aveuglante, frappait les tasses en porcelaine et les doigts délicats de la vieille dame.

Tout

commence

à

disparaître,

pensa

Diana

mélodramatiquement. Le petit déjeuner était fini, il était huit heures passées, et dans une heure, peut-être deux, elle rejoindrait les quais où Henry l'attendrait et ils s'embarqueraient. Ils avaient décidé de prendre leurs

billets à la dernière minute pour éviter tout compte rendu dans les journaux, avant de se retrouver et de monter ensemble à bord du paquebot au dernier moment, juste après le dernier appel.

— Pas le vieux William Sackhouse, non, pas lui, corrigea distraitement Diana.

Elle ne pouvait détacher son esprit de la mallette qu'elle avait cachée sous son lit, qui contenait quelques-uns de ses livres préférés et autres petites affaires indispensables, qu'elle allait emporter avec elle en quittant la maison.

Mrs Holland observait d'un air condescendant sa fille, et la conversation qui s'échangeait sur la méridienne. Diana avait toujours été complice avec Edith et elle avait senti que la vieille 194

dame comprendrait ce qu'elle allait faire ce jour-là. Elle ne lui avait pas encore parlé de son projet avec Henry. Par une sorte de superstition, elle préférait rester muette sur le sujet, aussi ne livrait-elle à sa tante que quelques bribes de ce qu'elle avait vu à l'étranger, et ne faisait-elle que des allusions très générales sur sa relation avec Henry.

— ... Si, mais quand il était jeune, disait sa tante, le regard tourné vers la fenêtre. Henry, c'est son portrait tout craché...

Diana fut distraite par l'approche de sa mère, qui arrivait du fond de la pièce en robe chemisier bordeaux agrémentée de jabots discrets, avec son implacable regard noir.

— De quoi parlez-vous ?

Edith leva alors les yeux vers sa belle-sœur comme sur quelqu'un qu'elle avait oublié jusqu'à ce moment précis, et lui adressa un sourire neutre.

— Oh... d'une vieille histoire, répondit-elle.

— Diana, continua Mrs Holland, ignorant le commentaire d'Edith et interrompant à dessein leur complicité romantique, il nous reste beaucoup

trop de viennoiseries du petit déjeuner.

Peux-tu les apporter à ta sœur, s'il te plaît ?

De là où était Diana, elle voyait Mrs Holland entourée du fouillis accumulé par les générations : le portrait de son défunt mari sur la cheminée, les nombreuses bergères défraîchies, le cuir sombre des lambris, les petites tables décoratives, le coin turc. En entendant cet ordre, Diana se vit aussitôt en train de quitter la maison de son enfance avec sa valise. Elle partirait simplement plus tôt qu'elle ne l'avait imaginé, sévèrement privée de ses dernières minutes chez elle. Ce fut un choc, et son audace l'abandonna momentanément. Elle se leva, hésitante, regarda sa mère, puis sa tante, tout en arrangeant sa large ceinture sur sa taille de jeune fille.

— Eh bien vas-y, lui ordonna Mrs Holland, et prends la calèche.

195

Diana détourna les yeux puis sortit aussitôt de la pièce – la seule façon de quitter un lieu pour toujours étant de le faire le plus vite possible.

Quand Diana arriva à proximité de la demeure d'Elizabeth, elle dit à Donald, le nouveau cocher, qu'elle allait marcher seule jusqu'à la porte, l'air étant tiède et le ciel limpide. Sur ce, prenant le grand sac en papier qui contenait les viennoiseries, et sa petite valise qu'elle avait cachée sous un long manteau bien que Donald n'y prêtât aucune attention, elle gravit le perron. Elle savait que sa sœur n'était pas amoureuse de Snowden, mais elle semblait très heureuse de sa nouvelle vie, et de toute façon Diana était soulagée que ce soit sa sœur aînée et non elle qui ait troqué son nom de jeune fille contre celui de Mrs Cairns. Car l'hiver précédent, avant le retour de Liz, Mrs Holland lui avait demandé de se montrer aimable avec l'ancien associé de son père, qui avait tant fait pour elles. Ainsi c'était une reconnaissance teintée de soulagement et de tendresse qu'elle portait à son beau-frère, pour avoir sauvé sa sœur de l'opprobre et lui avoir permis de garder son enfant.

— Vous avez l'air un peu fatigué, lui dit-elle d'une voix douce.

Elle remarqua les cernes mauves sous ses yeux et crut y voir la preuve qu'il s'inquiétait de l'arrivée du bébé d'Elizabeth comme s'il était le sien. Ils restèrent ainsi à se regarder un certain temps, dans cette entrée qui semblait à Diana vide et sévère, les caissons en cuir noir martelé tranchant fortement sur les boiseries claires en bois de bouleau du lambris.

— Oui... commença-t-il. Votre sœur a eu un petit malaise. Le docteur était ici la nuit dernière. Il lui a conseillé de garder le lit jusqu'à l'arrivée du bébé, et lui a donné quelque chose pour la faire dormir.

Diana ne put s'empêcher de ressentir un peu d'irritation en réalisant que la santé de sa sœur pouvait mettre en péril son plan d'évasion.

196

Mais quand elle lui demanda « Est-ce qu'Elizabeth va aller mieux bientôt ? », il répondit sans hésiter par un hochement de tête confiant, et la crainte de la jeune femme de voir son départ retardé disparut presque instantanément.

— Bien sûr, dans la mesure où nous suivons les prescriptions du médecin, et la laissons dormir.

— Bien, alors je vous donne ceci, continua gaiement Diana, pleinement rassurée. (Elle lui passa le sac de brioches et de petits pains, son excuse pour rendre une dernière fois visite à Elizabeth.) Mais avant, j'aimerais embrasser ma sœur...

— Je ne sais pas si...

— Mr Cairns, l'interrompit Diana en défaisant le ruban qui retenait son chapeau, vous êtes marié à une Holland, aussi vous ne vous étonnerez pas que je passe outre votre refus.

Snowden semblait vouloir s'obstiner à empêcher Diana de déranger Elizabeth, il était clair qu'il avait ses raisons : elle avait tant souffert, et portait maintenant un enfant dans son ventre.

Mais Diana partait dans quelques heures, pour longtemps, et sans projet de retour, et aucun jeune futur papa si angoissé fût-il ne pourrait l'arrêter. Elle le repoussa et grimpa l'escalier.

— Miss Diana, cria-t-il en lui emboîtant le pas. J'insiste...

Tout en continuant à monter, Diana se retourna et adressa un sourire gracieux et confiant à Snowden, le sourire dont Liz gratifiait ses soupirants dans le passé :

— Quelques instants ne vont pas lui faire de mal. Je ne resterai qu'une minute, ensuite je partirai.

Sur ces mots elle entra dans la chambre et referma la porte derrière elle. Elizabeth était étendue sur le lit à baldaquin blanc recouvert de plusieurs courtepointes, son ventre formant au milieu une petite montagne. Ses cheveux blond cendré auréolaient sa tête enfoncée dans les oreillers, et elle respirait un peu bruyamment, ce qui étonna Diana, qui avait toujours connu sa 197

sœur attentive aux convenances jusque dans son sommeil. Une odeur entêtante et douceâtre flottait dans l'air, indéfinissable, puis elle se souvint que le médecin était passé. C'était précisément cela : l'odeur que laissait un médecin dans une chambre après son passage.

Diana s'approcha du lit et s'assit dans un coin. La teinte grenat du papier peint, reflétée sur les joues pâles de sa sœur endormie, lui prêtait un teint de rose.

— Oh, Liz, fit Diana en lui prenant la main.

Cette main était molle, mais Elizabeth n'avait jamais eu une poigne ferme. Elle ouvrit légèrement la bouche, et Diana prit cela comme un encouragement à poursuivre.

— J'ai suivi ton avis, je pars... *Nous partons*, murmura-t-elle.

Ce qu'elle était en train de faire était si incroyable, que même son imagination débordante ne lui permettait pas d'envisager ce que serait sa vie dans un mois.

— Je suis tellement triste à l'idée de ne pas être là pour la naissance de ton bébé. Mais nous nous écrirons souvent... Et puis, comme tu l'as dit, c'est la seule façon pour qu'Henry et moi puissions vivre ensemble.

Pendant un certain temps elle parla tout doucement, supposant qu'il valait mieux ne pas réveiller Elizabeth si sa santé était aussi chancelante que le prétendait Snowden. Elle articulait à peine, tant les diverses émotions qu'elle ressentait lui donnaient le vertige : le plaisir anticipé, l'inquiétude, et maintenant cette ombre de culpabilité de quitter et d'abandonner sa sœur enceinte. Elle aurait pu rester longtemps encore, bien que la journée avançât et qu'elle eût un rendez-vous à respecter, quand les doigts d'Elizabeth s'agrippèrent à sa main.

— Liz ? chuchota-t-elle.

— Je ne me sens pas bien, dit Elizabeth comme en rêve, sans ouvrir les yeux.

198

— Je sais, répondit Diana. Mais tu vas bientôt te sentir mieux.

Tu veux quelque chose ?

— Teddy.

— Comment ?

Elizabeth répéta, de sa voix douce :

— Tu peux aller chercher Teddy Cutting, s'il te plaît ?

Diana en resta interloquée. C'était vraiment étrange. Elle y aurait pensé plus longtemps, et le souvenir de sa sœur et de Teddy marchant bras dessus bras dessous il y a quelques mois en Floride lui serait revenu, si la porte ne

s'était pas ouverte. Diana tourna la tête et aperçut la silhouette imposante de l'intendante.

— Bonjour, Mrs Schmidt. Liz ne se sent vraiment pas bien. Elle délire.

— Oui. (La femme au large visage entra dans la pièce.) Je crois que vous devriez la laisser se reposer, maintenant, mademoiselle.

Diana soupira et jeta un dernier regard à sa sœur.

— N'oublie pas, Di, chuchota-t-elle, la tête enfoncée dans l'oreiller.

— Au revoir, Liz.

Diana se pencha pour embrasser sa sœur sur le front, comme si c'était elle la plus âgée et la plus mûre des deux.

— Il est temps de partir, insista Mrs Schmidt, qui ne semblait pas avoir l'intention de ressortir de la chambre.

Et Diana savait qu'elle avait raison. Il était temps pour elle de s'en aller pour de bon. Elle posa ses mains sur ses cuisses dans un geste de bonne volonté, puis se laissa accompagner hors de la chambre et jusqu'en bas de l'escalier.

— Mon beau-frère est-il encore là ? demanda-t-elle devant la porte d'entrée.

— Il est sorti, répondit Mrs Schmidt.

199

— Eh bien je vous en prie, dites-lui au revoir pour moi.

Puis, d'une voix moins convaincue :

— Dites-lui que j'ai hâte de le voir bientôt.

— Très bien.

Quand Diana eut coiffé son grand chapeau de paille, elle ramassa sa valise, qu'elle cacha encore sous son long manteau gris, et avança sur le perron. Des jeunes filles passaient sur le trottoir, à l'évidence au service de grandes maisons, et des voitures et des tramways roulaient à toute allure sur la chaussée.

Elle prit une grande inspiration pour se donner du courage, mais elle s'aperçut alors qu'elle n'avait pas été assez vigilante, et que son plan aurait demandé plus de prudence. En effet, debout sur le trottoir et sous le ciel bleu, vêtue d'une veste marron sur sa robe blanche et coiffée d'un chapeau en tissu clair, elle aperçut Edith.

Un moment, Diana se convainquit qu'elle était assez loin pour pouvoir s'échapper sans se faire remarquer. Mais quand sa tante lui fit signe, elle n'eut pas d'autre choix que de tenter un sourire et de marcher dans sa direction. Quand les deux femmes furent assez proches, Edith passa un bras autour de l'épaule de sa nièce, et l'attira loin de chez les Cairns.

— Tu sais la nouvelle ? lui dit la vieille dame.

Il y avait quelque chose de sinistre dans son ton.

— Non...

La possibilité que sa mère savait tout, depuis le début, traversa l'esprit de Diana, et elle eut honte quand elle se rendit compte qu'elle redoutait la colère de Mrs Holland.

— Hier soir. William Schoonmaker... Il est mort.

— Quoi ?

Diana arrondit les yeux. Le visage de sa tante était pâle. Elle porta sa main gantée à sa bouche.

200

— Ceci est arrivé pour toi. J'ai réussi à le prendre avant Mrs Holland, et j'ai pensé que tu voudrais le lire avant défaire quoi que ce soit d'autre.

Elle lui tendit un morceau de papier, que Diana déplia en hâte.

Elle cessa alors de trembler d'inquiétude. Un grand silence commença à s'installer en elle.

Chère Di,

Un drame vient d'arriver, que tu liras je suppose dans les journaux sinon aujourd'hui, au plus tard demain. Ces événements m'enpêchent de me rendre à notre rendez-vous de cet après-midi. Je te verrai très bientôt.

Remettons notre projet à mardi prochain.

H.S.

Ainsi, ce ne serait pas pour aujourd'hui. Elle regarda les immeubles autour d'elle, dans leur disposition géométrique familière, qui se dressaient côte à côte le long de l'avenue, comme sur toute l'île de Manhattan, et sur toutes les avenues du monde.

Elle froissa le billet dans sa main. Elle ne ressentait presque rien

— alors que quelques instants auparavant, elle était on ne peut plus fébrile. Elle ne pouvait encore dire si c'était le soulagement ou la déception, ou quelque chose d'autre qui avait pris la place de cette impatience. Un événement terrible s'était produit dans la vie de son amant, il y avait des heures de cela, et elle ne s'en était pas doutée. La nostalgie avait laissé place à un sentiment étrange.

— De mon temps, on avalait des billets comme celui-ci, dit Edith.

Diana se sentit moins déconcertée, et un rire lui échappa.

201

— Crois-tu vraiment que ce soit nécessaire ? Je pensais juste le jeter dans le caniveau.

Edith souriait aussi, maintenant.

— Ce serait un geste un peu exagéré, n'est-ce pas ? Allons, c'est un coup de théâtre. Je te promets de ne te poser aucune question, mais j'insiste pour que nous prenions un long déjeuner quelque part où le Champagne est servi à volonté...

Diana haussa les épaules en signe d'acquiescement, et les deux dames marchèrent côte à côte vers le centre de Manhattan. Après tout, quand pourrait-elle passer à nouveau tout un après-midi avec sa tante ? Elle partirait mardi prochain, et les bons moments, on ne savait jamais quand ils arrivaient. Et puis une semaine, cela passait si vite.

202

Vingt-Six

Félicitations à Mr Leland Bouchard et à Miss Carolina Broad, dont les fiançailles sont

annoncées ce matin dans tous les journaux. Selon les échos, les invitations vont partir aujourd'hui, pour leur mariage dimanche à Grâce Church.

Certes nous avons très envie de croire

spontanément en l'amour, mais le sceptique en nous se demande si cette précipitation vers l'autel est due à l'amour de Mr Bouchard pour la vitesse, compte tenu de son enthousiasme pour les

voitures à moteur, ou davantage à la grande différence de niveau social entre une jeune fille qu'il connaît depuis un an à peine, et une auguste famille qui pourrait, avec suffisamment de temps pour la réflexion, penser que cette union n'est pas une bonne idée ?

EXTRAIT DE *RUMEURS DE LA VILLE*,

MERCREDI 18 JUILLET 1900.

203

a ne va pas, dit Carolina devant son reflet qu'elle était arrivée C à aimer en quelques jours plus qu'elle n'aurait jamais pu l'imaginer.

Comment était-il possible qu'elle ait grandi en l'espace d'une semaine ? Bien sûr, elle était debout sur l'estrade du tailleur, et le miroir triptyque de deux mètres de hauteur allongeait considérablement sa silhouette. Mais, et cela était certain, ses yeux étaient d'un vert plus limpide. Ses cheveux bruns étaient attachés sur sa tête, afin que Madame Bristede – la couturière que Longhorn lui avait choisie au cours de leur brève amitié – puisse mieux voir l'arrangement de la dentelle et celui des boutons qui mettaient en valeur son long cou, qui, Carolina le savait, quand bien même elle sous-estimait sa beauté, la flattait. Elle et Leland étaient tombés d'accord, dans la précipitation de leurs fiançailles, pour faire fi du qu'en-dira-t-on. Ils avaient gaspillé déjà assez d'années l'un sans l'autre ; en moins d'une semaine ils seraient mariés.

— Je fais tout ce que je peux, Miss Broad, dit Madame Bristede, accroupie devant l'ourlet incrusté de perles.

Cette robe richement travaillée était déjà en cours de fabrication pour Carolina, mais n'avait pas été destinée au départ à être une robe de mariée, c'est pourquoi, pendant ces dernières vingt-quatre heures, le tulle noir avait été enlevé à grand-peine de l'ample jupe à volants et remplacé par une dentelle au point de gaze écru.

Deux jeunes femmes aux mains déjà usées mais non moins agiles s'affairaient à lui coudre une traîne enrichie de plumes d'autruche et d'opales. Près d'elles était assise une domestique aux cheveux roux, que Carolina avait tenu à emprunter à Mrs Carr pour la semaine, et qui observait sereinement les opérations, l'air 204

émervéillé, les vêtements de ville de sa nouvelle maîtresse temporaire plies sur ses genoux. Depuis qu'elle avait vu sa sœur à l'hôtel, Carolina avait été obsédée par l'idée de l'avoir près d'elle et avait cherché les moyens d'y parvenir ; après la demande de Leland, il lui fut encore plus évident que Claire devait assister à son mariage.

— Mais je dispose de moins d'une semaine pour la finir, aussi je suis désolée, mais il faudra bien que ça aille.

Puis la couturière leva les yeux vers Carolina, comme si elle venait de se souvenir qu'elle ne parlait plus à une dame quelconque favorisée par le destin, mais à la future Mrs Leland Bouchard.

Carolina avait envie de faire valoir l'immense importance de cette robe, de ce mariage, et la sienne propre ; mais comment aurait-elle pu éprouver la moindre colère alors qu'un sentiment d'euphorie l'envahissait en pensant au chemin merveilleux que prenait sa vie ? Le souvenir de la demande en mariage de Leland devant toute sa famille lui revint, comme il lui revenait toutes les cinq minutes, et comme chaque fois, les larmes lui montèrent aux yeux et sa poitrine enfla de bonheur. Comment continuer alors à faire la difficile avec Madame Bristede ? Elle sourit. Madame Bristede lui rendit son sourire, puis se remit à la tâche. Non, elle garderait pour plus tard ses exigences pour la fleuriste et Isaac Phillips Buck, dont elle avait loué les services afin qu'il supervise son mariage improvisé — Buck qui faisait maintenant son entrée dans la pièce. Quelle chance que Penelope n'ait pas besoin de lui cette semaine, lui avait-elle fait observer plus tôt, à quoi il avait répondu par un silence diplomatique qu'elle n'avait pas cru bon de prendre le temps d'interpréter.

— Une livraison pour Miss Broad, annonça une petite main de la couturière en passant la tête par la porte.

205

Bien que Carolina possédât à l'heure actuelle tout ce qu'une jeune fille pouvait désirer, le mot « livraison » lui tinta agréablement aux oreilles.

— De la part de Mr Bouchard. Le vendeur de chez *Lord & Taylor* est là pour vous le remettre.

— Nous sommes très occupées. (Madame Bristede ne leva pas les yeux de son ouvrage.) Dites-lui de le déposer là.

— Il dit qu'il a un message particulier, et qu'il est pour Miss Broad en privé.

La couturière leva le regard vers Carolina, la questionnant de ses yeux fatigués.

— Cela ne prendra qu'une minute, lui dit Carolina.

Elle appréciait encore l'idée de recevoir un nouveau présent, bien que les mots « *Lord & Taylor* » ne soient pas tout à fait agréables à ses oreilles.

Avec un grand soupir, la couturière se leva et alla vers les filles qui cousaient dans un coin. Claire les rejoignit, au regret de sa sœur, bien sûr, mais les deux jeunes filles devaient prendre garde à ne laisser paraître aucun lien entre elles, *a fortiori* aucun degré de parenté.

— Faites attention, dit Madame Bristede à Carolina en lui montrant sa jupe ouvragée.

Sur ce, toutes quittèrent la pièce.

La future mariée descendit avec précaution de la petite estrade et alla s'asseoir sur le divan en velours bleu fané.

— Ma chère Miss Broad, vous êtes ravissante.

Elle tourna la tête et aperçut, par-dessus son épaule, la silhouette familière de Tristan qui entrait d'un air fanfaron dans la pièce. Cette vision la mit aussitôt de mauvaise humeur.

206

— Mr Wrigley, j'espère que vous venez me livrer quelque chose de beau, je vous ai déjà payé une jolie somme pour que vous m'épargniez désormais votre présence.

— C'est vrai, et sans attendre. (Le sourire de Tristan était assuré, et son regard brûlant.) Mais je crains pour vous que cette histoire de colis ne soit qu'une ruse.

— Alors je pense que vous feriez mieux de partir, répliqua-t-elle froidement.

— Ah, mais nous devons parler affaires ensemble.

— Je ne crois pas. L'affaire a été conclue.

— Oui, en ce qui concerne celle-là...

Tristan avança avec la même aisance et le même air attentif qui le rendaient si séduisant auprès des clientes écervelées de son magasin.

— Mais, continua-t-il sur un ton volontairement familier, c'était avant tes fiançailles avec Leland Bouchard qui, j'ose le dire, te rendent deux fois plus riche, sans compter qu'elles t'introduisent dans l'une de ces familles qui se soucient encore de choses comme la pureté de leur descendance. Ces gens seraient probablement moins enthousiastes quant au choix de leur fils s'ils apprenaient d'où tu sors.

Carolina en resta quelques secondes abasourdie. Puis un sentiment d'indignation commença à l'envahir.

— C'est ignoble ! rétorqua-t-elle.

Tristan haussa les épaules :

— Penses-en ce que tu veux. Mais ça ne signifie pas que tu ne me souhaites pas une vie tranquille et heureuse.

Il s'était avancé tout près d'elle. Maintenant il se penchait en avant, le visage très proche du sien. S'il projetait des postillons en parlant, elle les recevrait dans la figure.

207

— Tu me dégoûtes, lança-t-elle en reculant. Je n'arrive pas à y croire !

Elle tendit le bras vers son sac à main qu'elle avait négligemment placé dans le coin d'un canapé à son arrivée, et en sortit un billet de vingt dollars, qu'elle gardait en cas d'imprévu.

— Voilà, dit-elle sans regarder Tristan. C'est tout ce que j'ai. Je fais porter tous mes achats sur mon compte, ces jours-ci, tu as donc de la chance.

— Ah, mais Miss Broad, vous croyez que...

— Buck ! appela Carolina d'une voix stridente.

Tristan recula instantanément. Buck arriva alors en trombe, aussi vite que le lui permettait sa corpulence.

— Oui, mademoiselle ?

— Cet homme me harcèle. Veuillez, je vous prie à ce qu'il ne m'importune plus.

Elle détourna les yeux quand Buck poussa Tristan hors de la pièce. Il sortit contre son gré, mais sans se débattre. Alors elle inspira profondément et tenta d'oublier ce déplaisant rappel de ses origines.

Carolina se rappela ces moments où, enfant, quand elle allait au lit, sa mère penchée vers elle lui murmurait qu'elle aurait été faite pour une plus belle existence, que si son père avait vécu plus longtemps, il aurait veillé à ce qu'elle ait une vie différente. Mrs Broud avait été une beauté, et Carolina avait nourri l'espoir qu'elle-même pourrait être un jour admirée pour son physique, et bien considérée. Et voilà, c'était arrivé, ses espoirs s'étaient réalisés. Elle était une Bouchard, c'était un fait que tout le monde allait devoir explicitement reconnaître. Plus exactement, elle le serait dans quelques jours, et là il ne serait plus question de ses origines, pensa-t-elle en se redressant de toute sa hauteur. Elle remonta sur l'estrade, devant son reflet divisé en trois parfaites images de mariée idéale.

208

Vingt-Sept

William Sackhouse Schoonmaker, l'un des grands

hommes de sa génération, reposera au cimetière de Trinity Church dans Upper Manhattan. Il était au sommet de sa gloire, et des rumeurs ont circulé

sur les propos que son fils lui aurait tenus juste avant l'épisode fatal, qui auraient pu lui causer un tel choc.

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE MONDAINE DU

NEW YORK NEWS OF THE WORLD GAZETTE.

MERCREDI 18 JUILLET 1900.

209

u'est-ce qu'elle fait là ?

Q Aucun vent ne soufflait, et le ciel au-dessus du cimetière sur Riverside au niveau de la Cent Cinquante-Cinquième Rue était d'un bleu très pur. Le feuillage verdoyant était aussi immobile que les innombrables pierres tombales qui se dressaient, en rang sur la colline, de Broadway jusqu'à l'Hudson qu'on apercevait en contrebas dans le fond du paysage, derrière les chapeaux noirs des élégantes. Parmi elles, Diana Holland observait tranquillement la cérémonie. Elle était trop loin du révérend pour entendre ce qu'il disait. Il y avait foule à l'enterrement d'un homme comme William Schoonmaker. Le pollen restait suspendu dans l'air comme de la poussière d'or.

Ils disaient... pensa Diana intérieurement. Si, au lieu d'un article mondain sur ces obsèques, elle avait dû écrire un texte littéraire, elle aurait décrit les gens exactement tels qu'elle les voyait et les entendait.

— On dit qu'elle et Henry Schoonmaker étaient ensemble en Inde, et qu'elle a coupé ses cheveux selon le rituel hindou...

Diana se tourna brusquement vers l'auteur de ces paroles, qui était Mrs Olin Vreewold, s'adressant à Jenny Livingston, la vieille fille. Elle leur lança un regard noir qui les fit taire sur-le-champ, et pincer les lèvres sous leurs chapeaux noirs. La rumeur des propos qu'Henry aurait tenus devant son père se répandait comme une traînée de poudre, malgré le fait que la presse mondaine rechignait à imprimer une aussi fâcheuse histoire pendant la semaine des funérailles du vieil homme. Diana ne pouvait être sûre qu'ils

seraient dans la même disposition une semaine plus tard, mais quoi qu'il en soit, d'ici là, elle et Henry seraient partis.

Entre-temps, elle voulait gagner le plus d'argent possible. Son 210

vieil ami Davis Barnard, qui dirigeait la rubrique « Le Joyeux Dandy », lui avait dit il y a longtemps que la mort a l'avantage de nettoyer le scandale à grande eau, ou de l'enterrer à jamais.

— Peut-être voulait-il qu'elle soit à lui là-bas, chuchota Jenny.

Diana tourna encore vivement la tête vers les commères, furieuse. Avant qu'elle ait le temps de leur répondre à sa façon, le ronronnement plaintif des cornemuses reprit, et la foule se dispersa. Comme les parents et les amis du défunt s'éloignaient de la tombe, elle surprit sur elle d'autres regards aussi méprisants et glacials que ceux de Mrs Vreewold et de Jenny Livingston. Le sang monta aux joues de Diana, et d'un air de défi elle leva le menton devant les mégères réduites au silence. Elle avait toujours été non conformiste et plutôt originale, mais jamais la cible de tels regards.

Là-dessus Henry arriva dans sa redingote noire, qui devait être insupportable par cette chaleur, un bandeau de crêpe noir au bras gauche. Son beau visage avait une expression triste et lasse, et il regarda Diana plus longtemps probablement qu'il ne l'aurait dû, compte tenu des circonstances. C'était sa façon de lui faire comprendre qu'il aurait immédiatement fait place nette et évacuer tout un village s'il l'avait pu pour se retrouver seul avec elle à ce moment-là. Elle essaya de lui renvoyer ce sentiment en lui lançant un petit sourire furtif. Penelope restait près de lui en épouse aimante, comme depuis le début de l'après-midi. Son visage était recouvert d'un voile noir, aussi était-il impossible de voir si elle était sincèrement touchée ou simplement cramponnée à sa position d'épouse d'Henry Schoonmaker. À son autre bras était agrippée sa belle-mère, Isabelle, qui, on le voyait même à travers son voile, semblait avoir été frappée par la foudre. Entretemps Henry s'était éloigné sur la colline, en direction de la calèche familiale qui les attendait.

Un moment, Diana resta à observer stupidement le couple Schoonmaker s'éloigner, quand elle se rappela qu'elle ne devait 211

pas trop montrer ses sentiments, qu'elle aussi avait perdu un père, et qu'elle devrait être patiente avec Henry. Il faisait de son mieux, et vivait probablement des moments terribles. De toute façon, elle l'aurait bientôt pour elle.

— Miss Holland ?

Diana se retourna. Elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle s'était sentie seule et vulnérable au milieu de cette foule jusqu'au moment où elle vit Teddy Cutting qui lui tendait le bras, un peu en contrebas de la colline. Il portait son uniforme d'officier, et son front aristocratique, sous ses cheveux blonds et lisses, était barré de nouvelles rides. Pour autant que cela fût possible, il y avait encore plus de sincérité dans ses yeux gris que la dernière fois qu'elle l'avait vu en Floride, au *Royal Poinciana* à Palm Beach. Elle savait vaguement qu'il s'était engagé dans l'armée, mais elle était partie loin, elle aussi, et il lui semblait quasiment aller de soi qu'ils se trouvent là tous les deux maintenant.

— Mr Cutting, comme vous avez bonne mine, dit-elle, en acceptant volontiers son bras.

— Vous de même, Miss Holland.

Ils commencèrent à gravir la colline, avec les autres.

— Je ne suis parti que cinq mois, mais il semble que le monde entier, en tout cas New York, est révolutionné. Je n'arrive pas à croire que Mr Schoonmaker soit mort si vite. Et votre sœur... Elle va bientôt être mère ?

Diana jeta un regard de pitié à Teddy, qui avait toujours été sentimental quand il parlait de Liz, et essaya de changer de sujet.

— Oui, cela doit vous sembler très provincial maintenant que vous êtes allé aux Philippines, que vous avez vu le monde et vécu de grandes aventures ?

— De grandes aventures...

Teddy eut un rire amer. Il jeta quelques regards furtifs autour de lui, sur le paysage et les visages détournés, sur cette colline qui descendait jusqu'au fleuve, comme s'il se sentait coupable d'être là, maintenant, entier, et dans une telle tranquillité. Il reprit, d'une voix profonde et grave :

— Rien de tel qu'une jolie petite guerre... J'ai vu de ces choses dans le Pacifique... (Il s'interrompt, chassant un souvenir.) Mais vous êtes une dame, et il ne faut pas penser à cela. Je me contenterai de dire que je n'y retournerai pas. Mais parlez-moi de vous et de votre famille. Tout le monde va bien ?

— Mère est égale à elle-même, elle prend le thé avec les gens les plus importants et forme des alliances secrètes, commença Diana d'un ton qui se voulut léger. J'ai vu Elizabeth hier matin, elle semblait aller très bien jusque-là, mais le médecin a dit qu'elle devait rester au lit jusqu'à ce que... le bébé arrive... Elle était si épuisée qu'elle pouvait à peine parler.

Teddy sembla chagriné par cette nouvelle.

— J'aurais aimé la voir.

— Oh, mais vous le pouvez.

Ils s'éloignaient de la tombe, soulevant le gravier et la poussière sous leurs pieds, et Diana recouvrait un peu de son exubérance, malgré la tristesse de ce jour.

— C'était étrange, elle ne m'a pas dit un seul mot tout le temps que je suis restée auprès d'elle, mais quand j'étais prête à partir, elle a prononcé votre nom. J'ai cru avoir mal entendu, mais alors elle m'a demandé, aussi clairement que je vous le dis, de faire venir Teddy Cutting.

— Mais comment le pourrais-je ? Ce serait inconvenant de lui rendre visite dans sa condition, et...

— Teddy... l'interrompt-elle.

Ils montaient une volée de marches de pierre au bord érodé, et Teddy soutint Diana pour qu'elle ne glisse pas. Autour d'eux, les 213

femmes murmuraient que ce qu'elle avait fait allait la perdre, espérant que cela arriverait, afin de pouvoir jacasser à qui mieux mieux sur le sujet dans leurs salons identiques, tous décorés des mêmes couleurs prétentieuses et encombrés des mêmes meubles et objets superflus, inutilement dorés sur toutes leurs faces.

— Ne soyez pas ridicule. Vous êtes son ami, et si vous l'êtes vraiment, vous devez lui rendre visite quand elle est malade, sans vous soucier du qu'en-dira-t-on.

Ils étaient arrivés dans la rue où attendaient les calèches, et un instant le jeune homme fixa tristement sur Diana son regard gris, réfléchissant à ce qu'elle venait de dire.

— Merci, dit-il enfin. (Il y avait quelque chose de penaud dans son expression, en même temps qu'une soudaine lueur d'espoir.) Vous avez raison, bien sûr. Puis-je vous raccompagner jusque chez vous ?

Les Schoonmaker étaient déjà partis. Les cornemuses gémissaient toujours devant la nouvelle pierre tombale, et au-delà, des bateaux descendaient l'Hudson. Qui d'autre la raccompagnerait, se dit-elle, et de toute façon la compagnie du meilleur ami d'Henry la réconfortait, lui qui avait joué, à divers moments, tantôt en connaissance de cause, tantôt à son insu, un certain rôle dans leur histoire d'amour. Quoi qu'il en fût, il la guidait déjà vers sa voiture, sous le nez et au mépris des odieuses pipelettes à la fois fascinées et indignées par ce qu'elles imaginaient s'être passé entre Diana Holland et Henry Schoonmaker.

214

Vingt-Huit

Les vivants n'ont que des défauts.

Les morts, eux, deviennent de jour en jour, après leur disparition, de plus en plus parfaits dans l'esprit de ceux qui sont restés sur terre.

MAEVE DE JONG. *AMOURS ET AUTRES FOLIES*

DES VIEILLES FAMILLES NEW-YORKAISES.

215

e révérend avait terminé son long éloge, et la musique des Lcornemu

ses avait repris. Henry leva les yeux vers le ciel. L'air était plein de vie, mais il se sentait dévasté, et la nature des émotions qui l'habitaient lui échappait. Le bleu limpide du ciel et le vert délicat des feuilles lui paraissaient insipides, et sale la terre dont il venait de jeter des pelletées sur le corps de son père. Le vieil homme avait toujours tellement impressionné Henry, depuis qu'il était un petit garçon orphelin de mère qui se cachait derrière les jupes de sa gouvernante, jusqu'au jour où Schoonmaker avait insisté pour que son fils épousât Elizabeth Holland sous peine de se voir déshérité. Maintenant son père n'avait plus de pouvoir ; bientôt il ne serait plus que poussière. Ils n'avaient jamais été proches, Henry le savait, et il avait l'impression qu'un lourd vêtement d'hiver venait de lui être enlevé des épaules. Mais comme il restait là à regarder, à travers ses paupières plissées, tous ces visages compatissants, il sentit soudain que la lumière de l'été était, étrangement, plutôt froide. Quelques jours plus tôt, Paris lui manquait. Aujourd'hui, il aurait tout donné pour y être déjà, en train de dormir dans les bras de Diana dans quelque mansarde où personne ne penserait à les chercher.

Quand il vit Diana, il lui fallut toute sa volonté pour ne pas interrompre la montée de la famille Schoonmaker et courir enfouir son visage contre la poitrine de la jeune fille. Elle était là, si belle et si menue, sa robe en crêpe noir sublimant son teint de rose, plus rayonnante que jamais. Le ruban noir qui attachait son chapeau soulignait le dessin parfait de son petit menton pointu. Ses doux yeux bruns ombrés de cils épais le fixèrent, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le supporter.

— Il est temps d'y aller, dit Penelope à son côté.

Elle portait une robe noire trop moulante et un chapeau à plumes chatoyantes, cependant elle avait été étonnamment grave et prévenante toute la journée. Henry jeta un coup d'œil à son ami Teddy Cutting, qui se tenait un peu à l'écart avec les autres porteurs de cercueil. Henry ressentait pour lui une gratitude sans mélange – ce bon vieux Teddy aurait déjà pu retourner à New York. Plus tard ils prendraient un verre et Henry lui expliquerait tout. D'un hochement de tête, il exprima à son ami que sa maîtresse avait besoin de sa compagnie. Après quoi il prit le bras de sa belle-mère et commença à gravir la colline avec le groupe. Il accueillit les dernières condoléances présentées par plusieurs associés de son père qui attendaient près de la voiture familiale, qu'il eut du mal, en vérité, à distinguer les uns des autres.

— Henry, dit Isabelle quand ils furent montés dans la voiture, avant de se moucher fort dans son mouchoir noir. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Les chevaux s'ébranlèrent ; bientôt ce serait la longue descente de Broadway jusqu'au sud de Manhattan. Il jeta un regard par la vitre arrière à la foule qui lui présentait ses derniers respects, et au fleuve qui étincelait sous les rayons du soleil de l'après-midi. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire maintenant, cependant une voix étrange, qui ne lui était pas familière, mais qui sortait pourtant de sa gorge, répondit :

— Nous sommes des Schoonmaker. Nous continuerons ensemble.

À sa gauche, il entendit un reniflement à peine audible, qui venait manifestement de Penelope. Sa sœur Prudence, assise en face de lui, lui lança un regard mécontent et incrédule.

— C'était un homme... continua Isabelle d'une voix brisée, respectueuse et intimidée – une voix d'éloge funèbre. Un grand homme. Il était trop bon.

Henry regarda à sa droite, là où sa belle-mère était assise clans une profusion de crêpe noir, le teint pâle comme jamais, ses boucles blondes et

enfantines cachées sous son chapeau et sous son voile. Personne, depuis qu'il était enfant, n'avait jamais dit que son père était trop bon, ni même bon tout court. Il se surprit à penser que peut-être Isabelle, qui n'était après tout que la seconde épouse depuis seulement quelques années, et n'avait porté aucun enfant de son mari, sentait que sa position au sein de la famille était fragile. Il y avait quelque chose de particulièrement frappant dans son aspect, et il conclut après un moment de réflexion qu'elle se sentait vraisemblablement coupable des cabrioles romantiques qu'elle s'était permises au cours des mois qui avaient précédé le décès de son époux.

Puis Isabelle enleva son chapeau, et il prit conscience pour la première fois des bizarreries du cœur. Car il put voir, dans ses yeux rouges et dans sa pâleur fantomatique, que, quelles que soient les autres émotions qui la submergeaient, elle l'avait aimé, et que le souvenir de cette affection perdue la hanterait à jamais.

— Oui, Henry, tu dois continuer. Il avait mis tant d'espoir en toi. Il parlait de toi avec fierté, il racontait comment son Henry, sorti d'Harvard, prendrait la relève des affaires de la famille, il disait quel charmeur tu étais (à ce mot, Penelope renifla encore, bien que l'autre Mrs Schoonmaker n'y prêtât aucune attention), et quel bon ambassadeur de la famille tu serais, une fois sorti de ta période de rébellion.

La voiture heurta une bosse sur la route, et tous les quatre furent secoués. Isabelle fut projetée en avant, puis contre Henry, qui n'aurait pas senti un plus grand choc si des ailes avaient jailli de la voiture et qu'elle se fût envolée. Il ne se souvenait pas d'une seule fois où il n'avait pas été péniblement conscient du jugement sévère de son père sur sa vie de patachon, ni ne pouvait exhumer le moindre souvenir du vieil homme lui exprimant un seul mot 218

encourageant. Sa belle-mère, pendant ce temps, avait posé sa tête contre sa redingote noire.

— Tu verras, continua-t-elle, et ses larmes commençaient à mouiller la chemise d'Henry. Il était dur avec toi pour que tu puisses devenir aussi grand que lui, et tu sauras qu'il avait toujours raison.

Henry plaça une main sur l'épaule tremblante d'Isabelle et essaya de s'asseoir, le dos droit, l'air puissant, comme s'il se mettait dans la peau du fils que son père avait toujours voulu.

219

Vingt-Neuf

Il s'avère, comme la rumeur le laissait entendre, que l'un des fils de la haute société de Manhattan, qui s'est pourtant officiellement enrôlé dans l'armée, n'a pas mis les pieds aux Philippines.

Dans ce cas, que faisait-il ? Et sa femme se demande-t-elle maintenant à quel genre d'homme

elle s'est vraiment mariée ?

EXTRAIT DE *RUMEURS DE LA VILLE*. 18 JUILLET 1900.

220

e retour en voiture vers la demeure des Schoonmaker sur la LCinquième

fut interminable, et Isabelle, dont les paroles étaient difficilement compréhensibles à travers ses sanglots, était la seule à parler. Sa belle-fille pensait en son for intérieur que c'était un étalage de sentimentalité excessive, trop de larmoiements. Décidément elle en faisait trop, et cette attitude n'était évidemment pas sans rapport avec le fait que la jeune veuve avait passé l'après-midi du décès de son époux en compagnie du peintre Lispenard Bradley, ce coureur de jupons.

Mais elle n'avait pas à s'inquiéter, car après tout, les maris défunts ne pouvaient pas chercher à divorcer. Alors qu'Henry le pouvait, lui, pensait amèrement Penelope : son père n'était plus là, avec sa force de dissuasion, pour le convaincre de renoncer à une issue aussi scandaleuse. William Schoonmaker aurait fait tenir son fils tranquille, mais désormais Henry était le chef de famille, et il pouvait se comporter comme bon lui semblait. Déjà son intention de quitter sa femme, qu'il avait apparemment clairement

exposée juste avant que le vieil homme ne passe l'arme à gauche, avait circulé un peu partout. Si Penelope avait su que son beau-père était d'une santé si fragile, elle aurait réfléchi davantage avant de s'afficher si longtemps dans le grand salon avec le prince de Bavière qui se pressait amoureuxment contre elle.

Comme il n'y avait de toute façon aucun moyen de faire marche arrière, elle s'était efforcée aujourd'hui de jouer les bonnes épouses. C'était un rôle qu'elle était loin de convoiter. Même quand elle était amoureuse d'Henry, l'idée de savoir que ses costumes devaient être repassés, que les domestiques devaient lui apporter son café et que quelqu'un devait lire sa correspondance l'ennuyait déjà. Ce rôle d'épouse modèle qui veille à tout, elle le ressentait comme insultant, amoindrissant, indigne d'elle, et 221

n'avait aucune envie de le jouer. Mais que deviendrait-elle si elle se voyait dépouillée du titre de Mrs Henry Schoonmaker ? Elle n'était pas mariée depuis un an, et aucune progéniture ne la liait à la famille. Sa position chèrement gagnée dans le grand monde s'envolerait alors aussi sûrement que le dernier souffle de William Schoonmaker.

Le Tout-New York l'avait vue cet après-midi, humble et patiente aux côtés de son mari éploré. C'était déjà une bonne chose. Ils s'en souviendraient, plus tard, si Henry persistait à rendre publique son histoire avec la petite Holland. Mais si Penelope voulait sceller dans l'esprit de ces gens une impression favorable et susciter leur compassion, il fallait qu'elle maintienne cette attitude. À quel point cela allait s'avérer difficile, elle n'en prit pas conscience avant de descendre de la calèche et de s'entendre appeler par son nom.

— Oui, fit-elle en se retournant. Je suis Mrs Schoonmaker.

Le jour tombait, et il était difficile de savoir qui avait parlé.

C'est alors qu'elle reconnut sa voix. L'instant suivant elle vit le prince Frederick qui attendait à l'intérieur de son phaéton noir dernier cri, capote rabattue. Il n'y avait pas de conducteur, et c'était lui qui tenait les rênes dans sa grande main gantée, comme prêt à repartir à la seconde suivante. Elle jeta un coup d'œil derrière elle, espérant que personne n'avait remarqué le

visiteur ; Henry avait déjà parcouru quelques mètres et gravi les marches raides et blanches du perron de sa somptueuse maison familiale, sa belle-mère lourdement appuyée contre lui.

Elle approcha, gardant les yeux baissés :

— Vous n'auriez pas dû venir aujourd'hui.

Sur ces mots elle battit des cils, mettant ainsi en évidence, outre la timidité qu'elle affichait, son regard bleu empreint d'une expression soudain dramatique.

222

— Non... (Il lui souriait encore, de cette façon incroyablement raffinée, courtoise et discrète qui lui était propre.) Mais je n'ai pu résister. Quoi qu'il en soit, vous êtes bien Mrs Schoonmaker, et je pense que cela vous ferait du bien de boire une coupe de Champagne.

— Effectivement, répondit-elle, le laissant voir quel effort c'était pour elle de ne pas lui retourner son sourire. Comme c'est bien pensé !

— Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas pour le dîner, dans ce cas ? Croyez-moi, votre mari sera très occupé ce soir avec la paperasserie de circonstance, et je pense qu'il appréciera que je vous fasse passer un bon moment.

Penelope leva un sourcil et fit semblant de réfléchir à son offre.

La lumière orangée du jour finissant éclairait somptueusement les traits bien dessinés de son royal ami. Il leva les yeux vers la maison des Schoonmalcer, où les fenêtres avaient été drapées de noir, puis les reposa sur elle. La matrone stratégique qui résidait en Penelope savait qu'elle devrait rester pour répondre aux lettres de condoléances, mais Henry ne lui avait pas dit deux mots de toute la journée, et la jeune fille de dix-neuf ans qu'elle était aussi, rejetée et furibonde, l'emporta sur la première.

— Très bien, si vous insistez. Mais sachez que j'accepte à mon corps défendant, et seulement parce que vous êtes dans notre pays pour très peu de temps. Mais attendez un peu, voulez-vous ?

Je déteste ces vêtements noirs.

Le prince s'accouda au bord en bois ciré de la voiture, et se pencha en avant pour lui répondre, d'une voix grave qu'elle ne lui avait jamais entendue jusque-là :

— Je vous attendrai toujours.

Elle lui fit un clin d'œil et se retourna pour suivre son mari. Elle était déjà à l'intérieur de la maison quand elle réalisa à quel point les dernières paroles du prince avaient allégé son humeur.

223

Penelope avait espéré qu'Henry ne remarque pas qu'elle s'était glissée hors de la maison vêtue d'une robe en organdi cornaline et d'un chapeau surmonté d'une aigrette. Mais entre-temps, le prince l'avait fait valser dans ses bras au *Sherry*, et cela ne faisait plus vraiment partie de ses préoccupations. Comme Frederick le lui avait fait remarquer plusieurs fois, seul un idiot pouvait ignorer une épouse aussi éblouissante. Peu lui importait donc qu'Henry surprenne les regards admiratifs que Frederick posait sur ses épaules nues et sur sa silhouette élancée.

En effet, tout le monde la regardait, et quand Frederick mit sa main au creux de ses reins, elle perçut un petit murmure dans la salle et eut la sensation qu'on parlait à nouveau d'elle. Le prince, en habit noir, les cheveux lissés, ressemblait à Henry, comme à tout superbe homme du monde, à ceci près qu'il avait quelque chose de plus que son mari, car ses yeux restaient fixés sur elle avec une délicieuse intensité. Elle était consciente qu'ils formaient un très joli tableau. Il y a longtemps, quand elle jouait les ingénues pour se lier à l'une des plus vieilles familles de New York, elle créait de petits émois comme celui-ci, histoire de s'amuser. C'était agréable de pouvoir le faire encore, et si bon d'être entraînée sur le parquet de la salle de bal par un homme qui lui était aussi bien assorti. Mais, quand la musique cessa, elle

vit que même la divorcée Lucy Carr ne prenait pas la peine de cacher son dégoût.

— Je me suis mal conduite, dit-elle sur un ton moins provocant qu'elle ne l'aurait voulu, tandis qu'il la raccompagnait à leur table, où huit plats avaient déjà été servis et que la jeune Mrs Schoonmaker avait à peine picorés.

— J'espère que vos compatriotes ne vous jugeront pas trop sévèrement.

224

Le prince l'aida à prendre place avant de s'installer à côté d'elle sur une chaise rembourrée. Il prit la bouteille de Champagne qui suintait dans le seau à glace en argent au centre de la table, et emplit leurs verres. Puis il posa son regard bleu sur la vaste pièce garnie de tables rondes sous lesquelles se déployaient, chatoyantes, les jupes des dames. La lumière du lustre jetait sur les dîneurs enjoués des éclaboussures d'or. Le prince Frederick étincelait.

— Bien sûr que si.

Penelope ajusta ses gants blancs qui montaient au-dessus de ses coudes, et appuya son menton sur son poignet. Elle avait bu plus de Champagne que d'habitude, ce qui n'était pas fameux pour son teint, chose qu'elle n'avait nulle envie qu'on remarque.

— Pauvre Mrs Schoonmaker, déplora le prince. Si incroyablement triste.

— Je ne suis pas triste, se reprit-elle. Seulement un peu fatiguée.

Ce fut une longue journée.

C'était vrai. Cette triste journée avait exigé d'elle beaucoup de sang-froid. Elle était restée debout trop longtemps dans ses nouvelles chaussures noires en cuir bordées de gros-grain, qui lui serraient atrocement les orteils. Néanmoins sa fatigue ne la contrariait pas tant que l'idée que le prince pût avoir pitié d'elle ; elle n'était pas femme à inspirer la pitié.

Mais l'instant suivant elle ne s'en inquiéta plus, car il posa le dos de sa main sur son épaule, la glissa le long de son bras jusqu'à son gant de soie. De petits frémissements la parcoururent des pieds à la tête. On ne l'avait pas caressée ainsi depuis longtemps.

Malgré elle, elle ferma les yeux et eut envie qu'il l'embrasse, qu'il l'embrasse à n'en plus finir. Ce désir, réalisa-t-elle avec un léger frisson, n'avait rien à voir avec le fait de vouloir rendre un mari jaloux, ou de s'amuser à causer un quelconque scandale. Puis elle sentit son haleine chaude dans ses cheveux bruns.

225

— Vous ne seriez pas aussi triste si vous étiez princesse, dit-il.

Aucune parole n'aurait pu être plus délicieuse à ses oreilles.

Bien que cette phrase fût dite à dessein, elle lui créa une sensation de vertige, chose que Penelope n'avait pas éprouvée depuis un an au moins. C'était un sentiment merveilleux qui n'était pas totalement étranger à l'amour, et elle garda les yeux fermés quelques instants encore. Pour la première fois depuis des années, elle se demanda si le titre de Mrs Henry Schoonmaker était vraiment le plus prestigieux auquel elle pût prétendre.

226

Trente

Le sergent Teddy Cutting est de retour du Pacifique ; c'est pourquoi Gemma Newbold, qu'on

dit être en première place sur la liste des épouses possibles du fils unique de Mrs Cutting, arborait hier un grand sourire et un chapeau dernier cri – faisant sans doute abstraction du fait que le jeune homme n'était revenu à New York que pour les obsèques de Mr William Schoonmaker...

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE « LE JOYEUX DANDY »,

THE NEW YORK IMPERIAL, 19 JUILLET 1900.

e public adore ce genre de cancans, commentait Davis LBarn

ard debout devant son buffet, en train de verser quelques gouttes de whisky dans des tasses de café.

Le journaliste faisait référence aux potins que Diana lui avait livrés la veille à propos des funérailles de Schoonmaker père. Son front était soucieux, ses sourcils froncés, ses narines pincées, mais sa petite bedaine, selon son point de vue maintes fois exprimé, attestait indéniablement qu'il était avant tout un bon vivant.

— Toutefois, j'ai l'intime conviction que dans les circonstances actuelles, les gens seraient bien plus intéressés par le journal personnel et détaillé de Diana Holland. Ma chère, vous en feriez, des tirages !

Diana sourit doucement dans le rocking-chair où elle se prélassait à côté de la fenêtre, vêtue d'une longue jupe bleu marine et d'un corsage rose coquillage. Elle finissait par bien connaître ce logement exigu au deuxième étage d'un immeuble de la Seizième Rue Est : les craquelures dans la peinture bleu sombre ; la collection d'articles encadrés qui cachaient tant bien que mal les fissures dans les murs ; la grande coupe en verre taillé exposée dans une petite vitrine ; les gants de boxe accrochés au-dessus du manteau de la cheminée, qui, l'été, servait à stocker les livres. Dans la pile, il y avait plusieurs ouvrages lui appartenant, qu'elle avait l'intention de mettre en sûreté avant son départ prévu pour mardi.

— Ah, des mots, des mots ! repartit-elle en se tournant vers la fenêtre.

Des nuages blancs et ballonnés glissaient dans un ciel merveilleusement serein. Davis lui jeta un regard, puis lui servit son café, ainsi qu'à son ami. C'était George Grass, l'écrivain, assis 228

dans le fauteuil en osier de l'autre côté de la fenêtre, face au rocking-chair de Diana.

— Je n'en crois rien. Et vous, Grass ?

Grass approcha son visage chevalin de sa tasse pour y boire.

Tout en lui était long et émacié, et ses grandes jambes étaient croisées d'une façon qui révélait l'oisif invétéré. À son arrivée, il y avait une demi-heure, Diana l'avait trouvé laid, mais non sans intérêt.

— Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez tous deux.

Il tendit sa tasse de porcelaine et la fit tinter contre celle de Diana :

— Les potins dans les journaux sont juste un moyen de distraire les gens qui n'ont rien de mieux à faire que d'envier les rares personnes au cœur noble telles que nous.

Diana éclata de rire ; un sourire sarcastique glissa sur les lèvres de Davis.

— C'est en tout cas le moyen qui m'a permis d'acheter le whisky que tu es en train de déguster, répliqua-t-il.

Mais Diana vit qu'il ne parlait pas sérieusement. Le fait qu'il ne soit qu'un pauvre petit plumitif était l'une des plaisanteries favorites de Davis.

— Mais ne crois surtout pas que je ne t'en sois pas reconnaissant ! (Grass sourit, dévoilant ses dents grises.) L'art n'a jamais payé.

— Quoi qu'il en soit, Miss Holland, continua Davis, ignorant la tournure désenchantée des commentaires de son ami, la prochaine fois que vous faites le tour du monde, je refuse de recevoir un télégramme de vous me réclamant de l'argent, et de communiquer votre alibi officiel à la presse.

Dans quelques jours, elle serait à nouveau loin. Elle n'en pouvait plus d'attendre. C'était comme si elle avait été séparée 229

d'Henry depuis des années. Être depuis si longtemps arrachée à sa compagnie, ne plus se trouver seule avec lui l'angoissait. La nuit, elle s'endormait en imaginant le baiser qu'ils échangeaient quand ils seraient à nouveau réunis.

Par ailleurs, des regards désapprobateurs et des murmures venimeux la suivaient partout ces jours-ci, et sa mère arpentait la maison pleine d'une colère silencieuse, redoutant que cette histoire ne cause officiellement sa perte et que sa famille soit à jamais ruinée. Ce n'était pas une situation qu'elle avait envie de prolonger.

— Je sens que vous plaisantez à mi-mots, Miss Holland.

Grass la regardait avec aménité. Diana essaya de prendre une expression énigmatique, mais son visage rayonnant la trahit.

— Vous manigancez quelque chose !

— Vous allez être furieux, Mr Barnard.

Elle regarda son vieil ami, debout derrière son fauteuil en osier, et se mordit la lèvre inférieure à la pensée de ce qu'elle allait lui avouer.

— J'ai vraiment un projet d'évasion.

— Et où allez-vous ? lui demanda tristement Davis.

Elle soupçonnait depuis longtemps que sa profonde affection pour elle n'était pas seulement fondée sur l'aptitude qu'elle avait à consigner des potins sur les faits et gestes des nantis. Elle fût de son mieux pour ne pas paraître trop charmante.

— À Paris, et cette fois pour de bon.

— Seule ?

Elle rougit.

— Ne lui demande pas ça, intervint Grass. Nous en saurons assez bientôt, ajouta-t-il philosophiquement.

— M'enverrez-vous encore des télégrammes, quand vous mangerez des escargots et échangerez des secrets romantiques avec la vicomtesse de Blablabla ?

— Non, elle ne le fera pas.

La voix de Grass s'était animée, à la pensée de ce qu'il imaginait.

— Elle s'emploiera à écrire des romans. Dès qu'elle se sera éloignée de ce pays puritain en diable, elle sentira son esprit libéré. Elle se servira de ses observations pour camper des personnages bien brossés et concevra des intrigues finement élaborées.

— Mais de quoi se nourrira-t-elle, mon cher Grass ?

Barnard était appuyé contre le mur, l'air sceptique et les bras croisés sur la poitrine.

— D'art, de baguette, de vin rouge et d'air vicié. Regarde-la, elle est délicate comme un pétale de rose, le monde saura prendre soin d'elle. Dans le cas contraire, nous aurons le cœur déchiré par une telle tragédie, si délicieusement sensationnelle.

Il reposa sa tasse et se pencha vers la jeune dame en question.

Son haleine exhalait des relents de dents gâtées. Elle fut surprise qu'il prenne autant son cas à cœur, ce qui n'était pas sans la flatter, car après tout, sa vie n'était-elle pas passionnante ?

— Ma chère, vous avez pris une bonne décision. Ici, vous seriez une charmante épouse que tout le monde oublierait un jour. Là-bas, vous vous accomplirez, vous deviendrez vraiment vous-même. Prenez-le comme venant de moi, je vous le dis, aucun Américain ne peut vraiment se réaliser, comprendre qui il est vraiment, ni le pays dans lequel il vit, tant qu'il reste là, au cœur de ce chaos, de cette trépidation, emporté dans le tourbillon de ces rapports humains tumultueux. Tout cela l'empêche de saisir l'essentiel. Vous verrez, quand vous serez partie. La France est un 231

pays très différent : chaque pavé a son histoire. Vos yeux s'ouvriront grand.

Quand il eut fini, ses lèvres restèrent entrouvertes quelques secondes, et ses yeux brillaient. Elle essaya d'avoir l'air à la hauteur d'un discours aussi intense et passionné. Elle eut envie qu'Henry soit là, pour entendre parler de leur futur pays, pour s'extasier sur les pavés, sur la baguette de pain et le vin rouge.

Puis elle ne pensa plus qu'à lui, et commença à se demander s'il n'était pas trop malheureux, si Penelope était vraiment si horrible, et combien de fois ce jour-là il avait interrompu ses activités pour l'imaginer, elle, Diana, dévêtue.

— Aux yeux grands ouverts, alors, dit-elle en levant sa tasse de café.

Et tous les trois de trinquer à nouveau.

— Aux yeux grands ouverts, répétèrent Grass et Barnard en chœur.

— Mais vous devez me promettre que je vous manquerai, Mr Barnard, sinon je pleurerai à chaudes larmes pendant ma traversée de l'océan Atlantique, et je douterai de mon choix, continua-t-elle gaiement.

— Oh, Miss Di, vous nous manquerez à tous au-delà de toute expression.

Comme Barnard et Grass abordaient maintenant d'autres sujets, elle continua de rêver, et revit en imagination une petite fenêtre qui donnait sur une ruelle tortueuse, qu'elle ouvrait tôt le matin, quand son corps, à côté de celui d'Henry, était encore chaud et tout engourdi de sommeil.

232

Trente et Un

Quand une dame attend un enfant, on ne parle pas d'elle dans les journaux et elle ne se montre pas en société. Ces dernières années, certaines femmes ont reçu des visiteurs alors qu'elles étaient visiblement enceintes, pratique qui n'a nullement ma faveur.

MRS L.A.M. BRECKINRIDGE.

L ART DU SAVOIR-VIVRE DANS LE GRAND MONDE.

233

es murs étaient d'un rouge profond. Un ciel de lit en dentelle, Lau -dessus d'elle, voilait le plafond. Elle reconnut le miroir ovale au cadre sculpté, la commode en bois lustré. Elle sentit, sous ses mains, son ventre proéminent sous sa robe de chambre. C'était l'été. Il faisait chaud. Des gouttes de sueur perlaient sur son front et sous sa lèvre inférieure. Elizabeth ouvrit la bouche et essaya de sortir un son de sa gorge desséchée. Elle était épuisée ; cela faisait des jours qu'elle était au lit. Puis le reste lui revint.

Dans ses rêves, sa famille était la proie de Snowden. Il leur faisait les poches et s'enfuyait avec son enfant dans la nuit. Mais quand elle revenait à elle et le voyait dans la réalité, il n'avait pas cet air diabolique et malfaisant, ses traits étaient calmes, et il lui posait sur la bouche et le nez un mouchoir blanc qu'il avait auparavant imprégné d'un liquide de couleur claire. Puis en quelques secondes, tout redevenait noir. Parfois elle reprenait conscience et il la laissait tranquille, le temps que Mrs Schmidt lui donne un bain et l'alimente. Après quoi elle replongeait dans le sommeil. Elle voyait alors Will dans le ciel, pourvu d'ailes et volant vers elle, plus fort que jamais. Il l'emportait vers son père, lequel les observait, assis sur un nuage, fumant une pipe et récitant des poèmes très anciens.

Parfois le rôle de Will était joué par Teddy, ses yeux gris et inquiets remplaçaient le regard bleu pâle du premier, mais c'était toujours avec la même tendresse que cette figure angélique la soulevait de ce lit blanc et l'emportait.

Sans doute est-ce pour cela qu'elle ne fut pas surprise par le son de la voix familière qui s'élevait du vestibule, et insistait pour la voir.

234

— Mais, Mr Cutting, comme je vous l'ai déjà dit, il n'est pas convenable pour un jeune homme de rendre visite à une dame dans son état, surtout

quand elle ne se porte pas assez bien pour le recevoir dans son boudoir. Si Elizabeth était éveillée, je suis sûr qu'elle serait mortifiée à l'idée que vous la voyiez dans sa chambre...

— Mr Cairns, je suis sensible à vos préoccupations, et croyez-moi, je ne souhaite nullement vous offenser ni choquer votre femme. Mais Elizabeth est l'une de mes plus anciennes amies, nous nous connaissons depuis que nous sommes enfants, et je suis en ville pour très peu de temps. Je connais son attachement aux bonnes manières, mais je sais que cette fois elle ferait une exception. Et avec son propre mari comme chaperon, je crois que même Mrs Hamilton Breedfelt donnerait son approbation...

Les yeux d'Elizabeth s'agrandirent. Haletante, l'oreille tendue, elle écoutait, attendant la suite. Quand elle n'entendit plus rien, elle essaya de crier, mais ses cordes vocales affaiblies lui firent défaut. C'est alors que la porte s'ouvrit, et Snowden entra suivi de près par Teddy dans la chambre que le soleil inondait, donnant l'illusion que rien de ténébreux ne pouvait s'y passer. Sa simple vue, à ce moment-là, fut la chose la plus douce qu'elle aurait pu espérer : ses traits fins et marqués, caractéristiques de sa classe, son regard triste et gris, ses cheveux blonds gominés comme d'habitude mais plus courts qu'avant, ses joues douces, fraîchement rasées. Il avait cette même attitude patiente et polie, et elle s'aperçut – même à l'autre bout de la chambre où, par respect des usages, il se tenait – qu'il était affecté par le fait de la voir malade, à moins que ce ne soit de la savoir désormais mariée à quelqu'un d'autre. Le voir ainsi lui donna envie de pleurer, alors même qu'elle savait que ce qu'elle devait faire, c'était le supplier de l'aider. Mais sa gorge était nouée.

— Bonjour, Lizzie, murmura-t-il.

235

Il semblait si robuste et si puissant dans son uniforme qu'elle se détendit un peu. Il était venu pour elle. Il avait pu franchir la porte. Il lui serait facile de deviner qu'elle était sous la contrainte.

Il allait la sauver.

Elizabeth remua les lèvres, mais elle ne put prononcer un seul mot. « Au secours », essayait-elle de dire, mais les sons qui sortaient de sa bouche étaient inaudibles, et Teddy se tenait à l'autre bout de la pièce. Elle finit par émettre un petit bruit rauque, mais qui n'était pas un mot, pas même une syllabe dans aucun langage humain.

— Vous voyez ? fit Snowden.

Il avait remarqué qu'elle essayait de crier, aussi traversa-t-il rapidement la pièce pour se poster à côté d'elle, afin de la cacher à la vue de Teddy, et réciproquement.

— Elle n'est vraiment pas bien, elle peut à peine parler. Comme vous l'avez dit, vous la connaissez très bien, vous savez donc à quel point elle est délicate. S'il vous plaît. Je crains que vous ne lui causiez un grand choc.

Puis il se pencha, faisant semblant d'approcher son oreille de sa bouche comme s'il voulait entendre ce qu'elle disait, alors qu'en réalité il ne faisait que cacher ses lèvres. La panique s'empara d'Elizabeth quand elle comprit que Snowden pouvait réussir à la faire taire jusqu'au départ de Teddy. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Elle parvint à dire quelque chose comme « au secours », mais ces mots furent étouffés par la paume de Snowden pressée contre sa bouche.

— Je comprends, dit alors Teddy.

Il y avait quelque chose d'aterré et d'infiniment triste dans sa voix, comme si c'était trop pour lui d'avoir vu dans cet état la jeune fille à qui il avait demandé plus d'une fois la main.

— Je comprends. J'ai été très incorrect. Je suis désolé. Je vais partir.

236

« Non ! », essaya de crier Elizabeth, mais son appel fut à nouveau étouffé par la main de son mari. Déjà les pas de Teddy s'éloignaient. Elle battit des paupières, et Snowden la regarda avec une patience teintée de colère. Il attendit encore un peu. Elle inspira alors brusquement, essayant de retenir

son souffle. Elle entendait maintenant Teddy descendre l'escalier. Quand Snowden enleva sa main de la bouche d'Elizabeth, elle ouvrit les lèvres pour crier. Mais il fut plus rapide qu'elle, et de son autre main lui appliqua le mouchoir humide sur le nez.

L'image de Teddy en sauveur, debout dans sa chambre, demeura encore dans son esprit, alors qu'en réalité, il s'en allait.

De toute façon ses yeux se refermaient déjà, et tout redevenait sombre et confus.

237

Trente-Deux

Avec le décès de William S. Schoonmaker, la ville a perdu l'un de ses magnats de la finance les plus estimés. Agé d'à peine plus d'un demi-siècle, Mr Schoonmaker a fait des dons prodigieux à maintes glorieuses institutions de New York et était un habitué de sa scène mondaine. On dit qu'il a laissé à sa seconde femme, née Isabelle De Ford, avec laquelle il n'a pas eu d'enfants, et à sa fille Prudence, une somme de 100 000 dollars chacune.

Un bel héritage qui n'est rien comparé au reste de la succession, qui ira en totalité à son fils unique, Henry.

THE NEW YORK TIMES, VENDREDI 20 JUILLET 1900.

238

erci, messieurs.

M Henry était debout sur le seuil de la maison des Schoonmaker, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon noir, le visage pâle, marqué par les événements de la semaine. Son père avait laissé un patrimoine bien plus vaste et plus complexe qu'il aurait pu l'imaginer, et il avait passé plusieurs jours à essayer d'arriver à en comprendre les tenants et les aboutissants. Il découvrit que son père possédait presque toutes les compagnies de la ville,

voire du pays. Elles étaient toutes à lui maintenant, comme l'était la demeure dont l'escalier blanc monumental se déployait sous lui. C'était le crépuscule, et les voitures des nombreux associés du défunt attendaient sur le trottoir. Ces hommes inquiets étaient venus voir ce qu'il allait advenir d'eux et de leurs intérêts, après cet épisode aussi catastrophique que surprenant.

— Merci, Mr Schoonmaker, dirent-ils l'un après l'autre avant de se retirer.

Certains lui serrèrent la main, d'autres lui donnèrent de petites tapes de sympathie dans le dos. Puis un flot de chapeaux melon et de vestons traversa le hall d'entrée en direction des cochers qui attendaient. Henry commençait à pouvoir mettre des noms sur leurs visages.

— Vous les avez rassurés, lui dit Jeremiah Lawrence à ses côtés, quand ils furent hors de portée d'oreille.

L'avocat avait enlevé sa veste et roulé les manches de sa chemise jusqu'aux coudes.

— Ils pensent que je suis trop jeune.

Henry soupira. Lui aussi avait tombé la veste, il ne portait que son gilet noir sur une chemise ivoire au col déboutonné. La soirée 239

était chaude et humide, le ciel couleur lavande, et quelque part au-dessus de sa tête, un pigeon roucoulait particulièrement fort, ébouriffant ses plumes et agitant ses ailes.

— Oui, vous n'étiez qu'un adolescent quand ils sont arrivés.

Vous les avez surpris, je crois. Votre sérieux, votre attention aux détails du patrimoine. Vous les avez impressionnés.

— Je les ai surpris en étant là, tout simplement, fit remarquer Henry d'un ton pince-sans-rire.

Lawrence rit et, posant une main sur le gilet noir d'Henry :

— Oui, et ils savent que vous n'y étiez pas obligé. Vous auriez pu vous abstenir de vous occuper de toutes ces opérations, et vous seriez ce soir encore un homme très riche.

— J'y ai pensé, avoua Henry. Mais je crois que nous devons tous grandir un jour, n'est-ce pas ?

— Pas forcément. (C'était au tour de Lawrence d'être ironique.) Tout le monde ne grandit pas.

Pour la première fois ce jour-là, un vague sourire éclaira le visage d'Henry.

— Mais votre père a toujours pensé que vous auriez le sens des affaires, continua l'homme de loi en reprenant un ton sérieux, et en dévisageant Henry comme un adulte, et non comme le jeune homme de vingt et un ans qu'il était. Je crois qu'il serait fier de votre conduite.

Cette idée n'était pas moins choquante aujourd'hui pour Henry qu'elle l'avait été hier, dans la bouche de sa belle-mère. Depuis la mort de son père, il avait repassé dans son esprit d'innombrables discussions avec lui, cherchant des indices d'estime cachés, et bien qu'il ait pu déceler une sorte d'affection bourrue dans certains de ses souvenirs, l'idée que son père ait éprouvé quelque sentiment à son endroit le déconcertait encore. Mais la semaine qui suivait sa mort n'était pas le meilleur moment pour s'interroger sur son insaisissable grandeur d'âme ni sur la confiance qu'il portait à son 240

fils. Henry s'était dit qu'il lui suffisait d'agir, et qu'il saurait alors si le vieux Schoonmaker avait eu raison ou non de croire en lui.

— Ainsi ce n'était pas un oubli, une erreur de sa part, de me désigner comme légataire universel de son testament ? Il me menaçait toujours de me déshériter, et je pensais que c'était déjà à moitié fait.

— Votre père ne s'est pas trompé, il n'a rien oublié. Il ne faisait jamais d'erreur. Pas plus que vous n'en ferez. (Lawrence eut un petit rire.) Je suis sûr de cela, et j'espère de mon côté que vous saurez me faire savoir si j'en fais, et me rappeler à l'ordre si mon attention défaille. Mais vous venez de vivre de longues et pénibles journées, et vous vous êtes admirablement

occupé de votre héritage. Nous pourrions faire une pause et prendre un verre ?

Peut-être les émotions de toute cette semaine sidérante s'inscrivent-elles alors sur les traits finement ciselés d'Henry, car le visage de Lawrence changea rapidement d'expression.

— Je veux dire, bien sûr, que vous devriez prendre un verre, jeune homme, avec vos amis, ou madame votre...

Henry détourna les yeux tandis que ses pensées s'envolaient vers Diana. Ils avaient échangé toute une série de billets doux, mais ne s'étaient pas rencontrés depuis le moment où ils s'étaient contemplés de loin à l'enterrement de son père. Souvent, les yeux brillants et le petit sourire en coin de la jeune fille revenaient habiter son esprit, et pourtant tout semblait s'organiser selon les vieilles coutumes autour de lui, et c'était aussi comme si quelque chose de rangé et de méthodique s'installait en lui. À sa grande surprise, dans ces journées où il avait dû prouver son sens des responsabilités, où il avait su répondre aux personnes qui l'interrogeaient

et

avait

constaté

qu'elles

l'écoutaient

attentivement, il s'était découvert une sorte de rigueur, de moralité et d'à-propos qui lui convenaient. Il ne voulait pas laisser s'enfuir ce sentiment, qui était nouveau pour lui ; c'est pourquoi, en pensant à Diana, il ne se laissa aller à aucun transport.

241

— Vous serez un aussi bon compagnon que n'importe qui, reprit Henry après réflexion.

Ils commencèrent à fouler le sol de marbre du hall d'entrée principal que faisait chatoyer la lumière dorée des lustres du plafond. Derrière eux, un valet de pied ferma la porte du bureau.

— En vérité, je ne me sens pas trop de faire la fête, continua-t-il.

— Je comprends, monsieur. Alors je vais me contenter de ranger quelques dossiers dans le bureau, pour que nous puissions les reprendre demain.

— Merci, Lawrence.

Henry pencha la tête d'un air reconnaissant et lui serra vigoureusement la main. Quand le vieil homme eut disparu, il se mit à arpenter lentement les couloirs et les escaliers de la maison, sans savoir vraiment ce qu'il devait faire. Il pouvait aller n'importe où, il le savait, cependant c'étaient ses murs, c'était son toit.

Comme il passait d'un pas lent devant le grand salon, où Mrs William Schoonmaker accueillait ses visiteurs le lundi depuis le début de son mariage, il entendit les sanglots étouffés de la jeune veuve.

— Isabelle... fit-il en s'approchant du divan où elle s'était pelotonnée, enveloppée de crêpe noir, le visage enfoui dans les coussins.

Il s'agenouilla près d'elle et posa une main sur son épaule. Il pensa, et ce n'était pas la première fois cette semaine, qu'elle semblait s'être considérablement ratatinée en bien peu de temps.

— Oh, Henry, fit-elle en tournant un regard effrayé vers lui, une main couvrant sa bouche.

Ses gants étaient tachés de ses larmes, son nez coulait, et ses yeux étaient gonflés et rouges de chagrin et d'apitoiement sur elle-même.

— Que vais-je devenir ?

Les cheveux blonds qu'elle avait toujours si délicieusement bouclés et arrangés étaient maintenant tirés sous un sévère bonnet de veuve noir. Il prit conscience, en la voyant en costume de deuil dans la pièce où elle avait réuni tant de gens d'esprit et échangé d'amusantes anecdotes, qu'elle se sentait amoindrie et rabaissée, peut-être pour toujours ; qu'elle craignait l'anéantissement définitif de son statut social. Il se rappela alors qu'il avait repoussé d'innombrables fois son père, qu'il l'avait mis en fureur jusqu'à son dernier souffle, et il en ressentit du remords. Il n'avait jamais souhaité prendre la responsabilité de la fortune des Schoonmaker, mais, pour le meilleur ou pour le pire aujourd'hui, elle lui incombait.

— C'est un moment terrible, commença-t-il doucement. (Il n'était pas dans son naturel de prodiguer des paroles rassurantes, mais il sentait qu'il devait dire quelque chose.) Mais tu verras, le temps viendra où tu organiseras à nouveau tes lundis, où tu ne porteras plus de robes noires, où tu te revêtiras de belles couleurs.

Tu es Mrs William Schoonmaker, et tu dois continuer, exactement comme moi.

Elle battit des cils, renifla, essaya de sécher ses joues du dos de sa main.

— Je peux rester ici ?

— Bien sûr.

— Tu gardes la maison ?

— Je pense que c'est ce que mon père aurait voulu. (Elle approuva énergiquement de la tête.) Je la garderai, sois-en sûre, souligna-t-il doucement.

Son visage se chiffonna, elle retira ses gants en tirant d'un coup sec et presque agressif sur chaque doigt, et les lança à côté d'elle.

Puis elle posa sa petite main sur la joue d'Henry.

— Il avait raison à ton sujet, tu sais, Henry, dit-elle quand elle eut ravalé ses sanglots et fut sûre de ne plus pleurer. Maintenant, peux-tu être un amour et m'aider à aller me coucher ?

Une fois qu'Henry eut accompagné sa belle-mère jusqu'à sa suite et appelé sa femme de chambre pour la déshabiller, il alla dans la pièce qui lui servait de bureau, où il rangeait son papier à lettres frappé de son monogramme. Il était à côté de la chambre qui avait été la sienne, mais qui appartenait désormais à Penelope et était décorée en blanc et or, dans le style de celle des enfants de Marie-Antoinette. Aucune lumière ne filtrait sous la porte ce soir-là, ni depuis quelques jours. Les servantes lui avaient dit, en s'exprimant avec le plus de circonspection possible, que depuis mardi sa femme rentrait tard et dormait jusqu'au matin pour s'habiller et sortir à nouveau. Leurs visages exprimaient la plus loyale inquiétude, mais pour Henry ce n'était qu'un autre signe que sa vie obéissait à quelque dessein parfait et cependant invisible. Il alluma une lampe, chercha une carte de visite avec son monogramme, et griffonna dessus :

Ma Diana, quand pouvons-nous nous voir ?

Puis il alla chercher quelqu'un pour qu'on la lui remette.

244

Trente-Trois

La famille Everett Bouchard sollicite

l'honneur de votre présence au mariage de Miss Carolina Broad et de son fils, Mr Leland Bouchard à Grace Church, le 22 juillet 1900 à 13 heures.

245

ne heure avait sonné aux cloches de Grâce Church, et tous U les notables, les nantis, les élégantes aux chapeaux lourds d'ornements attendaient tranquillement, assis sur les bancs de l'église, l'union de l'un des leurs avec une toute nouvelle héritière.

Dans la sacristie, qu'Isaac Phillips Buck avait aménagée comme le dressing-room d'une princesse, avec de moelleux fauteuils et des fleurs dans tous les coins, le cœur de Carolina commençait à battre fort dans sa poitrine. C'était comme si son corps pouvait se désintégrer à n'importe quel moment et dériver dans le vent. Son appréhension n'était en aucune façon liée à l'idée de devenir l'épouse de Leland, ce qui ne pourrait jamais arriver assez vite – surtout après leur séparation de quelques jours, détail sur lequel sa famille très traditionnelle avait insisté et qui avait été insupportable pour les futurs époux. Ce qui l'inquiétait au plus haut point était d'avoir peut-être fait un impair, une bévue quelconque, alors qu'elle était tout près d'arriver au sommet de la scène sociale, et que, si c'était le cas, il était trop tard pour réparer ses maladresses.

— Miss Broad, êtes-vous prête ?

Par-dessus son épaule, dans le reflet du miroir au cadre doré, qui était si haut et si lourd qu'il avait fallu trois hommes pour le transporter à l'intérieur et l'y installer, Buck faisait du surplace. La jeune fille lui jetait de temps à autre un regard, de ses yeux d'un vert plus pâle que d'ordinaire. Une dentelle ancienne moulait son torse jusqu'au menton et descendait le long de ses bras jusqu'à ses poignets. Une ceinture de satin blanc enrichie de perles lui prenait la taille, sous laquelle s'élargissait une jupe aux plis étudiés qui se terminait par une traîne digne d'un couronnement. À cause de cette jupe et de cette traîne, elle ne s'était pas assise depuis des heures, et ses jambes ne la portaient presque plus. Ses cheveux 246

bruns, séparés au milieu par une raie, tombaient en bandeau sur ses oreilles et se tordaient en un chignon sur sa nuque. Ils étaient parsemés de fleurs blanches, et de minuscules diamants ornaient le serre-tête qui retenait une légère voilette.

— Votre futur époux vous attend, continua-t-il avec gentillesse.

— Mais est-ce que je suis bien ?

Elle savait que oui. Il lui semblait que ces derniers jours, ses traits s'étaient adoucis, de sorte que son visage rayonnait de toute sa singulière beauté. Les taches de son qui parsemaient son teint par ailleurs très pâle ne lui

paraissaient plus une disgrâce ; au contraire, elle sentait que ce détail lui donnait un cachet tout particulier. Buck, qui devait probablement deviner son état d'anxiété, s'approcha d'elle et posa une main sur son épaule.

— Vous êtes la plus jolie mariée que j'aie jamais vue, dit-il, et vous savez que vous n'êtes pourtant pas la première que j'assiste avant sa montée à l'autel.

Pour la première fois ce jour-là, elle réussit à sourire, à la pensée que Buck la comparait favorablement à Penelope Schoonmaker. Mais elle devait beaucoup à cette autre jeune dame, qui à n'en pas douter attendait parmi leurs invités, et elle savait qu'il serait peu convenable de poursuivre sur ce sujet afin de se délecter plus longtemps du compliment. Spécialement un jour aussi important que celui-ci. Elle se mordit la lèvre inférieure et déclara d'une voix qui était presque un chuchotement :

— Je crois que je suis prête.

Tout s'était parfaitement bien agencé, se rassura-t-elle. Madame Bristede avait terminé sa robe et celles couleur pêche de ses demoiselles d'honneur – Katy, Beatrice, Eleanor Wetmore et Georgina Vreewold –, bref tout avait été prêt à temps. Les journaux s'étaient tous abondamment répandus sur le couple remarquable et radieux qu'ils formaient, elle et Leland. Même Dieu semblait avoir participé à son bonheur, la gratifiant de l'une 247

de ces journées d'été parfaitement tempérées, où le soleil est un disque d'or qui se détache sur un fond de bleu éternel. Elle avait réussi à avoir sa sœur avec elle, quoiqu'au prix de l'obligation d'inviter Mrs Carr à son mariage ; Claire, qui avait aidé la femme de chambre de Carolina à habiller celle-ci, se tenait debout dans l'ombre maintenant, observant avec respect les derniers préparatifs avant la cérémonie. Bientôt, une fois tout ce grand appareil terminé, Carolina serait officiellement Mrs Leland Bouchard. Elle et son mari descendraient les marches de l'église, souriant à leur bonheur féérique. Tous ces chic New-Yorkais qu'elle voulait tant impressionner la jugeraient – ou non – mais cela n'avait plus grande importance, éluda-t-elle, puisque dans quelques jours elle serait sur un paquebot en route vers l'Europe pour y vivre sa lune de miel.

Buck tourna vers elle son visage lisse et gras.

— Puis-je aller chercher Mr Bouchard ?

Dès qu'elle lui fit signe que oui, Buck leva la main vers les deux femmes de chambre. Claire ne regarda pas la future mariée quand elle sortit par l'étroite porte cintrée. Les deux sœurs avaient à peine pu se parler cette semaine, à cause du grand nombre de domestiques présents, mais Carolina voyait dans le regard de sa sœur aînée qu'elle était heureuse que la vie de sa cadette ressemble à un conte de fées, même si elle-même portait toujours une simple robe noire. Sa chevelure rousse était relevée et attachée par un ruban, et parée plus qu'à l'ordinaire. Détail important.

Mais l'essentiel, se dit sa Carolina, était que Claire soit sur place, et secrètement présente au mariage du seul et dernier membre de sa famille.

Comme Carolina n'avait pas de père, celui de son fiancé avait aimablement offert de jouer ce rôle durant la cérémonie. Elle pensa tristement à Mr Longhorn, qui aurait été si heureux de lui rendre ce service, et à son propre père, dont elle se souvenait à peine, et qui aurait été sûrement bouleversé de voir sa fille cadette 248

faire un mariage aussi prestigieux. Elle eut soudain hâte que l'hymne processionnel commence, et sentit que chaque seconde qui la séparait du premier baiser avec son mari serait une sorte de torture. Le petit sourire qu'elle avait adressé à Buck s'épanouissait à présent sur son visage.

— Ma chère Miss Broad, vous faites vraiment une très belle mariée.

Le sourire de Carolina s'évanouit quand elle se rendit compte que ce n'était pas son futur beau-père qui était apparu au loin, au coin du miroir, mais la trop familière silhouette de Tristan Wrigley. Il portait une queue-de-pie et un pantalon noirs, un gilet gris et une chemise de soirée à faux col, tenue normale de tout invité à un mariage très distingué. Il portait bien le costume, et avec cela son beau visage aux traits bien dessinés devait aisément le faire passer, aux yeux des huissiers en faction sur les marches de l'église, pour le descendant d'une longue et auguste lignée.

— Comment es-tu arrivé ici ? chuchota-t-elle.

— Oh, Miss Broad, répondit-il. Tout le monde sait que toi et Leland Bouchard allez vous marier aujourd'hui à Grâce Church. Je suis simplement entré en même temps que tes distingués amis.

Penses-tu vraiment que tu vas te débarrasser de moi avec un pourboire de vingt dollars, comme un larbin qui t'aurait aidée un soir à mettre ton châte ?

Il ne quitta pas, durant tout ce discours, son sourire entendu et congratulateur, mais Carolina saisit la menace qui perçait entre ses mots.

— *Vous* allez devoir partir maintenant, commença-t-elle d'une voix un peu tremblante. Mon beau-père va venir. Il serait très inconvenant que vous vous trouviez ici à son arrivée.

— En effet. Mais, il n'est pas encore *ton* beau-père.

— Il le sera très bientôt, répliqua-t-elle, espérant qu'il ne percevrait pas le manque d'assurance de son ton.

— Soit. Mais je pensais que tu avais le droit d'être avertie que j'étais là, et que si jamais le révérend demandait si quelqu'un dans l'assemblée, homme ou femme, connaîtrait une raison qui s'opposerait à ce que les fiancés s'épousent, je pourrais me sentir obligé de parler...

— Non. (Les yeux de Carolina se détournèrent de son reflet dans le miroir pour regarder Tristan.) Tu ne peux pas faire cela.

— Ah bon ? (Tristan leva les sourcils.) Mais pourquoi, reconnais-le, te ferais-je la faveur de ne pas dire quels sont les faits ? Que tu es une ancienne servante et un imposteur, et que ta richesse actuelle est issue d'une relation bien peu convenable, alors que tu as été si froide avec moi ?

— Elle était tout à fait convenable, riposta-t-elle rouge de colère.

Car il y avait une vérité dans son histoire personnelle qui en faisait une épouse idéale, c'est qu'elle arrivait vierge à l'autel. Une rage instinctive se souleva en elle à la pensée que Tristan pourrait en quelque sorte jeter un doute sur cela.

— Ce n'est pas à moi de juger, répondit son tourmenteur avec un haussement d'épaules.

— Que veux-tu ?

Tout son corps se raidit. Elle essaya de recouvrer son sang-froid et se rappela qu'elle était propriétaire de bijoux, de tableaux, d'actions et de titres. Il pouvait continuer à la faire chanter : elle était plus maligne que lui, et savait que si elle gardait la tête froide, c'est elle qui le manipulerait.

— Je ne suis pas gourmand, répondit Tristan d'une voix égale.

Je veux juste être dédommagé de t'avoir aidée à devenir une dame très riche.

Carolina inspira longuement et concentra toute sa volonté pour faire disparaître le rouge de ses joues. Elle parla d'une voix douce et grave, en le regardant au fond des yeux. Ils étincelaient.

250

— Je jure que je te récompenserai de ta peine. Mais, pars maintenant, je t'en supplie.

Elle lut sur le visage de Tristan qu'elle l'avait convaincu ; qu'il était prêt à s'en aller pacifiquement, et à la laisser se marier en toute tranquillité. Mais avant qu'ils puissent se serrer la main, des voix se rapprochèrent d'eux, venant de l'antichambre. Tous deux se figèrent.

— Ce n'est probablement personne qui vaille la peine, Leland, laisse-moi m'en occuper. (Le cœur de Carolina chavira quand elle reconnut la voix du père de son fiancé.) Simplement, tu ne dois pas voir ta femme !

— Père, avec tout le respect que je vous dois, elle est ma femme, et si je soupçonne qu'un soupirant la poursuit...

Carolina resta stupéfaite. Peut-être, si elle reprenait assez vite ses esprits, pourrait-elle inventer une histoire convaincante. Mais elle n'en eut pas le temps : Leland s'était précipité dans la pièce, avait saisi Tristan par le col de sa veste et le poussait contre le grand miroir qui trembla sous l'impact, jetant des éclats de lumière sur les murs de pierre. Buck et le père de Leland étaient devant la porte, figés dans un silence inquiet.

— Sale type ! cria Leland.

Son visage était devenu aussi rouge que l'était celui de sa fiancée quelques instants auparavant. Carolina comprit qu'il nourrissait une jalousie à rencontre de ce bel homme qu'il avait surpris à l'opéra avec elle, et que l'idée que sa chérie puisse appartenir à un autre le mettait hors de lui. La rougeur pathétique de son visage faisait ressortir le bleu de ses yeux. Son aspect, ses traits étaient plus délicats que d'habitude, et elle ne pouvait s'empêcher de penser, au milieu de tout ce tapage, qu'il était terriblement beau dans ses habits de marié.

— Comment osez-vous venir ici aujourd'hui, le jour de notre mariage ! Comment osez-vous harceler ma fiancée, en plus clans la maison de Dieu !

Le visage de Tristan se décomposa. Le désarroi et la peur pouvaient se lire sur ses traits. Il jeta un regard vers Carolina.

Leland se pencha sur lui d'un air menaçant – il était de loin le plus grand des deux. L'idée que le premier homme qu'elle avait embrassé et celui qu'elle allait épouser étaient sur le point de se battre la détournait une seconde du drame qui était en train de se jouer, et elle ne put s'empêcher de se sentir un peu grisée par le tambourinement de son cœur. *Pas mal pour une fille à laquelle, il y a un an, personne ne prêtait aucune attention*, ne put-elle s'empêcher de penser.

— Pourquoi la regardez-vous ? hurla Leland au vendeur de chez *Lord & Taylor*.

Carolina tourna les yeux vers Buck et Bouchard père, dans l'espoir qu'ils interviennent, mais aucun d'eux ne la regardait.

Leland frappa Tristan au visage avec une telle force qu'il lui fendit la lèvre.

— Dites-moi ce que vous faites là !

— Miss Broad ? l'implora Tristan en désespoir de cause.

Mais elle fut troublée, car son sang avait éclaboussé sa robe blanche.

— De quel droit lui parlez-vous ?

Tristan avait commencé à se défendre, mais Leland était trop fort pour lui. Ils s'empoignèrent et roulèrent bientôt l'un sur l'autre, aux pieds de Carolina. Elle vit avec horreur que d'autres éclaboussures de sang tachaient la soie blanche de sa robe, d'où plumes et perles se détachaient.

— S'il te plaît, Lina... répéta Tristan.

Il était maintenant terrassé, et son adversaire comprimait sa tête contre le sol de pierre ; le ton de sa voix était franchement 252

désespéré, et le tutoiement qu'il employait révélait qu'ils s'étaient bien connus tous deux. Leland le secouait et ne cessait de cogner sa tête contre la pierre grise. S'il continuait, réalisa Carolina, il allait frapper Tristan à mort.

— Arrêtez ! hurla-t-elle, les mains sur ses joues.

Lentement, Leland tourna les yeux vers sa fiancée. Tout le monde haletait. Ce n'était pas seulement sa robe à elle, mais la chemise blanche de Leland qui était maintenant froissée et ensanglantée. Ils n'allaient certainement pas se marier cet après-midi, dans un tel état. Pendant quelques secondes, il la regarda puis lui dit calmement :

— Pourquoi, mon amour ?

Comme elle ne répondait pas à cette question, il lui demanda, abandonnant le ton doux qu'il avait eu, d'une voix empreinte du soupçon qui commençait à naître en lui :

— Qui est-il pour toi ?

Elle se boucha les yeux, mais ce geste fut impuissant à empêcher ce qui allait avoir lieu, à effacer ce qui était déjà arrivé –réalité qui s'installait en elle comme le froid de l'hiver. Elle s'efforça avec succès de retenir ses larmes.

— Mr Bouchard, Mr Buck, pouvez-vous nous laisser ? dit-elle, enlevant les mains de son visage et les posant de chaque côté de sa taille corsetée.

C'est alors qu'un calme étrange s'empara d'elle, car le besoin de dire la vérité la débordait.

— Tristan, va-t'en. Tu as perdu.

Leland se redressait lentement, en titubant. L'homme qu'il avait combattu si durement rampa en direction de la porte, puis se releva et se mit à courir. Buck et le père de Leland échangèrent un signe de tête et quittèrent la pièce.

Pendant tout ce temps, Leland avait fixé Carolina d'un regard las et intense. Elle ne put plus le soutenir.

253

Il semblait brûler de mille questions, mais tout ce qu'il put lui dire fut :

— Tristan... ? Quand nous l'avons vu à l'opéra, tu m'as dit qu'il n'était rien pour toi.

— Chéri... commença-t-elle en baissant les yeux sur sa robe irrécupérable, et en serrant nerveusement ses mains.

Ce terme d'affection sonnait faux à ses oreilles ; ce n'était pas le genre de mot qu'une jeune fille comme elle utilisait. Quand elle parla à nouveau, ce fut d'une voix sincère, et dans l'intention de lui révéler la délicate et entière vérité.

— Il y a certaines choses à mon sujet que j'aurais dû te dire plus tôt.

254

Trente-Quatre

Peut-être la chaleur est-elle montée à la tête des nantis de cette ville, car ce mois-ci a vu moult mariages précipités, moult coiffures bizarres et autant de conduites impardonnables. Pour ce dernier cas, je parle bien entendu de Mrs Henry Schoonmaker, qu'on a vue se pavaner dans toute

la ville en compagnie du prince de Bavière sans faire preuve de la moindre gêne. Quels cocktails spéciaux ces gens du monde ont-ils bu ?

EXTRAIT DE *RUMEURS DE LA VILLE*. DIMANCHE 22

JUILLET 1900.

255

rs Henry Schoonmaker semblait aux anges en sortant de M l'église gothique de Broadway sud en ce radieux après-midi. Elle arborait un petit sourire mutin, indifférente aux chuchotements et aux sifflements qui la suivaient partout. Elle était coiffée d'un chapeau au bord aussi large que ses épaules, orné de roses en tissu et autres fioritures. Le mariage de Carolina Broad avait été annulé très soudainement, contre toute attente, mais ce n'était pas une si mauvaise chose, pensait-elle, car la tenue qu'elle portait, un boléro ivoire très ajusté orné de fils d'or, qui mettait comme jamais la finesse de sa taille en valeur, sur une robe de crêpe grenade, n'était-elle pas trop seyante pour être gaspillée dans la maison de Dieu ? Bien qu'il fût un peu contrariant d'être associée à une fille dont la réputation était liée, par ses soins, à la sienne, et qui se permettait de faire de tels embarras, cela ne l'agaçait pas outre mesure. Pas plus qu'elle n'était affectée par les regards désobligeants des femmes qui, depuis une semaine, la considéraient comme la responsable du scandale Schoonmaker.

Bientôt elle n'aurait plus du tout besoin de leur amitié, ni même de ce nom qu'elle avait si péniblement gagné, et qui, depuis ces derniers jours, avait beaucoup moins de prestige à ses yeux.

Elle venait de vivre des journées enivrantes. Elle et le prince avaient dîné tous les soirs ensemble, avant d'aller danser dans les lieux les plus chic où le Champagne coulait à flots. Comme elle se reconnaissait dans cet aristocrate énergique et radieux ! Car comme elle, il était grand, comme elle, il avait les cheveux bruns et les yeux bleus, et comme elle, il savait qu'il méritait ce que la vie pouvait donner de meilleur. Elle avait toujours rêvé de rencontrer quelqu'un à sa mesure, qui partageât sa vision du monde, ses goûts, et sa richesse. Elle avait cru qu'Henry faisait le poids, mais il ne voyait pas la vie comme elle, et de toute façon que lui 256

importait à présent, car même si cela avait été le cas, il n'aurait jamais pu faire d'elle une princesse, du moins pas une vraie.

— Maintenant que le vieux est mort, c'est la chute de la maison Schoonmaker, déclara Gemma Newbold en sortant de l'église derrière Penelope au bras de son frère aîné, Reginald.

Elle avait murmuré cela d'une voix assez basse pour ne pas paraître discourtoise, mais suffisamment fort pour être entendue.

Penelope souffla bruyamment et haussa les épaules à l'attention de Miss Newbold qui, malgré sa prétendue beauté, n'avait encore reçu aucune proposition de mariage. Les Européens, avait découvert Penelope en l'espace de quelques jours, ne se gênaient pas pour écarter leurs rivaux au vu et au su de tout le monde, et ne criaient pas au scandale quand une femme mariée se divertissait de son côté. « Laisse-les dire », lui glissait le prince chaque fois qu'elle invoquait une certaine pudeur, et ce dimanche elle se mettait à penser comme lui. Désormais, c'était ainsi qu'elle allait vivre.

Sans se retourner, elle descendit les marches de Grâce Church.

Son cocher, à qui elle ordonna de l'emmener au *New Netherland*, l'aida à monter dans son phaéton.

La nuit précédente, Frederick lui avait parlé du château d'hiver que sa famille possédait dans les Alpes, où il avait l'intention de passer ce Noël, à skier et à échanger de précieux cadeaux avec de nombreux cousins. Il lui avait suggéré que sa présence à ses côtés rendrait son séjour encore plus agréable. Décembre allait bientôt arriver, pensa-t-elle. Et l'idée commença à s'installer en elle qu'une vie encore plus luxueuse et plus grandiose l'attendait. Et comme elle n'avait jamais été lente à réagir, sur le chemin de l'hôtel, elle écrivit un billet à Henry.

— Peter, dit-elle, une fois que son cocher l'eut aidée à descendre, je vous prie de remettre ceci à Mr Schoonmaker.

— Bien madame, dit le domestique.

257

La famille le traitait comme un jeune homme, bien qu'il eût pratiquement l'âge du père de Penelope.

— Quand voulez-vous que je revienne vous chercher ?

— Oh, cela ne sera pas nécessaire, dit-elle en le gratifiant d'un sourire charmeur et en lui glissant une pièce de cinquante *cents*.

Elle lui disait adieu.

La suite du prince, décorée de magnifiques meubles anciens dont l'ensemble suggérait une maison de gardien anglaise du siècle dernier, donnait sur le parc. Penelope la fréquentait depuis une semaine, et en connaissait chaque détail ; elle ne s'y était cependant jamais trouvée si tôt dans la journée. Les lourdes tentures étaient à moitié tirées, et une lumière diffuse éclairait à peine les meubles d'acajou et leurs ornements en cuivre. Elle s'arrêta sur le seuil, réalisant, légèrement contrariée, que le cadre n'était pas idéal pour paraître à son avantage : le rouge de sa robe ne serait pas assez rouge, et sa peau risquait d'être phosphorescente dans l'obscurité.

— Le prince est encore au lit, annonça son valet de chambre.

C'était un domestique anglais, d'un âge impossible à déterminer, et ses manières étaient impeccablement froides.

— Dois-je le réveiller ?

Penelope descendit les quatre marches qui menaient au petit salon et y entra.

— Par tous les moyens, répondit-elle en se débarrassant de son chapeau qu'elle lança sur un fauteuil recouvert de jacquard vert et or.

Elle évolua dans la pièce comme si ces meubles lui appartenaient déjà, entre les dessertes aux plateaux sculptés, repoussant les tentures.

258

— C'est mieux comme cela, entendit-elle dire le prince derrière elle, quand la lumière du plein après-midi inonda la pièce.

J'aimerais toujours me réveiller ainsi, en vous voyant, Mrs Schoonmaker.

Elle se retourna et entrouvrit les lèvres d'une façon suggestive.

Frederick portait une robe de chambre en soie couleur lie-de-vin négligemment nouée à la taille, et ses cheveux châains étaient décoiffés, relevés sur son front. Sa tenue décontractée mettait en valeur la beauté de son torse. Comme elle restait debout à le contempler, sentant, à son corps défendant, son cœur battre de plus en plus fort, il lui adressa ce petit sourire oblique qu'elle avait toujours cru n'être destiné qu'à elle seule.

— Ma tenue vous plaît ? demanda-t-elle d'un ton calme et décidé à la fois.

— J'adore.

Le valet de chambre réapparut et, en évitant de regarder le prince et sa visiteuse, il posa sur la table basse sculptée installée au milieu de la pièce un plateau portant des croissants, du calé, du jus d'orange, **et** une bouteille de Champagne. Frederick remercia son domestique et lui donna des instructions à propos des vêtements dont il aurait besoin pour la soirée festive qu'il allait passer avec Mrs Schoonmaker. Le valet s'inclina avant de se retirer, et Frederick alla prendre la bouteille de Champagne qui, venant juste d'être ouverte, dégageait son subtil bouquet dans la pièce. Il se servit une coupe et s'étendit sur le divan proche de la table.

— À mon plaisir ! dit Frederick en levant sa coupe et en buvant une gorgée du breuvage.

Penelope commença à déboutonner les premiers petits boutons de sa veste. Elle les défit l'un après l'autre, puis laissa tomber le vêtement sur le sol. Le regard de Frederick était maintenant fixé sur elle. Elle traversa la pièce d'un pas nonchalant, et s'arrêta. Elle 259

le regarda au fond des yeux, lui prit sa coupe et la termina. Puis elle s'agenouilla devant lui et lui enlaça la taille. Elle savait que ses yeux bleus, vus d'au-dessus, étaient au plus fort de leur pouvoir d'éloquence et de persuasion.

Avant qu'elle devienne Mrs Schoonmaker, seulement trois jeunes gens l'avaient embrassée, et Henry était le seul à qui elle avait permis d'aller plus loin. Mais elle se sentait des atomes crochus avec Frederick, comme si elle aussi était l'une de ces Européennes débauchées qui prenaient des amants

comme bon leur semblait, et elle voulait qu'il comprenne qu'ils étaient tout à fait du même acabit.

Elle battit des paupières d'un air innocent en le regardant. Puis elle se pressa entre ses jambes, levant son visage vers le sien pour l'inviter à l'embrasser. Suivit un délicieux moment d'exquise hésitation. Il se pencha vers elle, comme s'il allait prendre son visage dans sa main, mais au lieu de cela, il retira l'une après l'autre les épingles qui retenaient ses cheveux, lesquels tombèrent en une sombre et éblouissante cascade sur son épaule. Ce fut seulement alors qu'il posa ses lèvres sur les siennes. Il le fit avec une telle chaleur et un tel désir qu'elle se sentit fondre. Les doigts du prince glissèrent doucement de ses cheveux à son dos, puis il la releva et la prit dans ses bras.

— Finalement, dit-il, les mains enfouies sous ses jupes, je ne crois pas avoir besoin des habits que j'ai commandés pour ce soir, n'est-ce pas, ma princesse ?

260

Trente-Cinq

H.

Cette semaine a été horrible, je n'en peux plus de te courir après. Je suis lasse. Si tu veux le divorce, tu l'auras, et je n'y ferai aucun obstacle.

P.

261

enry attendait devant le perron du numéro 17.

H Le square de Gramercy Parle était beau sous toutes les lumières et par tous les temps, mais jamais il ne l'avait été comme ce jour-là. Le jeune homme, vêtu d'une veste sombre et d'un chapeau melon, portait encore le brassard de deuil de son père, et à vrai dire, il songeait à des sujets plus graves qu'au coucher du soleil. Diana lui avait fait comprendre, par des

petits mots joliment gribouillés, qu'il serait le bienvenu chez elle quand il le voudrait, et au diable ce que les gens en penseraient. Mais il avait eu tant de choses à faire qu'il n'avait pas trouvé le temps de répondre à son invitation avant ce dimanche. Ce fut seulement lorsqu'il posa le doigt sur la sonnette qu'il lui traversa l'esprit que cela faisait presque un an qu'il avait attendu là, au même endroit et à contrecœur, pour faire sa demande en mariage à la sœur aînée de la jeune fille qu'il allait aimer. Son père avait insisté pour qu'il le fasse, l'informant que le dimanche était le jour où les Holland recevaient des visites. S'il ne lui avait pas obéi, qui sait ce qui se serait passé.

Une jeune fille menue et aux grandes dents blanches apparut de l'autre côté de la porte vitrée. Juste avant qu'elle prenne son chapeau, il crut un instant que c'était la servante qui l'avait surpris avec Diana la première nuit qu'ils avaient passée ensemble. Il se demanda quel accord cette fille-là avait conclu en échange de son secret, où elle se trouvait maintenant, et si elle avait été choquée d'apprendre que Penelope Hayes, après avoir payé très cher l'information qu'elle lui avait livrée, était à présent devenue totalement indifférente à son propre mariage. Du moins était-ce la signification du billet plié dans sa poche, qu'il avait lu un nombre incalculable de fois.

262

— Miss Diana est-elle là ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle instantanément. Ainsi que Mrs Holland et Miss Edith Holland, ajouta-t-elle comme pour l'avertir.

— Pourriez-vous je vous prie leur dire que Mr Henry Schoo...

— Je sais qui vous êtes, Mr Schoonmaker.

Elle inclina gauchement la tête, comme si elle regrettait son aveu, puis alla jusqu'à la porte coulissante, qui grinça quand elle la tira. Il attendit qu'elle l'annonce, puis entra dans le petit salon ancien où les femmes Holland recevaient leurs invités.

— Eh bien, Henry ! fit Mrs Holland en se levant de son siège près de la fenêtre.

Edith, installée près de la cheminée poussiéreuse, était debout, et Diana, blottie dans les coussins du coin turc, se releva à demi, un peu haletante et les joues roses comme toujours. La maîtresse de maison n'avait pas parlé sur un ton particulièrement chaleureux. Henry devinait, à la façon dont elle hésitait à traverser le tapis persan au dessin effacé par des années de passage pour aller vers lui, qu'elle avait entendu des choses désagréables sur sa liaison amoureuse avec Diana. Ce que, bien sûr, elle ne manifestait pas explicitement.

— Je suis vraiment désolée pour la perte que vous venez de subir, continuait-elle froidement.

Nous le sommes toutes, insista la tante de Diana d'une voix qui sembla douce en contraste avec celle de la femme de son frère défunt.

— Et je suis tout à fait navrée de n'avoir pu être présente aux funérailles, poursuivit Mrs Holland, passant outre la réflexion de sa belle-sœur. J'ai pensé que Diana serait l'émissaire idéal de notre famille.

À sa façon de renifler en disant cela, il réalisa qu'elle n'avait pas été informée de la démarche de Diana, et que si elle avait pu maîtriser les choses, aucune des Holland ne se serait rendue nulle 263

part auprès des Schoonmaker, compte tenu des rumeurs qui circulaient à leur sujet.

Diana observait, d'un regard sombre et humide, tantôt Henry, tantôt sa mère. Ainsi, constata Henry, elle était sortie sans la permission de cette dernière pour se rendre à l'inhumation de son père. Il éprouva pour elle un amour encore plus grand, ce qui lui avait toujours semblé impossible, en pensant au courage et à l'insouciance qu'il lui avait fallu pour être là, discrète et sincère, en arrière-plan, mais assez proche pour qu'il ressente sa présence.

— Je comprends, bien sûr, ce n'est pas une période difficile pour moi seul, répondit-il. Nous avons tant perdu, tous. J'ai appris, cependant, que les

choses allaient mieux dans la vie d'Elizabeth, et bien que nos fiançailles ne se soient pas passées comme prévu, j'en suis sincèrement très heureux pour elle.

— Merci.

— Cela m'a été d'un grand soutien que la famille Holland soit représentée aux funérailles de mon père – je sais qu'il aurait apprécié. Et la vue de Miss Diana, en particulier, m'a réconforté, après tous ces mois de guerre, et cette très soudaine tragédie.

Mrs Holland ferma brièvement ses yeux noirs, montrant par là qu'elle n'était pas dupe de ce mensonge, puis les reposa sur son invité avec encore plus d'intensité. Henry, cependant, ne cilla pas.

Il avait enfin trouvé le ton qui lui était propre, et il se tenait devant cette imposante petite doyenne avec l'assurance de n'importe quel homme autorisé de sa classe.

— Lui permettriez-vous, madame, de faire une promenade dans le square avec moi ? Elle trouve toujours les paroles les plus consolantes et réconfortantes, et du réconfort, je n'en reçois pas vraiment beaucoup ces jours-ci.

Diana s'était déjà levée. Henry, après tout le temps qu'ils avaient passé ensemble loin de la civilisation américaine, fut presque surpris de la voir dans une robe très convenable en 264

crépon de coton rose pâle sagement décolletée qui dévoilait ses bras encore légèrement bruns, et de découvrir les belles boucles brunes qui descendaient maintenant au ras de ses épaules. Elle n'avait jamais aimé être gênée dans ses vêtements, et la vivacité et la fraîcheur qu'il avait toujours adorées en elle se révélaient à la façon dont l'étoffe de sa robe épousait chacun de ses mouvements.

— Je n'ai aucune autorité sur ma fille.

Les mots de Mrs Holland étaient secs et chargés d'une légère pointe de colère.

— Je vous la rendrai très bientôt, répondit-il avant d'incliner la tête en signe d'au revoir.

Diana traversa le fouillis du salon des Holland avec calme et assurance. Il la connaissait maintenant assez bien pour savoir qu'elle se retenait très fort pour ne pas se précipiter vers lui. De son côté, il dut se concentrer pour s'empêcher de sourire à ce bonheur insensé qui lui était arrivé, à savoir que cette si jolie jeune fille soit tombée amoureuse de lui. Elle était de plus en plus épanouie à chacune de leurs rencontres.

Il lui emboîta le pas, et, une fois franchie la porte coulissante, il l'observa attacher son chapeau de paille à bord flottant.

Puis ils commencèrent à marcher autour du square, bras dessus bras dessous. C'était exactement la même promenade qu'il avait faite en compagnie d'Elizabeth, le jour où il l'avait demandée en mariage, quand il n'avait pas encore découvert la délicieuse jeune fille qu'était sa cadette. Il avait été alors si maladroit, et il se sentait si parfaitement à l'aise maintenant, tout en s'empêchant bien sûr d'avoir des gestes trop familiers : Mrs Holland les observait sûrement par la fenêtre. Ils auraient pu ne rien se dire et cela aurait été parfait, pensait-il, tant qu'ils marchaient ensemble dans l'air chaud de l'été.

— Quel dommage que nous ne nous soyons pas vus ces derniers temps, Mr Schoonmaker, lui dit-elle lorsqu'ils 265

contournèrent le coin nord-ouest du square, sur un ton très comme il faut, comme amusée par l'idée de feindre, pour d'éventuelles oreilles indiscrètes et de possibles pipelettes, de se connaître à peine.

Il aurait voulu entrer dans ce jeu, mais il y trouvait quelque chose de triste. Car leur séparation n'avait rien de drôle. Cette façon de parler, ces ruses, ces faux airs, tout cela lui sembla une perte de temps.

— Mais je sais que l'étrange tournure des événements ne doit pas vous laisser le temps de souffler.

Il jeta un coup d'œil à son visage, en grande partie voilé par l'ombre de son chapeau. Il aurait voulu y voir une réelle affection.

— Tu me manques, lui répondit-il d'un ton calme.

— Vous aussi, repartit-elle du même ton maniéré.

Puis, en chuchotant :

— Tu ne peux pas savoir à quel point.

— Je partage votre avis... continua Henry tandis qu'ils franchissaient au milieu d'autres promeneurs les grilles du square verdoyant.

Ils passèrent devant des bancs et des parterres de fleurs. Les gravillons crissaient légèrement sous leurs pas.

— ... Sauf que tu me manques à un point inimaginable.

Sous le bord de son chapeau de paille, il la vit sourire. Cela lui plut, mais il éprouva le besoin intense de voir son visage tout entier.

— Eh bien, très bientôt Mr Schoonmaker, vous et moi serons sur un paquebot en route pour un pays où aucun de nous deux ne connaîtra personne, et comme cela, vous m'aurez toute à vous.

Les yeux d'Henry se fermèrent malgré lui.

— À ce sujet... commença-t-il.

266

— Oh, Henry... (Diana s'arrêta et se tourna vers lui, le regardant cette fois bien en face.) Ne retarde pas notre départ d'une semaine.

Je ne pourrais le supporter.

— Mais tout est complètement différent maintenant !

Il n'avait pas préparé de discours, et à présent il le regrettait. Il avait cru, en quelque sorte, que Diana se serait déjà rendu compte d'elle-même de la chance qui leur arrivait. Son enthousiasme était réel, son programme clair et ses intentions profondes, pourtant il se sentait bizarrement embarrassé et ne trouvait pas ses mots pour lui faire comprendre quel allait être leur avenir.

— La mort précoce de mon père a été un événement tragique, mais s'il est possible d'en tirer quelque chose de positif, que ce soit que toi et moi puissions enfin être ensemble. Vraiment ensemble.

Ses ambitions politiques, son influence, plus rien de tout cela ne compte. Lui parti, mon héritage assuré, il n'y a plus aucun obstacle à mon divorce, à part quelques enquiquineurs systématiques et vieux jeu dont les ragots seront de toute façon démentis bien avant que nos enfants fassent leurs premiers pas.

(Henry sourit à cette pensée.) Même Penelope ne se mettra plus en travers de notre chemin.

Il fouilla dans sa poche et en retira un billet froissé, qu'il avait lu et relu dans la voiture qui le conduisait chez les Holland. Elle le prit, et bien qu'il fût court et qu'elle en eût rapidement fini la lecture, elle ne releva pas les yeux vers lui.

— Diana, n'est-ce pas merveilleux ? Il y a une semaine, tout était si compliqué, et maintenant, tout est si simple.

Il chantait presque en prononçant ces mots. Il prit ses petites mains dans les siennes.

— J'ai mon propre argent désormais, et ma propre maison.

Tout le monde fera comme je le dis. On t'appellera Mrs Henry Schoonmaker, et tu seras la maîtresse de cette maison.

Finalement elle leva la tête et rencontra ses yeux. Il fut soulagé de voir enfin son visage, mais déconcerté par son absence d'expression. L'avenir qu'il décrivait était si clair, si radieux dans son esprit, et pourtant les traits de Diana n'exprimaient que le trouble. Elle semblait avoir du mal à comprendre. Le soleil, haut dans le ciel, lui faisait plisser les yeux.

— C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ? l'interrogea-t-il.

— Henry, je suis désolée, mais... (Elle s'écarta un peu de lui.) Non. Ce n'est pas ce que je veux. Ce que je veux... Ce que je veux...

Elle fronçait les sourcils, l'air tourmenté. Il se rendit compte alors qu'elle ne pouvait terminer sa phrase, car elle était maintenant au bord des larmes. Le mot « non » le frappa ; il retentit à ses oreilles comme un coup de cymbales.

— Mais... commença-t-il.

Il ne termina pas. Déjà elle courait dans le square, le laissant seul, stupéfait dans la lumière d'un soleil absurde.

268

Trente-Six

Il y a un an, on murmurait que Penelope Hayes et Miss Elizabeth Holland n'étaient plus les deux amies intimes qu'elles avaient été, mais des rivales devant le fiancé d'Elizabeth, Henry Schoonmaker.

Aujourd'hui cette dernière est devenue Mrs

Snowden Cairns, et il s'avère que la rivale de Penelope Schoonmaker a toujours été la cadette des demoiselles Holland.

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE MONDAINE DU

NEW YORK NEWS OF THE WORLD GAZETTE,

DIMANCHE 22 JUILLET 1900.

iana dénoua son chapeau et le posa sur le meuble près de la Dport

e d'entrée, où un plateau d'argent recueillait les cartes des visiteurs qui venaient prendre le thé ou honorer les après-midi musicaux. Il y avait eu moins de visites depuis la mort de Schoonmaker senior, probablement à cause des rumeurs qui circulaient à propos des derniers mots d'Henry à son père.

Diana ne se retourna pas vers la fenêtre pour voir s'il l'avait suivie. Peut-être était-il encore dans le square, dans la même position, l'air considérablement plus vieux et soudain transformé en gentleman au visage sérieux. Elle brûlait de se précipiter dehors, pour le rattraper et lui dire qu'elle était à lui, pour toujours, et à n'importe quelle condition. Mais au lieu de cela elle resta là, le visage renfrogné. Elle regarda la tenue qu'elle portait, une robe rose qu'elle avait prise sans y penser ce matin dans la garde-robe de sa chambre, et qui lui semblait maintenant ne pas du tout lui correspondre ; c'était celle d'une petite fille plutôt que celle d'une femme qui serait à la tête d'une vingtaine de domestiques. Puis elle monta à l'étage.

Ce qu'il avait proposé était tout ce dont elle avait toujours rêvé : montrer à Penelope et au reste du monde qu'elle, Diana, avait toujours été le véritable amour d'Henry, et continuer à prouver qu'il en serait toujours ainsi. Et cependant son cœur s'était serré, et son esprit assombri. L'idée de révéler à quel point Penelope s'était fourvoyée lui semblait sans aucun intérêt maintenant. Elle s'arrêta à l'étage dans le couloir, face à la haute fenêtre qui ouvrait sur le nord, et vit Henry marcher vers sa voiture à longues enjambées et y sauter comme s'il était pressé d'arriver quelque part.

— Mrs Henry Schoonmaker...

Elle prononça cette phrase tout haut et fronça les sourcils : il n'y eut aucune réaction autour d'elle. Le parquet ne trembla pas, et personne ne tressaillit à ces mots. Alors elle retourna dans sa petite chambre, qui avait été le lieu de ses rêves les plus fous : ceux de tous les pays où elle pensait aller, de tous

les gens qu'elle y rencontrerait, et de l'incroyable parcours de sa vie telle que son biographe l'écrirait. Peut-être ses rêves commençaient-ils ici, à cet endroit. C'était le papier peint saumon fané de ces murs, son petit lit en acajou, cette peau d'ours où elle s'était donnée pour la première fois à Henry. D'importants événements s'étaient produits entre ces quatre murs, mais ils n'étaient rien, comparés aux histoires qu'elle s'était racontées, étendue sous ce plafond bas.

Elle aurait aimé que Claire travaille encore ici – elle l'appellerait, et la jeune fille aux cheveux roux l'aiderait à se déshabiller, et elles parleraient d'amour, de destin et d'autres sujets qui les intriguaient, mais dont elles savaient peu de chose.

Elle pensa appeler Gretchen, la nouvelle servante, car les minuscules boutons qui s'alignaient de ses reins à sa nuque étaient difficiles à atteindre. Mais tout était à jamais différent maintenant, elle était plus seule que jamais, et elle réussit à défaire elle-même tous les boutons. Elle déposa la robe sur la chaise de sa coiffeuse au miroir ovale et au cadre sculpté d'anges et de lys. Un étui en argent était caché au milieu des parfums et des poudres. Elle en sortit une cigarette, puis gratta une allumette et l'alluma. Elle s'étendit par terre, vêtue de son corselet et de sa petite culotte bouffante en coton blanc ornés de rubans bleu pâle, et plaça à côté d'elle le cendrier en verre qu'elle avait rapporté en souvenir du troquet de la señora Conrad. Elle s'accouda et appuya sa tête contre sa paume, inspirant et expirant des bouffées de sa cigarette tout en contemplant les moulures en plâtre du plafond.

Pour retrouver Henry, pour le connaître un peu mieux, et pour en faire son amant, elle avait voyagé au bout du monde. Et maintenant, grâce à d'heureux coups du sort, il était tout à elle, et 271

pas seulement en secret, ce qui aurait fini par devenir insupportable : il voulait l'épouser. Aussi pourquoi sa gorge se serrait-elle à cette pensée ? Elle se demanda s'il n'y avait pas au fond d'elle-même quelque chose qui recherchait la difficulté et qui se détournait de tout ce qui venait trop facilement. Peut-être sa tendance à théâtraliser et à dramatiser la vie jetait-elle la confusion dans son esprit, et la rendait-elle méfiante devant ce cadeau inespéré du ciel.

Elle fuma cigarette sur cigarette, jusqu'à ce que sa bouche soit sèche et que sa poitrine brûle. Quand le cendrier en verre fut plein de cendres, elle se leva et alla se coucher. Elle prit la valise qu'elle tenait toujours prête pour le départ, dans laquelle elle gardait quelques vêtements et un mémorable chapeau melon aux pouvoirs magiques, et en sortit son journal. Puis elle s'effondra sur la couverture de lit blanche en poussant un grand soupir. Un moment elle se sentit très jeune, et un peu folle, d'avoir passé son après-midi ainsi, alors que, quelque part dans la ville, son riche amant prenait des décisions colossales qui allaient avoir des conséquences sur des centaines, voire des milliers d'hommes.

Mais une fois qu'elle se mit à gribouiller quelques mots, elle ne s'arrêta plus et noircit plusieurs pages. Elle commença : *Quelle sorte de Mrs Schoonmaker serait-elle ? Méchante, frivole, ou partie trop tôt dans la tombe ? Serait-elle vaniteuse, heureuse, ou rapidement oubliée ? Certainement pas par les plumitifs de la fine fleur de la société, les jaseurs ou les médisants qui avaient une mémoire d'éléphant.*

272

Trente-Sept

Si l'on s'avise qu'il vaut toujours mieux dire la vérité, on mène sans aucun doute une vie très saine. Cependant il est difficile d'imaginer qu'on puisse en ce cas demeurer longtemps dans une société comme la nôtre, où les apparences sont si impitoyablement entretenues.

MAEVE DE JONG, *AMOURS ET AUTRES FOLIES*

DES VIEILLES FAMILLES NEW-YORKAISES.

273

ers trois heures de l'après-midi, Carolina avait enlevé son V voile, mais gardé sa belle robe blanche hors de prix, résultat d'un travail de couture effréné de près d'une semaine. Ne se souciant plus de ne pas la froisser, elle s'était assise dans le confortable fauteuil rembourré que Buck avait disposé

dans son dressing-room ce matin-là. Devant elle, un plateau d'argent présentant des sandwiches et du thé, qu'elle n'avait pas touchés.

Elle ne pouvait rien avaler. Elle avait souvent entendu parler de ces dames délicates qui souffraient d'un manque total d'appétit, et n'avait jamais éprouvé pareille chose avant ce jour. Toutes ses pensées étaient tournées vers Leland, où qu'il soit, et elle en avait l'estomac noué. Quand ils s'étaient retrouvés seuls, elle avait commencé à lui expliquer qui était Tristan, avec l'arrière-pensée qu'elle ne pouvait lui révéler qu'une partie de la vérité et espérer son pardon avec un sourire contrit. Mais elle avait fini par tout lui dire : son nom exact, le lieu de sa naissance, sa vraie famille, son ancien statut de femme de chambre, sa rencontre avec Longhorn.

Il l'avait écoutée attentivement, rien ne lui avait échappé. Puis il lui avait dit d'une voix calme qu'il voulait à présent être seul et marcher. Mais il reviendrait. Il avait promis de revenir.

Il y avait trois ou quatre heures, elle craignait de petits tracas de garde-robe ou d'être embarrassée par certaines formulations de circonstance. Elle n'aurait pu imaginer quelque chose d'aussi fâcheux que ce qui venait de se passer. Pourtant, contre toute attente, peu lui importait le mépris de ses riches invités, et les articles scandalisés qui paraîtraient sans aucun doute le lendemain dans les journaux. Si elle avait pu, elle aurait troqué tout l'héritage de Longhorn contre l'assurance que Leland l'aimait toujours. Et elle aurait donné sa belle maison juste pour savoir dans quelle rue il se trouvait à ce moment précis.

274

Cette attente était plus solitaire et plus douloureuse qu'aucune autre. Elle pensa alors que sa sœur n'était peut-être pas très loin, et que Claire, dans sa grande bonté, lui serait une compagnie rassurante et apaisante jusqu'au retour de son amoureux. Mais après la confession sans compromis qu'elle avait faite à Leland, elle se rendait compte qu'elle avait été très dure en demandant à sa sœur de jouer le rôle d'une servante silencieuse le jour de son mariage, et qu'elle ne méritait en conséquence pas le réconfort qu'elle aurait pu lui apporter.

Elle n'avait pas envie de pleurer. Elle voulait si désespérément voir Leland apparaître que durant ces heures d'attente une sorte de sérénité s'était installée en elle. Depuis qu'elle était devenue Carolina Broad, elle craignait, à chaque minute qu'elle vivait, de trahir son passé et son identité secrète, ses piètres origines, sa basse extraction. Mais maintenant qu'elle avait révélé la vérité à la seule personne dont l'opinion comptait désormais vraiment pour elle, elle sentait qu'elle pouvait, enfin, se reposer un peu, malgré le tragique de la situation.

La pièce était petite, mais le plafond était aussi haut que celui d'une cathédrale, et un silence presque surnaturel y régnait. Elle devrait prier, et ne savait comment s'y prendre.

Mais sans qu'elle ait eu besoin de se prosterner, Leland tint sa promesse.

Il revenait, moins enfiévré cette fois, et le teint livide. Elle regarda la veste noire qu'il portait et l'étoffe légère de sa chemise de soirée, qui, même froissée et tachée de sang, tombait élégamment sur son beau torse.

Pendant un temps aucun des deux ne parla. Elle se leva, faisant bruire sa robe incrustée de pierres précieuses. Les froufrous et les tintements de sa parure retentirent étrangement fort dans le silence monacal de cette pièce, entre ces deux âmes. L'homme qui aurait déjà dû être déclaré son époux devant l'autel la regardait de 275

ses yeux bleu pâle, mais sans doute cela lui était-il douloureux, car très vite il les détourna.

— Carolina... commença-t-il.

— Je suis désolée... lâcha-t-elle étourdiment.

— Ne le sois pas.

— Comment ?

Son cœur, comme une voile sous une brise d'été, se gonfla.

— Je comprends, poursuivit-il, l'air stoïque et vaincu, gardant les yeux au sol. Je comprends pourquoi tu as menti sur ton identité. Sur la personne que tu étais. Sur celle que tu es. D'une certaine façon, je trouve que c'était très audacieux de ta part, d'embobiner ces imbéciles et de leur faire croire que tu étais tout aussi importante que n'importe lequel d'entre eux.

— Vraiment ? chuchota-t-elle, osant un pas vers lui, consciente du bruissement de son jupon empesé contre la pierre.

Son visage sombre lui brisait le cœur, car tout ce qu'elle voulait, c'était le voir éclairé par la plénitude de ce qu'elle lui avait révélé, par la vision d'elle-même dans toute sa vérité.

— Oui. Aucune de ces personnes ne m'a jamais particulièrement impressionné, et je me suis toujours moqué de ces grandes soirées, de ces beaux habits et de toutes ces conversations mondaines. Je crois que j'ai toujours su que tu étais différente d'eux, et que c'est cela qui m'a fait désirer t'avoir à moi.

J'ai marché pendant des heures en me demandant si je serais tombé amoureux de toi de la même façon, si tu m'avais dit depuis le début que tu étais une servante et non une héritière.

Sur ces mots il releva enfin son visage, si bien que la lumière tombant de la haute fenêtre éclaira parfaitement ses traits et le regard qu'il porta sur elle.

— Je crois que oui, Carolina. Je crois que je t'aurais aimée de toute façon.

276

Un son sortit de la gorge de Carolina qui ne ressemblait à aucun qu'elle ait jamais entendu, entre le murmure, le gazouillis et le gémissement. Elle voulait pouvoir lui répondre quelque chose d'aussi beau que ce qu'il avait dit, mais des larmes perlaient à présent au bord de ses paupières, et même si elle avait pu parler, aucun mot n'aurait pu approcher la grandeur des sentiments qu'elle éprouvait à ce moment. Déjà elle imaginait une petite cérémonie, sur un bateau peut-être, son mari et elle voguant loin de cette

ville, de ses cruautés et de ses censeurs. Elle avança encore vers lui et lui tendit les mains.

— J'aurais tant aimé te dire cela dès le début, ou quand nous nous serions un peu mieux connus.

Leland prit ses mains et les serra. Puis il les lâcha.

— Mais tu m'as dit que tu étais fille unique, alors que tu as une sœur. Tu as recherché l'amitié de Longhorn par intérêt financier, à ta façon. Tu es arrivée là où tu voulais, tu t'es rapprochée de moi, et tu as pensé que tu parviendrais à me cacher la vérité toute notre vie. Tu m'as menti trop longtemps, et je ne crois pas que je pourrai te pardonner cela.

— Non... je t'en supplie ! haleta-t-elle.

En quelques secondes tout s'effondra dans son esprit. Elle se jeta en avant, tendant les bras vers lui. Il la souleva et la laissa poser son visage contre sa poitrine. Ses larmes coulaient à flots maintenant, et son corps était secoué de sanglots. Quand, accablée, elle parvint à contenir la violence de son émotion, il commença à la bercer.

— Mais je t'aime, geignit-elle sur ce ton qu'elle avait parfois.

— Je t'aimais, moi aussi, dit-il.

Pendant un long moment, ils demeurèrent immobiles et silencieux.

Elle était heureuse de sentir ses bras autour d'elle, mais déjà cette étreinte n'avait plus l'intensité d'avant. Aussi longtemps qu'il 277

la laissa faire, elle continua de presser son visage contre son torse, afin d'en recueillir tout le réconfort possible, car elle savait que la dévastation, en elle et autour d'elle, ne faisait que commencer.

L'hystérie est une condition commune aux

femmes des classes supérieures ; les symptômes en sont la nervosité, une tendance à

l'évanouissement, à la suffocation, à l'insomnie, à l'irascibilité, et à la pugnacité.

Les charlatans prescrivent une privation

sensorielle et toutes sortes de potions. Le meilleur traitement, en fait, est une consommation

importante de nourriture riche suivie de

nombreuses heures au lit. Après quoi ces délicates fleurs de salons de thé reprendront leurs couleurs et s'épanouiront à nouveau comme avant.

MANUEL DE SANTÉ NATURELLE POUR LES FEMMES, ÉDITION DE 1897.

279

es anges avaient disparu, ils avaient même déserté les eaux troubles

et profondes du sommeil d'Elizabeth. Dans les rares instants où elle reprenait conscience, elle gémissait, priait, suppliait. Elle avait tenté de se persuader que tout cela n'était qu'une méchante illusion, et que Snowden ne s'était soucié en fait que de son repos. Puis elle réalisa avec quelle imperturbable cruauté il ne cessait de l'endormir et de l'affaiblir, et se souvint comment, avant, il avait stratégiquement et froidement tué. Elle le savait instinctivement, et avec une certitude effrayante. Peut-être son père s'était-il battu. Elle savait aussi que Will avait affronté sa mort avec le même courage obstiné qu'il avait toujours eu dans sa brève existence. Elle serait une proie facile pour Snowden – il dirait qu'elle était morte en donnant la vie à son enfant, et l'héritier de toute la fortune des Holland serait alors sous son contrôle. Pourquoi quelqu'un douterait-il qu'il n'était

pas le sien, alors qu'elle se décomposerait en terre et ne pourrait plus parler ?

Il était minuit passé quand ses yeux s'ouvrirent et que la conscience la recouvrit comme du givre. Quel jour était-il, elle n'avait aucun moyen de s'en rendre compte. Elle, dont le cœur avait déjà été si malmené, bouillonnait maintenant. Quelques souvenirs pénibles lui revinrent tout d'abord ; suivirent les sensations, dans tout son corps. Elle avait soif et faim, elle aurait aimé voir un sourire encourageant, mais le plus urgent pour elle, c'était de sortir de ce lit et de cette maison.

Elle était meurtrie, elle voyait flou, tout était indistinct. Elle cligna fort des paupières, essayant de discerner les contours de la pièce, et de réfléchir à ce qu'elle devait faire. Elle savait que la chance qui se présentait à elle maintenant ne se reproduirait pas, et que le fait qu'elle soit réveillée ne pouvait qu'être la conséquence de quelque oubli. Son mari ne lui en laisserait pas 280

d'autre. Dans ses rêves, Teddy était venu la sauver, mais dans la vie réelle il était sorti de sa chambre et son sens aigu des bienséances l'avait rendu aveugle à sa situation. Tout ce qu'elle put penser fut : *l'escalier, la porte, la rue*. Elle repoussa ses couvertures et se leva, titubant sur ses jambes tremblantes.

Elle avait toujours eu une démarche légère. C'était l'un de ses charmes que l'on décrivait dans les pages mondaines. Elle se mouvait avec tant de grâce sur le sol des salles de bal que c'était à peine si l'on sentait sa présence, à ceci près qu'on ne pouvait détacher les yeux de sa personne. Ainsi avait été Elizabeth Holland, et ces qualités lui étaient d'un grand secours, à présent qu'elle avançait tel un fantôme dans le hall d'entrée.

Une faible clarté traversait la lucarne au-dessus de la porte.

L'obscurité régnait alentour. Peut-être, pensa-t-elle en arrivant sur le palier du premier étage, sa formation de parfaite débutante lui permettrait en outre un jour de devenir une grande cambrioleuse.

Mais c'était une voie saugrenue, sa situation était grave, et elle se demanda quel était ce liquide clair et écœurant dont Snowden imprégnait son mouchoir avant de lui en recouvrir le nez et la bouche, et si cela, en plus de la plonger dans un profond sommeil, ne la faisait pas divaguer.

Cette idée distrayante la calma un peu et les battements de son cœur ralentirent, au moment précis où elle arrivait devant l'escalier. Elle entendit alors le plancher craquer, juste au-dessous d'elle, et son sang ne fit qu'un tour. Elle sut, bien qu'elle ne pût rien voir, que c'était Snowden. Un rayon de lune se reflétait sur le flacon de liquide clair qu'il portait. Ainsi c'était le retard qu'il avait mis à le lui faire inhaler à nouveau qui lui avait offert cette opportunité. La vilenie, la bassesse de ses intentions la submergèrent. L'homme avec lequel elle s'était engagée à partager sa vie entière, devant Dieu et devant les hommes, n'était déterminé, lui, qu'à une seule chose : exterminer sa famille. Elle n'avait jamais éprouvé une telle colère. La rage parcourut ses 281

veines comme une onde électrique. Elle vit, en esprit, Will juste avant qu'il ne meure, avec cette expression de peur, de douleur et d'incompréhension qu'il avait sur le visage. Snowden s'approchait du haut des marches, d'un mouvement lent, sans doute parce qu'il s'était réveillé il y avait peu de temps. Elle le voyait distinctement maintenant, il avait les yeux baissés, mais son pas, bien que lent, était décidé, et son but évident. Il ne l'avait pas remarquée – elle n'avait pas osé respirer depuis qu'elle l'avait entendu dans l'escalier. Le souffle de Snowden était fort et régulier. Lorsqu'elle agrippa la rampe, il fut saisi de stupeur. Qu'elle soit là devant lui, debout et bien éveillée, il ne put le croire. Ses yeux s'exorbitèrent.

Sans hésiter, elle tendit les bras en avant et le poussa de toutes ses forces.

Ces deux êtres ne pouvaient rivaliser. Il était robuste, et elle était une sorte d'apparition, d'ombre déséquilibrée par son gros ventre. Était-ce la rage qui lui donnait une telle vigueur, ou quelque instinct de louve protégeant son petit, ou bien la main de Dieu l'avait-elle secourue dans ce moment de grand danger ? Plus tard, quand elle cessa de tressaillir de terreur et de trembler d'émotion, elle comprit que c'était Will qui l'habitait à ce moment-là, tel l'ange ailé de son rêve, pour la protéger une dernière fois.

La poussée fut soudaine et violente. Les pantoufles de Snowden dérapèrent sur la marche, et il moulina des bras. Ses yeux s'ouvrirent démesurément devant la petite créature blonde qu'il avait si facilement assujettie depuis des jours. Mais il était trop tard pour lui ; il tomba, et sa chute fut terrible. Il y eut un bruit sourd et un horrible craquement quand sa tête heurta le bas de l'escalier. Après quoi, Elizabeth respira fort, plusieurs fois, sans pouvoir pour autant trouver le calme. Elle posa la main sur son ventre pour essayer de faire cesser le tremblement, au moins là où était son enfant.

Puis elle avança sur la pointe des pieds, pour constater ce qu'elle avait fait.

282

Trente-Neuf

[...] et peux-tu seulement imaginer toutes ces dames nous observant pour leur divertissement, m'appelant ta seconde femme et critiquant ma manière de recevoir ?

Je n'ai pas le moins du monde envie de jouer à ce jeu-la, et ce n'est pas une position pour laquelle j'ai le moindre goût.

Je ne peux pas vivre sans toi, mais je ne peux rester ici.

Viens à Paris avec moi. je t'attendrai sur le qui demain pour prendre le bateau à midi.

Avec toute l'adoration dont mon cœur est capable.

D.H.

283

enry était resté éveillé toute la nuit du lundi pour examiner Hdes

documents relatifs aux intérêts de son père dans les chemins de fer. Quand une aube rose s'étendit depuis les bords du ciel, il avait réglé le problème avec l'aide de Mr Lawrence, et s'apprêtait à s'atteler à une autre tâche administrative qui n'était pas de moindre importance. Il était inquiet à

propos de Diana : cela faisait plus d'une journée qu'elle s'était enfuie loin de lui, et il était impatient de lui montrer que tout était terminé avec Penelope, officiellement et sur tout autre plan. Les domestiques lui avaient signalé que Mrs Schoonmaker n'était pas rentrée à la maison la nuit précédente, pas plus qu'elle ne s'était montrée aujourd'hui, et son avocat commençait à préparer une demande de divorce pour raison d'adultère. L'événement pourrait ne pas apparaître dans la presse, lui avait assuré Lawrence, si l'affaire se concluait rapidement, tant que le fantôme de William Sackhouse Schoonmaker planait encore dans l'esprit des chroniqueurs new-yorkais.

Un serviteur lui apporta la lettre au moment précis où les deux hommes entraient dans les détails de l'affaire. Il regarda l'enveloppe et reconnut immédiatement l'écriture de Diana à l'arrondi de ses lettres joliment et hâtivement tracées.

— Quand est-elle arrivée ? demanda-t-il.

— Hier, Mr Schoonmaker.

— Pourquoi ne me l'a-t-on pas apportée plus tôt ?

Il ne prit conscience du ton haut et fort sur lequel il avait parlé que lorsqu'il vit l'expression craintive du jeune homme.

— Nous pensions que vous étiez occupé... Nous...

— Passons, dit-il. C'est fait maintenant. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il sur un ton qu'il s'efforça de rendre aimable.

284

Il était épuisé. Les domestiques étaient intimidés et décontenancés devant lui à présent. La fatigue avait durci ses traits, et il ne portait pour tout vêtement qu'une chemise à col blanc et un pantalon noir ; il avait laissé sa veste et son gilet quelque part, ayant cessé, depuis ces derniers jours, de penser à sa tenue. Son maintien et son comportement étaient différents ; il traversait les nombreux couloirs de cette maison avec la conscience d'en être le propriétaire, chose qui ne lui avait jamais traversé l'esprit auparavant.

— N'y pensez plus. Vous pouvez vous retirer.

Quand le valet fut parti, il se leva et posa la lettre sur le profond bureau en bois massif et sombre, aux côtés ornés d'un motif simple et bucolique. Son père l'avait acheté à la vente aux enchères des meubles du manoir d'un lord anglais ; anciennement, c'était devant ce rempart que les paysans venaient payer leur dîme.

Son père aimait rappeler l'histoire de ce meuble, et s'amusait de constater que quand des associés, des subalternes ou des adversaires venaient dans ses bureaux, ils se sentaient eux aussi comme des paysans. Ces derniers jours, Henry avait fait connaissance de cette partie de la maison, et avait découvert non sans surprise qu'il s'y sentait à l'aise.

Mon amour, je ne sais par où commencer.

Telle était la première ligne de la lettre, après quoi déferlaient des paragraphes pleins de sentiments passionnés et brûlants.

Malgré la situation désespérée qu'elle décrivait, il sourit. C'était une petite personne si vive, si ardente. Elle débordait d'émotion.

Elle l'aimait – chaque mot de sa lettre le criait, même si elle les présentait comme un ultimatum. Tant de fois, au long de l'année qui venait de s'écouler, il avait désespérément cherché à comprendre Diana et s'était fourvoyé. Mais un grand changement s'était produit en lui, et il pouvait à présent décrypter ses 285

arguments et ses supplications en étant sûr de lui. Il pouvait tout arranger, maintenant.

Quand il eut fini de lire toutes les pages de sa lettre, il la replia et la rangea dans l'un des tiroirs supérieurs du bureau. Il se détestait d'être resté dans l'incertitude, de ne pas avoir agi plus vite. Maintenant il comprenait pourquoi elle s'était enfuie loin de lui dans le square : il avait été abject. Il avait supposé qu'elle lui était acquise, au lieu de lui demander humblement si elle voulait être sa femme. Comme il avait envie de lui montrer clairement à quel point il était transformé ! Durant cette triste et fiévreuse

semaine, il avait vu quel homme il allait devenir – un homme qu'elle serait fière d'appeler son mari. Lawrence, assis au coin du bureau principal dans l'un des fauteuils de bois et de cuir noir que son père avait acquis à cette même vente aux enchères, plissait les yeux vers lui, attentif à un nouvel ordre.

Henry se dirigea vers les grandes fenêtres carrées qui dominaient la plus célèbre avenue de la ville. Il ne se passait rien à cette heure, excepté dans le ciel, qui devenait de minute en minute de plus en plus resplendissant. Il resta planté devant l'une d'elles, pensif, observant le jour se lever. Puis il coinça une cigarette entre ses lèvres fines et aristocratiques, hésitant un moment avant de l'allumer. La fumée dessina des volutes devant ses yeux, se mêlant à celles de tous les feux qui s'allumaient à cette heure dans les meilleures cuisines de New York.

— Mr Lawrence, dit-il après quelques moments de réflexion.

Dans combien de temps les papiers du divorce peuvent-ils être prêts ? Pourrions-nous les faire porter à Mrs Schoonmaker cet après-midi ?

— C'est tout à fait possible, répondit l'avocat.

— Parfait. (Henry jeta sa cigarette au sol et l'écrasa du bout du pied.) Dans ce cas, pouvez-vous envoyer quelqu'un chez *Tiffany* ?

Ils vont devoir ouvrir tôt aujourd'hui...

286

Quarante

On savait qu'Elizabeth Holland était de faible constitution avant même qu'elle ne s'appelle Mrs Snowden Cairns. Bien entendu, elle ne s'est pas montrée depuis la nouvelle de sa grossesse, mais même ses meilleures amies, comme Miss Agnes Jones, n'ont pu l'apercevoir, et l'on se demande si sa fragile existence pourra supporter tant de bouleversements...

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE MONDAINE DU

NEW YORK NEWS OF THE WORLD GAZETTE,

MARDI 24 JUILLET 1900.

287

a lumière du jour scintillait dans le vantail surplombant la Lport

e d'entrée de la maison des Cairns. Bientôt les livraisons du matin commenceraient, et dehors, une belle journée d'été se préparait. À mi-volée de l'escalier, Elizabeth était assise, tremblant de froid malgré la chaleur, incapable de monter ou de descendre.

Au bas des marches gisait le corps sans vie de son second époux, le cou tordu d'une horrible façon. Les cheveux blond cendré d'Elizabeth tombaient sur son visage penché. Elle avait posé ses mains sur son ventre, comme pour empêcher son enfant de voir de quelles laideurs le monde qui l'attendait était capable.

Pour une jeune fille qui avait été élevée dans le but exclusif d'être charmante et de se comporter correctement, elle avait fait pas mal d'entorses à ces principes. De ses mains, et de sa propre volonté, elle avait mis fin à une vie humaine. Elle savait que bientôt arriverait l'un des hommes de Snowden, ou sa femme de chambre, ou toute autre personne redoutable. Mais s'enfuir loin de ce lieu, c'était reconnaître avoir commis cet acte innommable.

Aussi demeurait-elle là, se balançant sur place, tandis que les heures passaient.

Recroquevillée sur elle-même, hagarde, ce fut à peine si elle entendit le grincement de la porte qui s'ouvrait. Quand elle le perçut, elle réalisa que le bruit non identifiable dont elle avait été à demi consciente les minutes précédentes devait être celui du heurtoir. Quelqu'un avait frappé.

— Elizabeth...

La douceur avec laquelle son prénom fut prononcé lui fut comme une caresse dont elle avait longtemps manqué. Quand elle leva la tête et vit Teddy Cutting, ses yeux se remplirent de larmes.

Le doux visage du jeune homme avait une expression triste et 288

passionnée. Il était vêtu d'une veste bleu marine à boutons de cuivre et d'un pantalon noir contre lequel il tenait un pistolet dans un étui de cuir. C'était étrange, de voir cet homme ainsi armé –son ami si blond et si convenable.

— Oh, Seigneur, fit-il en regardant le corps qui gisait sur la dernière marche de l'escalier et le tapis persan. J'arrive trop tard.

— Non, murmura-t-elle.

Il était arrivé juste à temps, voulait-elle lui dire, mais les mots ne pouvaient franchir ses lèvres. Il se précipita vers elle, enjambant Snowden et montant les marches deux par deux. Elle voulut se relever pour l'accueillir, mais ses jambes ne la portaient plus, et elle sentit qu'elle allait s'effondrer. Elle se laissa tomber de tout son poids contre lui, et il la retint dans ses bras.

— Vous saviez, lui chuchota-t-elle.

— L'autre jour, quand je suis venu vous rendre visite, j'ai compris que vous demandiez de l'aide, commença-t-il d'un air contrit.

Il posa une main sur sa nuque, et de l'autre lui enlaça la taille.

Elizabeth était si épuisée qu'elle sentit qu'elle aurait pu tomber endormie contre lui.

— J'ai senti l'odeur de l'éther, c'est ce qui m'a alerté. Mais votre ma... (sa voix se brisa sur ce mot) - votre mari ouvrait l'œil à votre chevet, et je craignais que si j'allais voir votre mère, elle ne me croie pas. Après tout, il était votre... mari, et que pouvais-je dire contre lui ?

Il secoua la tête, fronçant les sourcils. Elizabeth savait qu'elle devait dire quelque chose, mais cela lui était impossible. Il continua :

— Les jours passaient. Je ne pouvais plus dormir, j'étais trop inquiet. Ce matin, je ne savais toujours pas quoi faire, mais ce dont j'étais sûr, c'est que je ne pourrais vivre un jour de plus sans venir vous chercher. C'est ainsi que j'ai décidé d'affronter directement 289

votre mari, dans le but de vous emmener sans causer de scandale.

J'ai appelé la police, je leur ai demandé d'arriver un peu après moi, car je n'étais pas sûr d'y parvenir.

Teddy ajusta sa position sur la marche de l'escalier pour s'appuyer contre le mur et mieux maintenir Elizabeth, qui gardait la tête contre sa poitrine. Elle soupira et se pressa plus fort contre lui. C'était étrange, pensa-t-elle en se rappelant les principes qu'on lui avait inculqués, et tout à fait inconvenant, de laisser un jeune homme la tenir ainsi dans ses bras. Mais pourquoi se soucier d'une telle chose à un moment pareil, alors qu'elle se sentait dépassée par toutes les atrocités qui venaient d'arriver, et d'ailleurs, les bonnes manières n'avaient-elles pas déjà été la cause de bien trop de souffrances et de malentendus entre elle et Teddy ?

— J'aurais dû arriver plus tôt. Avant cela... Que s'est-il passé ?

Les yeux bruns d'Elizabeth s'élargirent. Comment pourrait-elle expliquer l'acte qu'elle venait de commettre ? Elle regarda Teddy, dont le visage était plus doux que jamais. On aurait cru qu'il était encore un adolescent, n'étaient les rides qui barraient son front, sa haute taille et son revolver à la hanche.

— Je n'arrive pas à y croire, comment dire... commença-t-elle.

— Vous n'êtes pas obligée de vous expliquer, l'interrompit-il gentiment.

Mais elle le voulait absolument, et serait parvenue à le faire sans ces nouveaux coups de heurtoir à la porte. Ce bruit les pétrifia tous deux.

Ce fut alors que la massive Mrs Schmidt, en robe de chambre et avançant avec la lenteur de quelqu'un venant d'être arraché au sommeil, sortit de l'arrière de la maison et ouvrit la porte. Deux hommes en uniforme de

police apparurent de l'autre côté, leurs badges miroitant à leurs poitrines. Mrs Schmidt s'écarta, les policiers enlevèrent leurs chapeaux et franchirent le seuil de la 290

maison. Puis leurs visages bienveillants et souriants se figèrent quand ils aperçurent l'étrange tableau formé par la maîtresse des lieux dans les bras de Teddy Cut-ting au milieu de l'escalier, le ventre proéminent, les cheveux en désordre, et surtout, le corps de son mari fracassé au bas des marches.

— Oh ! s'écria Mrs Schmidt, mettant les mains devant sa bouche. Mr Cairns !

— Que s'est-il passé ? demanda le premier policier. Un meurtre vient d'avoir lieu !

Elizabeth frissonna, non tant parce que l'officier cherchait un coupable, bien que cette pensée lui traversât l'esprit, mais parce que le visage de cet homme était celui qu'elle avait vu juste avant que Cairns la force à garder la chambre. C'était ce visage enfantin et attaqué par la petite vérole qui l'avait, en quelques secondes, éclairée sur toutes les horreurs qu'elle avait vécues l'année précédente. Ce faciès lui était encore plus odieux maintenant, et elle se retint à Teddy pour ne pas s'effondrer. Il la serra plus fermement contre lui. Puis il conduisit lentement les policiers en bas de l'escalier, tout en la tenant.

— Mrs Cairns a subi un véritable choc, énonça Teddy après qu'ils eurent enjambé Snowden avec précaution.

Le mort était couché sur le ventre, la tête tordue, le visage figé dans une dernière expression de stupeur et de douleur.

— Je crains que ce ne soit ma faute. Je suis venu rendre visite ce matin à madame, et Mr Cairns a refusé de me la laisser voir, or elle et moi sommes amis depuis l'adolescence. Une petite discussion a eu lieu entre nous ; je ne sais vraiment pas comment cela est arrivé, mais le pauvre homme a perdu l'équilibre et...

Les policiers et Mrs Schmidt regardèrent Teddy, troublés, incrédules. Il n'avait jamais été du genre à mentir, observa Elizabeth en son for intérieur. Le policier qui était là le jour où Will avait été tué regarda le cadavre, puis le jeune homme qui 291

donnait habilement le change et racontait des histoires, et son visage exprima alors une grande colère. Forcément, il était furieux : il avait essayé d'extorquer de l'argent à un homme qui, mort, ne pouvait plus signer de chèques.

— Avez-vous enlacé sa femme *avant* ou *après* l'avoir poussé au bas de l'escalier ? lança le policier d'une voix rageuse.

Il fit un pas en direction de Teddy, portant la main aux menottes accrochées à sa ceinture.

— Je vais devoir vous arrêter, monsieur.

— Vous ne le ferez pas. (Elizabeth ne pouvait tenir debout toute seule, mais sa voix était soudain devenue forte, claire et belle.) Vous ne ferez pas un pas de plus vers lui.

Le policier leva haut les sourcils et, s'adressant à elle d'une voix méprisante :

— C'est un meurtrier, Mrs Cairns. Vous pouvez en effet ne pas croire que des gens comme vous puissent se faire arrêter, mais c'est pourtant le cas, je vous l'affirme.

— Mon mari est tombé accidentellement, continua-t-elle d'une voix calme et égale, en dépit des battements de son cœur. Cela ne regarde pas la police. C'est un coup du sort, rien d'autre. Vous ne parlerez plus de ce que vous avez vu ici. Sans quoi je serais forcée d'avertir vos supérieurs et de leur raconter comment vous avez fait chanter mon mari. Je ferai en sorte de ruiner votre carrière. Et je ne m'en tiendrai pas là. Parce que vous avez commis un crime bien plus grand encore, dont j'ai été le témoin malheureux. (Là sa voix devint rauque, et malgré elle, elle baissa les paupières.) Souvenez-vous de ce garçon que vous avez abattu à Grand

Central. Pour votre seul profit. Si jamais vous m'importunez encore, ou Mr Cutting, ou n'importe quel membre de notre famille à l'un ou à l'autre, je veillerai à ce que vous soyez jugé pour le meurtre de William Keller.

292

Son cœur cognait si violemment dans sa poitrine qu'elle était certaine qu'on pouvait entendre ses battements depuis la rue. Ses traits s'étaient effondrés, tout comme son maintien de jeune femme du monde que la fine fleur de la société avait toujours tant célébré. Mais elle sentait que la douleur inhumaine qu'elle avait retenue en elle depuis la violence cauchemardesque de ce Jour de l'an explosait sur son visage.

— J'aimais ce jeune homme que vous avez tué, et si vous croyez que je suis trop convenable pour comparaître devant la barre des témoins et dire devant tout le monde ce qu'il était pour moi, et ce que vous lui avez fait, vous vous trompez lourdement.

L'horrible visage du policier ne montrait pas la moindre trace de regret ou de remords. Il la regarda encore un instant d'un air furibond, avant de l'aire un signe du menton à l'autre policier.

Tous deux quittèrent la pièce en silence et la tête haute. Elle était consciente qu'elle avait été jusqu'au bout de ses forces, qu'elle avait résisté et lutté autant que son état le lui permettait. Alors, toujours appuyée contre Teddy, elle se tourna vers Mrs Schmidt.

— Je vais rentrer chez moi, maintenant. Quand je reviendrai, ou enverrai quelqu'un à ma place, vous serez partie. Est-ce clair ?

Mrs Schmidt avait ce genre de visage inébranlable et enlaidi par la dureté, incapable de trahir la peur ou l'intimidation.

Néanmoins elle hocha la tête, signe qu'elle avait compris de quoi Elizabeth l'accusait, et qu'elle devait partir. Elizabeth regarda ensuite Teddy, l'air d'attendre quelque chose, comme si son mari c'était lui, et non l'homme qui gisait à leurs pieds.

— Pouvez-vous m'emmener chez moi ? lui demanda-t-elle.

Son noble et fin visage changea d'expression quand il l'entendit formuler cette phrase si simple et si intime. Il la regarda avec une grande attention.

— Oui, Lizzie, je vais vous emmener chez vous.

293

Elle fit quelques pas, appuyée sur lui, mais ses dernières forces l'abandonnèrent. Les jambes tremblantes, elle s'affaissa.

— Allons-y, lui chuchota Teddy.

Ce disant il se pencha pour la relever, l'emporta dans ses bras loin de cette scène sordide, dans la lumière radieuse du jour naissant.

294

Quarante et Un

Quand le Lucida partira aujourd'hui pour

l'Europe, il emportera parmi ses passagers Mr et Mrs Reginald Newbold, leur invitée Jenny

Livingston, le prince de Bavière et son escorte, le peintre Lispenard Bradley, qui voyage en groupe

avec les Abelard Gore, enfin la comtesse de Pérignon et sa fille, qui, selon la rumeur, n'auraient pas profité de notre littoral autant qu'elles l'espéraient...

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE MONDAINE DU

NEW YORK NEWS OF THE WORLD GAZETTE.

MARDI 24 JUILLET 1900.

'espère bien que je ne vais pas vous encombrer, déclara Mrs J Henry Schoonmaker d'un ton contrit qui ne lui était pas coutumier, le coin de ses lèvres laquées de rouge relevé dans un petit sourire narquois, en promenant son regard sur le grand et haut vestibule de la demeure des Schoonmaker – pour la dernière fois peut-être.

Elle faisait allusion aux huit ou neuf malles contenant ses plus beaux habits et plus précieux bijoux, qui bloquaient l'entrée principale. Ce matin-là, elle venait de sortir du lit du prince de Bavière, et s'était parée une fois de plus pour lui. Elle avait pris un bain puis s'était changée, aidée par sa femme de chambre. Et maintenant elle se tenait là, toute fraîche, longue et mince, vêtue d'une veste ivoire ajustée et d'une jupe assortie, un bandeau de dentelle bleu ciel autour du cou, ses cheveux bruns relevés sous un grand chapeau de paille joliment agrémenté de moineaux factices.

— Je me suis arrangée avec Mr Rathmill, le majordome de ma famille, pour les faire prendre rapidement.

Le majordome des Schoonmaker hocha froidement la tête.

— Au revoir donc, conclut Penelope en enfilant ses longs gants.

Elle s'était efforcée de ne pas être odieuse avec les domestiques, car même si les jeunes époux souhaitaient l'annulation rapide de leur mariage, leurs familles pouvaient, dans cette situation, avoir une réaction inattendue, et Penelope préférait mettre en lieu sûr sa collection de vêtements et de bijoux dans la maison des Hayes au cas où quelque problème surviendrait. Mais il commençait à se faire tard, et elle perdait patience. Elle franchit la porte d'entrée et descendit les marches de pierre blanche sans jeter un regard en arrière.

Les filles comme elle n'étaient pas censées voyager en fiacre, mais elle se trouvait dans une période délicate où elle ne pouvait plus se servir des chevaux de son mari et n'avait pas encore l'usage de la voiture de son

amant. Qu'importe après tout, elle n'était plus une débutante, mais une femme mariée qui avait séduit un prince ! Et c'était certain, il serait son mari avant Noël prochain, qu'ils passeraient dans les Alpes. Sur la Cinquième Avenue elle héla donc, faisant fi des regards curieux et les langues médisantes, un fiacre qui passait devant elle, et demanda au cocher de la conduire au *New Netherland*.

En entrant dans le hall de l'hôtel, avec son sol en mosaïque resplendissant, son parfum de fleurs et ses fragrances de thé, ses chasseurs en uniforme bleu roi regardant de tous côtés, attentifs au moindre signe, elle ne put s'empêcher de penser qu'elle y reviendrait un jour, mais différente ; elle serait un peu plus âgée alors, encore plus élégante et pomponnée, en possession d'un ou de deux nouveaux titres surtout, et se souviendrait de sa première vraie et importante histoire d'amour. Parce que ce qu'elle voyait clairement à présent, du haut de sa position actuelle, c'était qu'Henry n'avait été pour elle qu'un emballement.

— Madame, puis-je vous aider ?

Mr Cullen, le concierge à la silhouette tout en longueur, l'observait. Les mains croisées derrière le dos, il s'approcha d'elle au milieu de l'effervescence du hall. Elle en fut étonnée ; sachant qu'elle avait passé les deux précédentes nuits à l'hôtel, il aurait dû se montrer plus discret.

Elle eut un sourire interrogatif et quelque peu déconcerté, puis l'avisa :

— Je suis ici pour le prince de Bavière.

Un long silence lui répondit. Aussi précisa-t-elle :

— Frederick.

297

— Le prince a quitté l'hôtel, madame, prononça enfin Mr Cullen.

— Vous devez faire erreur, répliqua Penelope d'un ton aussi assuré qu'irrité.

— Madame, la chose est certaine, mais voici son valet de chambre...

Penelope se retourna vivement et vit, tout au bout du hall, à côté d'un bouquet de palmiers en pots, le valet du prince devant une pile de bagages. Sans jeter un regard au concierge, elle traversa la salle à grands pas.

— Où est Frederick ? demanda-t-elle une fois arrivée devant les montagnes de valises en cuir et de paquets.

— Ah... Mrs Schoonmaker... fit le valet de chambre en levant les yeux de son journal.

Avec sa prononciation anglaise raffinée, le domestique ne manquait pas de souligner la distinction de son nom de femme mariée américaine.

— Il est déjà parti, j'en ai peur.

— Que voulez-vous dire, parti ? (Son corps se contracta, et elle rentra instinctivement les épaules.) Parti où ? Pour un autre hôtel ? Quelque chose lui a déplu dans le service ? Parce que ma famille donne souvent de grandes soirées au *Netherland*, et si vous avez besoin que mon père parle au directeur...

— Il s'est embarqué aujourd'hui pour l'Europe.

— A-t-il laissé des instructions pour moi ?

Sa voix laissa percer malgré elle le désespoir qu'elle ressentait à cette nouvelle humiliante. Elle s'en voulut, mais se trouva incapable de donner le change.

— Dois-je le rencontrer sur le quai ou bien...

— Le prince fait route sur l'océan, en ce moment, continua le valet en détachant clairement chaque mot. Il s'est fiancé à Thérèse, 298

la future comtesse de Pérignon, et souhaite voir sa propre famille le plus vite possible pour le lui annoncer, avant que l'événement ne soit connu de tous.

— Mais... (Penelope ferma les yeux, terrassée, au dernier degré de l'humiliation.) Je croyais... commença-t-elle, avant de s'arrêter pour ne pas dire tout haut : *Je croyais qu'il était amoureux de moi.*

Le valet remarqua certainement sa pâleur soudaine sous le choc et l'offense qu'elle venait de subir. Peut-être eut-il même un peu pitié d'elle, car il poursuivit, tout bas :

— Vous devriez prendre cela pour un compliment. Le prince est connu dans son propre pays pour son habileté à séduire, et les dames qui lui ont sacrifié leur honneur s'en vantent pendant des années.

— Mon Dieu, mais quel salaud ! éructa-t-elle.

Elle avait posé sa main sur sa taille pour se calmer et assurer son équilibre. Sa célèbre taille fine tant admirée qui lui serait désormais inutile, car elle avait à peine vingt ans, et déjà sa réputation était ruinée. Elle n'allait nullement devenir princesse ; ce beau rêve ne se réaliserait jamais. Elle devrait rester à New York, cette ville où le gotha tenait déjà des propos cruels sur son inconduite, et où son mari était sur le point de l'échanger contre celle qu'il lui avait toujours préférée.

— Vous pourriez peut-être encore le rattraper, lui lança le valet d'un ton peu convaincu. Le bateau part à midi, mais il voulait arriver en avance pour s'assurer que sa fiancée et la mère de celle-ci soient confortablement installées.

Mais Penelope n'avait aucun désir d'aller vers les docks.

L'affront était bien trop cuisant pour la jeune femme que le prince avait aussi vite abandonnée que consommée. Il s'était tout bonnement débarrassé d'elle. Mais comment avait-il pu trouver le temps de faire sa proposition de mariage à la petite Française ?

Penelope et lui ne s'étaient pas quittés d'une semelle depuis 299

l'après-midi où le mariage de Carolina Broad avait été annulé. Elle comprit alors que son prince était peut-être déjà fiancé à son arrivée dimanche. En

l'espace de quelques minutes, la honte l'accabla d'un tel poids que son corps menu parut rétrécir. C'était trop pour elle ; ses longs cils noirs s'abaissèrent sur ses grands yeux bleus. Sa svelte et haute silhouette blanche vacilla, puis s'écroula telle une statue ; sa tête tomba sur son épaule, et elle perdit peu à peu conscience de ce qui l'entourait. Elle entendit des pas précipités dans sa direction : quelqu'un appelait un médecin.

La dernière chose qu'elle perçut fut la voix condescendante d'une dame qui disait :

— Ma parole... Ne serait-ce pas Mrs Schoonmaker, cette femme déshonorée ?

300

Quarante-Deux

J'ai suivi avec grand intérêt l'histoire de Carolina Broad, l'héritière venue de l'Ouest dont le gratin new-yorkais a découvert le nom pour la première

fois dans cette même rubrique. Son étoile brillait trop haut dans le ciel du gotha, sa réussite était trop belle pour être vraie : ce dimanche en effet, son mariage avec l'un des célibataires les plus en vue de la ville a été annulé d'une façon spectaculaire. Il a été révélé qu'elle n'a jamais été rien d'autre que la servante d'une lady de New York, qui mourait d'envie d'être vêtue comme sa maîtresse. Bien qu'elle ait perdu sa chance d'entrer dans l'une de nos familles les plus estimées, elle demeure une riche jeune femme. Mr Carey Lewis

Longhorn l'a généreusement pourvue d'argent, et

il convient de voir dans cette situation particulière l'avenir de la haute société que nous avons pressenti : la richesse sans la classe.

EXTRAIT DE LA RUBRIQUE « LE JOYEUX DANDY ».

THE NEW YORK IMPERIAL. MARDI 24 JUILLET 1900.

301

iss Broad, puis-je vous préparer quelque chose, du thé peut-M être, ou bien...

— Rien, répondit Carolina à sa servante sans même ciller.

Elle était allongée sur un sofa tapissé de soie rose, devant la fenêtre du premier étage de sa maison de ville, enveloppée dans une robe de chambre en dentelle corail qui retombait tristement autour d'elle. Il était un peu tard, elle en était vaguement consciente, pour rester ainsi vêtue, mais elle ne s'en souciait pas vraiment. Elle n'avait cessé de fixer la fenêtre de la maison de Leland à s'en faire pleurer, mais à quoi bon. L'une des filles de cuisine lui avait dit qu'elle avait entendu de la bouche d'une domestique des Bouchard que le maître avait déjà quitté la ville pour un long séjour dans la maison de campagne de sa famille à Long Island.

— Rien.

Depuis son retour de l'église ce dimanche, elle n'avait pratiquement pas pu prononcer un seul mot, et n'avait eu envie de rien. Rien, c'était tout ce qu'elle pouvait dire.

La nourriture, le thé, une boisson, des fleurs, des robes, des bijoux, le soleil, les étoiles, tout cela lui semblait futile et absurde.

La seule chose qu'elle voulait en ce monde était Leland, or il lui était devenu inaccessible. Ses yeux étaient rouges à force d'avoir pleuré. Elle se sentait sèche et aride, après toutes ces larmes versées.

Comment était-il possible qu'elle fût encore l'une des jeunes filles les plus riches de son entourage ? C'était pourtant vrai.

Tristan ne pouvait rien faire pour elle, et peut-être était-ce pour cela qu'il n'avait pas essayé de lui réclamer une nouvelle récompense. Sa modeste maison de ville donnant sur le parc était 302

encore à elle, elle pouvait encore y vivre, mais comme elle lui semblait grande, maintenant, pour elle toute seule, atrocement seule. Tout comme sa

richesse, impuissante à lui offrir la seule chose qu'elle désirait, lui semblait une sorte de corruption.

— Mais alors peut-être un livre, un gâteau, des journaux... ?

— Pas de journaux. (Carolina appuya sa joue sur son épaule ronde tachetée de son, et ferma les yeux.) S'il te plaît, simplement, laisse-moi seule.

La servante s'en alla, et Carolina essaya de trouver le sommeil.

En vain. L'idée de cette triste pièce et de cette rue l'obsédait autant qu'elle l'angoissait. Le regret et l'amertume l'assaillaient chaque fois qu'elle pensait pouvoir s'endormir. Du temps passa, combien de minutes, combien d'heures, elle n'aurait su le dire, avant qu'elle entende gémir les marches de l'escalier, comme si quelqu'un montait du rez-de-chaussée.

— Miss Broad, je suis désolée de vous déranger... commença la servante.

— Je t'ai dit de partir, murmura Carolina, paupières closes.

— Mais Lina, dit une troisième voix, tu ne peux pas rester là toute une journée sans rien faire.

Carolina ouvrit les yeux. La lumière du soleil traçait un rayon d'or sur le parquet, jusqu'à l'endroit où Claire avait posé une petite valise de cuir noir, que les années avaient rendue grise.

— Oh, ma chérie ! soupira sa sœur aînée.

Ses cheveux roux étaient épinglés sous un simple chapeau, et elle portait la robe noire à col officier qui avait été l'uniforme des deux sœurs pendant des années.

— Oh, que t'est-il arrivé ?

Un moment, la maîtresse de maison du 15 de la Soixante-Sixième Rue fut contrariée qu'on ait autorisé sa sœur à la voir vaincue, dans cet état de faiblesse. Mais le besoin de chaleur 303

humaine la submergea. Carolina tendit vers elle ses deux bras affaiblis. L'aînée s'approcha et l'attira contre elle. Elle l'étreignit comme quand elles étaient enfants, après la mort de leur mère, et que Lina faisait des cauchemars.

— Je n'étais qu'une imposture, gémit Carolina.

Claire l'embrassait sur le front, à la naissance des cheveux. Le cœur de Carolina déborda ; elle ressentit comme d'autant plus cruel ce qu'elle avait perdu, et se remit à pleurer.

— Ils m'ont tout pris, gémit-elle tandis que sa sœur essuyait les larmes qui coulaient sur ses joues.

Non seulement les larmes l'inondaient, mais tout son corps était secoué de sanglots.

— Ils me l'ont pris.

— Oh, ma petite Lina, ma petite Lina, chuchotait Claire en berçant sa sœur. Tu l'aimais vraiment, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais au moins, tu as vécu une si belle histoire, la raisonna gentiment Claire. Tu n'es pas comme moi, qui n'ai jamais été amoureuse...

L'intention était bonne, mais il n'y avait rien à dire après une telle phrase, qui rendit la situation encore plus triste aux yeux de Carolina. Elle gémit encore et se lova contre sa sœur.

— Écoute, continua Claire quand les sanglots de sa cadette se furent calmés. J'ai acheté quelque chose pour te remonter le moral.

(Elle s'interrompt pour sortir un journal de sa poche.) C'est ridicule, n'est-ce pas, une fille qui suit dans les journaux chaque mouvement de sa sœur ? Tu dois penser que je suis affreusement sotte, un peu simplette.

Peut-être quelques jours auparavant Carolina aurait-elle réagi à cet aveu avec un embarras quelque peu dédaigneux. Mais maintenant toute sa vie avait été bouleversée, tout son contenu 304

renversé, éparpillé sur le sol, et l'idée que quelqu'un puisse vouloir connaître ses faits et gestes lui semblait, plus qu'une preuve de sottise et de simplicité, le sommet de l'absurdité. C'était si drôle qu'à travers ses larmes, elle ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— C'est moi qui suis sotte, et le monde. Pas toi.

Le visage rond et dévoué de Claire exprima un léger soulagement quand elle vit sa sœur rire.

— Écoute, insista-t-elle. C'est dans « Le Joyeux Dandy » : « Il convient de voir dans cette situation particulière l'avenir de la haute société que nous avions pressenti : la richesse sans la classe.

Tout en étant certain que beaucoup déploreront la fin d'une époque, je pense pour ma part que les anciennes familles new-yorkaises issues de la même souche ont régné assez longtemps, et que si le sang neuf vient d'une jeune fille qu'un connaisseur tel que Longhorn a su apprécier au point de lui avoir laissé toute sa fortune, j'incline à penser haut et fort que ce n'est pas vraiment un mauvais signe. »

Carolina vit alors le visage de sa sœur s'élargir d'un grand sourire, et la lumière du jour se réfléchir gaiement dans ses yeux.

Derrière elle, la pièce était pleine des fantômes des soirées et des dîners qu'elle avait donnés, ou envisagé de donner. Elle s'en souvenait : elle était assise exactement là où elle était, le soir où Leland était apparu dans le hall d'entrée, fou de bonheur de la voir. Un instant, elle craignit que cette demeure ne la rende nostalgique à jamais. Mais les magnifiques boiseries en bois de rose, le lustre en cristal miroitant et le beau parquet brillant furent agréables à ses yeux, et elle prit alors conscience que sa maison était tout aussi agréable que la semaine précédente.

— Ne sois pas triste, ma chérie. Ce n'est pas si mal, en fait, tu ne vois pas ? Tu imagines, ma Carolina dans les colonnes du «Joyeux Dandy »! Il pense que, quoi qu'on dise de toi maintenant, tu es maîtresse de ta vie, tu as ton indépendance, et que tu représentes 305

le destin de la haute société. Il dit que le futur, c'est Carolina Broad !

Carolina prit la main de sa sœur, et ses lèvres pulpeuses et naturellement rouges dessinèrent un petit sourire. Ses cheveux bruns, qui peu de temps avant étaient savamment bouclés, retombaient sur ses épaules et sa poitrine. Quand son visage eut recouvert une expression plus heureuse, elle se dit que sa situation, après tout, justifiait une sorte de satisfaction propre à chasser sa tristesse. L'étoffe de sa robe de chambre était d'un contact agréable à sa peau, l'air était chaud et parfumé, et la jeune fille à ses côtés l'aimait quoi qu'elle eût fait.

— Non. Le futur, ce n'est pas moi, c'est *nous* ! J'espère que tu as emporté de chez Mrs Carr tout ce à quoi tu tiens dans cette vieille valise, et que tu lui as dit adieu, parce que tu vas vivre ici maintenant, avec moi ! Toi et moi, nous allons avoir une vie de rêve !

306

Quarante-Trois

Le retour de Teddy Cutting est une véritable bénédiction pour les mères de jeunes filles à marier, car il est depuis longtemps la proie à laquelle elles attachent le plus de prix.

EXTRAIT DE *RUMEURS DE LA VILLE*,

MARDI 24 JUILLET 1900.

307

e ne sais pas si je suis prête à entrer dans cette maison, dit J Elizabeth en levant les yeux vers la simple façade en grès brun du numéro 17, à travers la vitre de la voiture de Teddy.

Elle avait peigné ses cheveux avec les doigts et les avait tressés sur sa nuque pour être un peu plus présentable. Mais elle était à faire peur, se disait-elle, et elle ne voulait pas inquiéter sa mère.

Dans la sombre enceinte de la voiture des Cutting, sur son siège moelleux en velours bleu passé, son cœur battait maintenant à un rythme normal.

— Vous n'y êtes pas obligée, dit Teddy. Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous voulez.

— Merci.

C'était le cœur de l'été, et l'air était doux. Il passait par petites bouffées dans la voiture qui roulait lentement. La lumière indirecte, qui filtrait à travers les frondaisons, baignait ses épaules délicates recouvertes de sa robe de chambre en coton blanc, et embrasait sa petite bouche ronde et fruitée.

— Mais vous avez tant fait pour moi aujourd'hui, vous m'avez écoutée si généreusement, je suis sûre que vous avez beaucoup d'autres endroits où vous rendre.

Teddy, à côté d'elle sur la banquette, répondit au bout d'une minute, stupéfait :

— Mais quels endroits ?

— Oh, je l'ignore, fit-elle d'une voix qui aurait été mieux adaptée une année auparavant, s'ils s'étaient trouvés dans le petit salon de sa famille. Vous êtes un soldat maintenant, peut-être avez-vous des choses à faire dans l'armée ? En tout cas, je suis sûre qu'il y a beaucoup de jeunes filles à marier dans cette ville qui 308

méritent bien plus que moi votre compagnie, dit-elle d'un ton faussement léger.

Car elle savait que le réconfort de sa présence ne pouvait durer plus longtemps, et que même s'il l'aimait encore, à sa façon, il y avait un enfant entre eux, qui grandissait dans son ventre – l'enfant d'un autre homme. Elle

avait déjà pris trop de son temps à lui expliquer ce que Snowden leur avait fait, à elle et à son père.

— Ne vous inquiétez pas trop pour moi, je suis plus forte que j'en ai l'air.

Teddy entrouvrit les lèvres, mais l'importance de ce qu'il voulait dire semblait le déborder.

— Je sais que vous êtes forte, commença-t-il en hochant mélancoliquement la tête. J'ai toujours su que vous étiez plus forte que moi, et je cherchais à être digne de vous. Je suis parti à la guerre en croyant que je pourrais me prouver que j'avais cette force, et qu'à mon retour, je vous mériterais. Mais j'ai vu et commis des choses terribles là-bas, et je sais que je ne suis pas fait pour être soldat. Si j'ai mis cet uniforme aujourd'hui, fit-il avec un petit sourire et en montrant son manteau bleu à boutons de cuivre, c'est en pensant qu'il pourrait impressionner Mr Cairns.

Cette confession lui rappela le jeune homme timide qu'il était quand il lui rendait visite à l'heure du thé le dimanche.

— Je suis sûre que cela l'aurait impressionné, répondit-elle de sa voix douce.

— Peu importe, maintenant, Lizzie. Il n'est plus là, Dieu merci.

Je ne sais pas si je pourrai jamais me pardonner d'avoir attendu si longtemps pour vous porter secours... (Il secoua la tête, comme pour chasser cette vaine pensée.) Mais ce qui compte, c'est que vous et votre enfant, vous alliez bien.

Dehors on entendait le gazouillis des oiseaux, le bruit des sabots d'un cheval sur le pavé de l'autre côté du square, et celui, plus sourd, des fiacres dans les avenues.

309

— Quand je suis revenu et que j'ai appris que vous étiez mariée... cela non plus, je ne me le pardonnerai jamais. J'ai compris qu'il était stupide de

penser que je pourrais me transformer en l'homme que vous aimeriez en parcourant le monde. Ma place est ici, quoi qu'il en soit, et je crois pouvoir mener une vie digne à l'endroit où je suis né.

Teddy s'interrompit pour s'éclaircir la voix. Elizabeth vit son visage devenir pâle, son expression inquiète. Puis il se ressaisit :

— Le plus sûr moyen pour que ma vie soit digne est que vous acceptiez de devenir ma femme, et de vivre avec moi le restant de mes jours.

— Vous ne me voulez pas *moi*... murmura Elizabeth tout émue, en abandonnant spontanément la façon de parler soignée et quelque peu mondaine qu'elle venait d'adopter.

Elle aurait aimé dire quelque chose de plus clair et de plus convaincant, si elle n'avait craint de fondre en larmes.

La réponse de Teddy ne se fit pas attendre.

— Nous ne sommes ni l'un ni l'autre des enfants, Elizabeth.

Nous avons vécu certaines expériences. Et je vous assure que je ne suis pas le jeune homme parfait que certains voient en moi. (Il ferma les yeux, comme si quelque insoutenable douleur le traversait soudain. Quand il les rouvrit, sa voix était plus calme et son regard plus direct.) Mais je n'ai jamais douté une seule seconde que nous nous rendrions tous les deux très heureux. Je vous jure de toute mon âme, et quelles que soient les circonstances, que c'est *vous* que je veux.

Ce fut au tour d'Elizabeth de détourner les yeux. Le visage fervent de Teddy, la sincérité de ses paroles, tout cela était trop fort, et l'émotion la submergea. Elle n'avait qu'une envie, lui dire

« oui », mais son sens des convenances qui la quittait rarement lui rappela qu'il y avait certaines autres choses qu'elle se devait de lui révéler avant tout.

— Vous savez que Cairns n'est pas le père de mon enfant. Je n'ai jamais été... disons... avec lui de cette façon-là.

— Je le sais. Je savais que vous n'auriez pas épousé quelqu'un si soudainement, juste parce que cela tombait bien, si vous ne vous étiez pas trouvée dans une situation désespérée. Et j'ai compris depuis un certain temps que ce qui vous est arrivé est autre chose que le kidnapping qui a été relaté dans la presse.

Elizabeth baissa la tête. Elle n'avait pas l'intention de raconter à Teddy toute son histoire, mais elle pensa qu'il était son ami, et qu'il comprendrait.

— Il s'appelait Will Keller et était le valet et le cocher de mon père. Je suis tombée amoureuse de lui quand j'étais jeune fille. Il fallait que nous vivions ensemble. La chose étant bien sûr impossible ici, nous sommes partis en Californie.

C'était étrange, après avoir gardé ce grand secret si longtemps, de lui raconter son histoire.

— Mon père savait tout, je l'ai découvert après, et il avait fait en sorte que nous puissions vivre là-bas. Si je n'étais pas revenue ici pour ma famille...

Sa voix mourut. Teddy lui prit fermement les mains et la regarda intensément :

— Lizzie, je vous aime depuis longtemps. Je vous aimerai toujours.

À ces mots, Elizabeth fondit en larmes. Elle voulait essuyer son visage, mais lâcher les mains de Teddy ne serait-ce qu'une seconde, cela, elle ne pouvait le faire.

— Si le bébé est un garçon, j'aimerais l'appeler Keller. Qu'en pensez-vous ?

Un sourire éclaira alors le visage grave de Teddy.

— Keller Cutting ? Je trouve que ce serait un très beau nom pour un garçon, ou pour une fille. Vous savez, quand j'ai choisi ce 311

hochet pour vous, je pensais, qui que soit votre mari alors, et malgré ma tristesse que vous ne soyez pas à moi, que c'était une bonne chose que vous deveniez mère. Je pensais que j'allais être heureux d'envoyer des cadeaux à votre enfant pendant des années encore.

— Le hochet de chez *Tiffany* ? C'est vous qui l'avez envoyé ?

Il fit oui de la tête. Elle faillit lui dire ce qu'elle avait cru, mais elle ressentit une telle joie d'apprendre que le cadeau venait de Teddy, preuve qu'il connaissait bien le fond de son cœur, qu'elle n'eut pas besoin de lui demander la moindre explication.

— Quand nous étions en Floride, continua-t-elle en riant, j'avais tellement envie de vous embrasser. Mais tout était alors si compliqué dans ma vie, je me sentais coupable de tout...

Elle avait mille choses à lui dire, mais soudain, elle comprit qu'il n'y en avait qu'une seule qui importait.

— Je vous aime, murmura-t-elle.

— Vous ne pouvez vous imaginer combien de temps j'ai attendu que vous me disiez ces mots-là.

Il sortit un mouchoir brodé à ses initiales de la poche de son manteau pour essuyer les larmes d'Elizabeth. Puis il prit son visage dans ses mains et l'approcha du sien. Elle le regarda et vit au fond de ses yeux, dans cet infime espace de temps, toutes les années où il avait brûlé de faire exactement ce geste-là. Elle se sentit désarmée devant la douce attente de ce baiser, et se laissa bercer par le rêve de leur future vie ensemble. Dans le silence de l'été leurs souffles se mêlèrent, puis il pressa ses lèvres contre les siennes.

retrouvera sa place, un jour, au sein des petites réunions et des grandes soirées d'apparat de la haute société, mais on ne lui laissera jamais oublier sa faute, de peur que de plus jeunes demoiselles de bonne famille ne retiennent pas la leçon, et ne soient tentées de reproduire ses écarts.

MRS HAMILTON W. BREEDFELT,

RECUEIL D'ARTICLES SUR L'ÉDUCATION

DES JEUNES LADIES AU CARACTÈRE BIEN TREMPÉ.

1899.

313

Il y avait des jours, voire des années entières que Diana n'avait pas

pensé qu'elle vivait sur une île. L'embarcadère qui avançait dans l'Hudson au niveau de la Dix-Huitième Rue n'était pas si loin de la maison où elle était née, et cependant la brise, l'air salé, les cris, le lourd trafic des bagages et des caisses, les centaines de passagers qui grimpaient sur les passerelles que les remous faisaient osciller lui semblaient un tout autre monde. Pas étonnant, pensa-t-elle en regardant l'Hudson où voguaient des péniches, des remorqueurs et des skiffs en ce limpide jour de juillet, qu'elle se soit sentie piégée dans ce lieu ; le vieux New York était entouré d'eau de tous côtés, et ce n'était que lorsqu'on s'aventurait sur ses rives qu'on pouvait voir combien vaste était le paysage au-delà des gratte-ciel.

Un manteau fin, couleur kaki et ceinturé, qui couvrait en partie sa longue jupe sombre, la protégeait du vent. Elle était coiffée de son chapeau melon noir ô combien magique pour elle, et portait dans une main sa petite valise et son billet de seconde classe, et la liste des passagers dans l'autre. Elle avait acheté le billet avec son propre argent, celui qu'elle avait gagné lors de ses voyages, et en vendant des nouvelles à Davis Barnard. Grass, l'écrivain, lui avait donné les noms d'amis auxquels elle pourrait rendre visite à Paris, et de plusieurs hôtels où elle pourrait descendre les premiers jours de son arrivée.

Barnard l'avait encouragée à lui envoyer des articles, et lui avait fait promettre qu'une fois qu'elle aurait établi des relations dans sa nouvelle ville, elle lui écrirait une lettre chaque semaine. La fraîcheur qui se dégageait de l'eau lui faisait du bien, l'engourdissait un peu, ce qui l'empêchait de commencer à ressentir de la peur et de l'appréhension à l'idée de laisser toute cette vie derrière elle.

314

Elle avait posté des lettres pour sa mère, sa tante et sa sœur ; elles les recevraient le lendemain ou le surlendemain, et avec un peu de chance elles comprendraient pourquoi elle devait partir.

Henry, elle le savait, avait déjà reçu sa lettre, qu'elle avait remise elle-même la veille au domestique sur le seuil de son imposante demeure, sorte de dernier acte inconvenant dans sa carrière de jeune fille à marier d'une vieille famille de New York. Elle se sentit blessée dans son amour-propre qu'il ne soit toujours pas arrivé, mais elle avait de l'imagination, et au fond d'elle-même elle savait qu'il allait apparaître d'une seconde à l'autre, marchant à pas rapides, élégamment vêtu, chaque mèche de sa chevelure brune bien en place, lui murmurant des excuses – il avait eu tant de détails de toutes sortes à régler avant de pouvoir laisser derrière lui son ancienne vie. Là-dessus il la prendrait par le bras et s'embarquerait avec elle.

Pendant ce temps, le grand bâtiment dressait ses nombreux étages au-dessus d'elle comme un monstre surgi des profondeurs, avec son immense muraille noire peinte en haut à la céruse, ses portiques, ses cordages entassés, et plus haut encore, la fumée qui s'élevait dans le ciel. Bientôt on appellerait les voyageurs en retard, puis elle partirait pour de bon. Un acte d'une telle ampleur était impossible, elle en perdait le souffle, elle ne pouvait y croire.

Elle n'y croirait d'ailleurs pas vraiment avant d'être sur le pont du bateau, avec suffisamment d'eau entre elle et la terre pour ne plus pouvoir regagner la rive.

Elle se retourna et laissa errer son regard sur la foule des gens qui étaient arrivés avec tous leurs bagages et ceux qui étaient venus leur souhaiter bon voyage. Il y avait tant d'attente et d'espoir, une telle excitation mêlée

d'appréhension et de tristesse sur tous ces visages, ronds ou minces, jeunes ou fatigués par les ans, que ce spectacle l'émut. Elle vit alors un homme traverser la foule, son veston noir déboutonné sur son gilet, ses cheveux soigneusement gominés.

315

Elle sourit quand leurs yeux se rencontrèrent. La fixité du regard d'Henry indiquait qu'il l'avait vue longtemps avant qu'elle ne l'aperçoive, et en l'espace d'une seconde, toutes ses peurs s'évanouirent et elle sut qu'elle avait eu raison. Naturellement, il était venu. Ils partaient tous deux pour Paris, quel besoin avait-elle de s'inquiéter... Au-dessus de leurs têtes, dans un ciel d'un bleu intense, des nuages blancs glissaient silencieusement. Les cris et l'agitation continuaient autour d'eux, comme si le fait que ces deux personnes se rencontrent de cette façon devant un paquebot en partance pour l'Europe n'avait rien de remarquable. Henry arriva devant Diana, qui rayonnait. Il lui prit son billet et le mit dans la poche de sa veste. Puis, sans un mot, il prit sa main gantée et mit un genou à terre.

— Je ne me suis pas comporté comme je l'aurais dû, ni cette semaine ni jamais. Mais jamais non plus je n'avais rencontré une jeune fille que j'aimais autant que toi, et si tu voulais être ma femme, je te promets que je passerai le restant de mes jours à rattraper mes agissements stupides.

Il la scruta de son regard sombre, parfois difficile à décrypter, mais là d'une évidente sincérité. Il ne souriait pas. Son visage exprimait un désir grave et profond. Quelques instants plus tard, il lui présenta une petite boîte.

— Diana, veux-tu m'épouser ? Rester ici avec moi et être ma femme ? Je te le promets, il y aura de vraies fiançailles, un grand mariage à l'église, et ils pourront dire ce qu'ils veulent, qu'ils aillent tous au diable, je resterai avec toi. Jamais plus je ne prendrai ton amour comme allant de soi.

Il souleva le couvercle de la boîte, et Diana vit la bague. Elle n'était pas comme celle qu'il avait offerte à sa sœur, ou comme celle que Penelope portait pour la triste mascarade de ses fallacieuses fiançailles. Elle avait la forme d'une fleur dont le cœur était un énorme saphir, et son fin anneau d'or

était serti de petits diamants. C'était une bague très féminine, mais également 316

audacieuse et provocante, tout à fait à son image. Elle sut qu'Henry avait consciencieusement pensé à elle en faisant ce choix, et cette certitude la détendit. Elle inspira l'air de la mer.

Mais l'instant suivant elle entendit les commentaires qui viendraient bientôt, ceux des femmes qui se disaient les amies de sa mère, les cancans des amies de Penelope, ou les médisances de tous les gens qui avaient du temps à perdre.

« Qu'est-ce qui lui prend de porter une bague pareille ? »

diraient-elles, aussi longtemps qu'elle la porterait, et donc pour toujours si elle et Henry se mariaient.

Pour toujours, pensa Diana, comme si ces mots prenaient un sens nouveau pour elle. Sans attendre sa réponse, Henry retira son gant, le mit dans sa poche et glissa la bague à son doigt. Il la prit par la nuque et passa ses doigts dans ses boucles. Elle ferma les yeux, se sentant presque défaillir de plaisir à l'idée qu'Henry était venu la chercher de cette façon, la persuadant d'être à lui. Leurs lèvres se rencontrèrent, et l'attraction magnétique qui existait entre eux ressurgit d'un coup. Elle était sur le point de céder.

Ils auraient pu continuer ainsi à s'embrasser sur le quai, sous le soleil à son zénith et au milieu de tout ce monde, si le vent ne s'était pas levé. Il emporta le chapeau de Diana, emmêlant ses beaux cheveux bruns, et le melon flotta bientôt sur les eaux du fleuve. Elle poussa un petit cri douloureux. C'était le chapeau d'Henry, qui le lui avait donné quand ils avaient commencé à flirter ensemble, avant de tomber vraiment amoureux. Sur le moment, la perte de ce talisman, de ce porte-bonheur, lui fut insoutenable.

— Mon chapeau ! fit-elle en fronçant les sourcils.

— Ne t'inquiète pas, je te le rachèterai.

Elle leva les yeux vers le visage d'Henry qu'elle voyait de profil, le dessin de sa longue et fine mâchoire, ses pommettes saillantes.

Il observait la foule et les docks pour évaluer la direction qu'avait 317

prise le chapeau. Son maintien, son allure – celle d'un homme que tout New York enviait et désirait – lui fit battre le cœur d'une façon particulière. Sa déception d'avoir perdu le chapeau s'atténua alors à une rapidité qui la surprit. Ses yeux brillèrent comme si elle allait pleurer, cependant elle n'était absolument pas au bord des larmes.

— Non, dit-elle en lui prenant les mains.

Il la regarda, et pour la première fois un sourire interrogateur apparut sur son visage comme si elle venait de dire quelque chose de mystérieux et de pas très gentil pour lui.

— Dois-je le laisser partir ? l'interrogea-t-il.

— Oui. (Elle lui sourit, sentant la chaleur complice de cet instant.) Oui, laisse-le partir. Mais non, non je ne peux pas t'épouser. Pas ici, pas à New York, pas comme cela.

— Comment ?

L'expression de bonheur s'effaça aussitôt du visage d'Henry.

— Oh, Henry.

Elle continuait à sourire, mais ne pouvait plus le regarder dans les yeux. La certitude de ce qu'elle avait à faire lui était venue d'un coup, avant de trouver les mots pour l'exprimer.

— Je ne te menaçais pas de partir parce que tu ne m'avais pas demandée en mariage d'une façon assez romantique. Quelle histoire d'amour pourrait être plus romantique que la nôtre ? Non.

C'est que si je t'épouse, je serai toujours la seconde femme qui sera sans cesse exposée au jugement, celle dont il ne faut pas suivre l'exemple.

— Est-ce que cela compte ? Qu'importe ce que ces dames pensent alors que je t'aime tant et que j'ai tant besoin de toi à mes côtés ? Ma vie est différente à présent, j'ai des responsabilités que je dois assumer, mais je ne sais pas comment je les assumerai si tu n'es pas avec moi, si tu n'es pas ma femme. Je me moque du qu'en-dira-t-on !

318

Elle hocha la tête et fit semblant de réfléchir. Si des curieux les regardaient, aucun des deux ne s'en apercevait.

— Ce n'est pas tant que je me soucie du qu'en-dira-t-on, et je sais bien que toi non plus. Mais je ne veux pas vivre dans une ville où j'entendrai tout le temps chuchoter des ragots sur la petite traînée que je suis. Ces gens ne comptent pas, bien sûr, sauf qu'ils vivent à New York. C'est avec eux que nous devons dîner soir après soir. Leur façon de penser est si pauvre, l'idée de me trouver parmi eux me déprime. Je veux entendre d'autres bruits, d'autres voix, je veux découvrir d'autres horizons...

Sa voix faiblit, car à ce moment-là les rues tortueuses des anciennes villes qu'elle avait vues envahirent ses pensées, et elle savait que l'homme qui était devant elle ne pouvait pas les imaginer. Elle se mordit la lèvre inférieure et battit des cils en regardant Henry au fond des yeux.

— Je *veux* aller à Paris.

— Alors j'irai avec toi, répondit-il.

Mais elle devina que c'était seulement ce qu'il sentait devoir répondre.

— Non, Henry. Ta place est ici.

Elle ôta la bague de son doigt et la lui rendit. Puis elle reprit le billet et le gant qu'il avait mis dans sa poche. Son côté *golden boy*, cet air désinvolte et privilégié qui l'avait toujours caractérisé disparurent complètement, et elle se rendit compte qu'elle l'avait sidéré. Cela tombait bien, car aucune parole n'aurait pu alors l'influencer. Elle ne voyait plus qu'un long chemin solitaire jusqu'à la passerelle, et le bâtiment en train de quitter le port.

— Ne t'inquiète pas, reprit-elle. (Elle eut un petit rire voilé, triste et sage à la fois.) Tu tomberas encore amoureux. Sache seulement que quel que soit le lieu où je me trouverai, tu m'auras marquée à jamais. Tu as été mon premier amour.

— Mais...

319

Elle passa ses bras autour de son cou, le réduisant au silence, et ils s'embrassèrent fougueusement. Baisers doux et humides qui n'en finissaient pas, comme si tous deux essayaient de boire l'un à l'autre pour la dernière fois. Ils auraient pu continuer indéfiniment si l'équipage n'avait commencé à appeler les retardataires. Puis autour d'eux résonnèrent, depuis le pont supérieur, les cris joyeux, les appels, les adieux des amoureux, des amants, des amis, et Henry et Diana furent emportés dans la confusion et le mouvement. Il n'y avait plus rien à dire. Elle étreignit sa main et chuchota :

— Au revoir.

Sur ce, elle prit sa valise et courut vers la passerelle avant qu'on ne l'abaisse.

320

Quarante-Cinq

J'ai souvent observé ceci : pour de nombreux couples, toute la splendeur flamboyante du

mariage arrive quand finit l'amour.

MAEVE DE JONG, *AMOURS ET AUTRES FOLIES*

DES VIEILLES FAMILLES NEW-YORKAISES.

321

enelope s'éveilla horrifiée à la vue de sa chambre toute blanc Pet or. Elle était *chez elle*, ce qui ne voulait plus rien dire pour elle. Chez les

Schoonmaker ? Dans la maison de sa famille ? Elle se demandait comment elle était arrivée là, et redoutait de revenir en arrière pour comprendre ce qui s'était passé. Quelqu'un avait dénoué ses cheveux et dégrafé son corset. Elle sentit sous ses doigts, dans ses boucles défaites, une petite bosse en forme d'œuf sur le côté de sa tête, et quand elle se retourna dans son lit pour voir ce qui l'entourait, elle aperçut la jupe ivoire qu'elle portait avant de perdre connaissance jetée sur un fauteuil. C'était celle qu'elle avait choisie pour aller à la rencontre du prince de Bavière, quand elle croyait encore qu'il allait faire d'elle une princesse. *Oh, pensa-t-elle, le prince de Bavière.* Son cœur se souleva au souvenir de son humiliation publique. Au pied de son lit, Robber, son boston terrier, haletait, ses yeux noirs en bouton de bottines fixés sur elle comme un reproche.

— Tais-toi, fit-elle en rejetant les couvertures et en balançant ses genoux en arrière, si bien que ses pieds frappèrent très fort le sol.

L'animal, effrayé, traversa le tapis ventre à terre. Elle était vêtue d'une chemise en fine soie blanche et portait ses bagues de mariage. Ses cheveux bruns tombaient librement jusqu'à sa taille.

Elle avait soif, et pour la première fois de sa vie, elle ressentait plus de peur que de haine.

— Qu'allons-nous devenir ? demanda-t-elle à Robber, s'apitoyant sur son propre sort.

Mais le chien était maintenant à demi caché derrière un coussin ; du moins semblait-il aussi effrayé qu'elle, mais pas autant que l'aurait justifié leur situation désespérée. Penelope arpenta la chambre – il aurait été plus exact de dire qu'elle 322

titubait, étourdie qu'elle était après sa chute dans l'hôtel, les jambes molles, et elle cherchait désespérément quelque chose pour étancher sa soif.

On ne lui avait rien laissé. Pas de pichet d'eau fraîche où auraient infusé des tranches de pomme, pas de grand verre de citron pressé. Elle savait parfaitement, venant de gens de maison aussi compétents que ceux des Schoonmaker, que ce n'était pas une interprétation erronée de sa part

d'appeler cela un comportement hostile. Et ce n'était pas non plus une surprise, en vérité. Elle avait toujours été une étrangère dans cette maison, elle avait méprisé les serviteurs et mis leur zèle à l'épreuve. Si elle avait la chance de se remarier, se jura-t-elle, elle aurait la sagesse de se montrer plus diplomate. Elle se baissa vers Robber avec le vague espoir qu'il puisse lui donner un peu de chaleur. Elle ouvrit les bras, mais en la voyant arriver, le toutou fila.

Au début de la journée, Penelope croyait presque posséder un prince, mais en cette fin d'après-midi, elle était si démoralisée qu'elle ne voyait aucune raison de ne pas poursuivre un chien.

Robber grimpa à toute vitesse les marches conduisant à la pièce adjacente, qui avait été autrefois la chambre d'Henry avant de devenir son bureau. C'était là qu'il avait dormi, presque toutes les nuits, avant son départ pour la guerre. Elle courut derrière Robber, pieds nus, jusque dans la pièce sombre où aucune lampe n'était allumée, et où l'éclat d'un crépuscule d'été entrait par la fenêtre qui donnait à l'ouest. Son animal réfractaire courut dans cette direction et disparut sous une paire de fauteuils en acajou bordé de cuir noir. À sa grande surprise, elle aperçut une silhouette immobile et pensive.

— Oh... Penny, c'est toi...

Henry, assis dans l'un des deux fauteuils, détourna son regard et contempla à nouveau la fenêtre. Cela faisait longtemps que son mari ne l'avait vue qu'en robe très habillée, et un moment Penelope fut gênée que ses jambes minces soient visibles sous ses 323

sous-vêtements froissés. Celles d'Henry étaient croisées, et son coude restait appuyé sur le bras du fauteuil en bois ciré ; elle était étonnée de le voir, cependant il y avait quelque chose de naturel dans sa présence.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? commença-t-elle. Je pensais que tu t'étais embarqué avec ta maîtresse, ajouta-t-elle cruellement.

— Non, dit Henry. (Il poussa un soupir mélancolique et vaincu, chose qui lui était peu habituelle.) Tout est fini.

— Tout est fini ?

— Oui. Elle s'est embarquée pour Paris cet après-midi.

Finalement, être la femme d'Henry Schoonmaker ne lui semblait pas si formidable.

Le ciel rose et orange se reflétait sur le visage d'Henry, comme pour contrarier l'expression triste de sa bouche et de ses sourcils.

Penelope resta derrière lui, se demandant ce qu'il convenait de lui dire exactement. Elle pensa que cet événement était de bon augure pour elle – s'il avait le cœur brisé, il aurait moins d'énergie pour la jeter dehors tout de suite, et peut-être que sa totale déchéance pourrait être retardée jusqu'à ce qu'elle trouve un autre plan.

— Je suppose que tu es surprise de te retrouver ici ? Les servantes m'ont dit que tu avais fait envoyer tes plus belles affaires chez tes parents.

— Oui... reconnut-elle avec circonspection.

— Tu te sens bien ? Apparemment les domestiques du *New Netherland* t'ont amenée ici. Ils ont dit que tu t'étais évanouie, mais on n'a pas pu en savoir plus.

— Oh... oui. Je ne sais pas. Je ne me souviens pas.

Une douleur aiguë lui traversa la tête, comme un séisme fissurant la surface de la terre. Elle ne voulait pas penser à l'incident.

324

— Enfin, je me souviens du *New Netherland*, bien sûr, mais pourquoi j'y étais, et pourquoi on m'a ramenée ici m'échappe maintenant.

Henry ne répondit pas. Sans doute se souciait-il simplement trop peu des agissements honteux de Penelope pour y prêter attention. Il y avait en lui une sorte de sincère désespoir, et elle pensa qu'après tous les dégâts qu'ils avaient causés, il n'y avait plus de place en eux pour la colère ou les faux-

semblants. Elle considéra sa veste noire en tas sur le parquet, et aperçut, tout à côté, une petite boîte à bijoux en daim.

— Je peux regarder ? demanda-t-elle en se penchant sur la pointe des pieds pour attraper la boîte.

— Pourquoi pas ? répondit Henry impassible.

Il plongea la main dans sa poche de poitrine et prit une cigarette. L'odeur douceâtre du tabac monta aux narines de Penelope. Elle souleva le couvercle de la boîte et vit le gros saphir serti dans une couronne de diamants.

— Oh ! s'exclama-t-elle.

— C'était pour Diana.

Même après cela, elle n'a pas voulu rester ? s'étonna Penelope en fronçant les sourcils.

— Non. (Henry poussa un soupir, comme pour détourner la conversation.) Où est ton prince ?

Mille mensonges se bousculaient au bout de la langue de Penelope, mais aucun d'eux n'aurait pu restaurer sa dignité.

— Il est parti pour l'Europe cet après-midi, répondit-elle sur un ton neutre.

Elle tressaillit douloureusement en se souvenant de la façon dont elle avait été utilisée, en pensant au gâchis de sa vie qu'elle avait elle-même provoqué, et combien sottement elle avait cru à 325

son amour. Mais à quoi bon ressasser des faits qui seraient bientôt imprimés dans les colonnes des journaux ?

— Il est reparti pour annoncer à sa famille qu'il est fiancé à la fille du comte de Pérignon.

— Ah.

Henry ne détourna toujours pas les yeux de la ligne des gratte-ciel qui découpaient leurs formes géométriques clans ce tableau aux couleurs déclinantes.

— Je suis désolé que tu l'aies perdu, ajouta-t-il.

Elle pensa alors qu'il était peut-être sincère.

— Eh oui, les hommes sont tous stupides, rétorqua Penelope, reprenant son ton hargneux et orgueilleux. Donne-m'en une.

Henry tourna la tête et lui jeta un regard évaluateur. Il lui tendit son fin étui d'or pour lui offrir une cigarette, qu'il alluma.

— Quel gâchis nous avons fait, répéta Penelope en soufflant une bouffée.

Autour d'eux, tout s'assombrissait de plus en plus.

Elle avait encore des élancements dans la tête, mais rester debout ainsi et avaler la fumée la calmait, tandis qu'elle parlait d'un ton anéanti et contrit avec l'homme dont elle avait cru un jour que faire la conquête arrangerait tout pour elle.

— C'est vrai, répondit Henry, bien qu'il ne parût pas vraiment éprouver de remords.

Il semblait brisé, épuisé, et indifférent. Ils terminèrent leur cigarette en silence, puis Henry en alluma deux autres, dont une pour Penelope. Elle le remercia et la prit.

— Qui aurait pu imaginer cela, reprit-il enfin avec un rire attristé. Cela fait un an maintenant, il faisait chaud comme ce soir, tu te souviens ? Tu vivais avec ta famille dans la Cinquième Avenue, nous nous rencontrions dans des chambres d'hôtel un 326

peu partout dans la ville, et aucun de nous ne prenait cela très au sérieux. Et maintenant nous voici mariés, et tout est en ruine.

— Au moins tu portes bien la douleur, Mr Schoonmaker, répliqua-t-elle sèchement.

Il rétorqua avec le même rire triste :

— Qu'est-ce que cela peut faire ?

— Tu veux dire, qu'est-ce que cela peut faire si nous portons notre douleur et notre humiliation d'une façon pitoyable ou splendide ? Cela n'a aucune importance, effectivement. Mais tant que nous sommes tous deux beaux et malheureux et que nous nous trouvons ensemble ici, nous pouvons tout aussi bien prendre un verre.

Un moment elle craignit d'avoir été trop amicale et qu'il lui dise finalement de partir.

— J'en prendrais volontiers un, se hâta-t-elle d'ajouter.

— Oui, dit Henry toujours sans la regarder. C'est une bonne idée.

Elle coinça sa cigarette entre ses lèvres et marcha vers la série de bouteilles en verre taillé alignée dans le buffet. Elle prit du scotch, en versa deux verres, retourna vers la fenêtre, en tendit un à Henry et s'installa dans le fauteuil à côté du sien. Elle ne se souciait plus de son apparence, de ses cheveux défaits, séparés par une simple raie au milieu, de sa tenue légère qui laissait deviner son corps sans défense et sans appareil. Sans les plis, les volants ou les bouillonnements d'une robe, elle le savait, parfois elle paraissait trop menue, mais qu'est-ce que cela pouvait faire maintenant ? Henry avait enlevé ses boutons de manchette et déboutonné le col de sa chemise blanche.

— Tchin.

Elle leva son verre avec un petit sourire diabolique. Leurs verres tintèrent.

327

— Aux cœurs brisés !

— Aux cœurs brisés.

Henry posa un instant ses yeux noirs sur elle avant de boire une gorgée.

— Peut-être nous méritons-nous tous les deux, ajouta-t-il, s'enfonçant plus profondément dans les coussins du fauteuil.

Il la regarda, puis soupira. C'était comme s'il attendait que sa douleur passe. Une douleur qui semble monstrueuse sur le moment, mais qu'on oublie peu de temps après, comme celle d'un doigt de pied qu'on a cogné.

Penelope souleva ses longues jambes et les posa, chevilles croisées, sur les cuisses d'Henry. Il n'eut pas de réaction, mais ne la repoussa pas non plus. Elle baissa la tête et regarda la Cinquième Avenue. Le soleil se couchait dans une lumière mauve, et elle sentit qu'ils pourraient continuer, exactement comme ils étaient là, pendant très longtemps.

Epilogue

329

e toujours soulagée de la voir diminuer.

J Diana Holland tourna sa tête nue dont les courtes boucles s'agitaient dans le vent au-dessus du *Lucida*, et vit une jeune fille environ de son âge, bien habillée, pas vraiment jolie mais qui ne passait pas inaperçue.

— De voir diminuer *quoi* ? demanda Diana.

— New York, répondit la jeune fille, comme si cela était évident.

Puis elle se retourna pour observer les silhouettes qui agitaient leurs mouchoirs et devenaient floues et confuses tandis que le paquebot s'éloignait sur le fleuve. À un autre moment, Diana aurait trouvé qu'elle aussi éprouvait, entre autres diverses émotions, une sorte de soulagement. Bien sûr il y avait aussi l'euphorie du départ, la nostalgie de tout ce qu'elle laissait derrière elle, et la douleur d'avoir perdu Henry. Elle l'avait observé un moment, debout sur le quai, dans ses vêtements noirs parfaitement coupés, gardant les yeux fixés sur le paquebot comme s'il pouvait y trouver une explication à sa perte. Elle se dit qu'il devait y être encore, mais il était impossible d'en être sûre, car les silhouettes de plus en plus minuscules étaient en partie cachées par le sillage bouillonnant du bateau. Elle pensa que tout aurait été plus supportable si elle avait eu encore son chapeau melon, mais elle prit conscience que, d'un point de vue littéraire, il valait mieux qu'elle l'ait perdu là sur les docks, et non plus tard, quand elle déménagerait d'une mansarde à une autre, et perdrait forcément des vêtements ou des objets de valeur sentimentale.

Il y aurait des années agitées et ardentes, où elle s'égarerait. Elle panserait son cœur brisé, et la vie le briserait à nouveau. Chaque homme aimait à sa façon, découvrirait-elle, et chacun la laisserait 330

un peu plus âgée, un peu plus sage, et avec de nouveaux sentiments à décrire dans les pages de ses carnets. D'année en année elle recevrait des lettres d'Henry, et quoique la fougue avec laquelle il la pressait de revenir se tempérerait au fil du temps, il ne perdrait jamais ce ton de désir nostalgique. Elle ne lui avait pas menti sur l'embarcadère : il serait toujours son premier amour.

Diana s'attarda sur le pont supérieur et examina la liste des passagers, qui comptait des gens importants ; ils pourraient l'inviter à des soirées dans sa nouvelle ville, ou lui procurer de petites anecdotes savoureuses à télégraphier à Davis Barnard. Elle avait entendu parler de plusieurs d'entre eux, elle en connaissait certains autres. Tous occupaient de plus belles cabines qu'elle.

Parmi eux, la nièce du gouverneur Roosevelt, Eleanor, qui était née la même année qu'elle et partait faire ses études dans une institution pour jeunes filles de bonne famille en Angleterre. Il y avait aussi la comtesse de Pérignon et sa fille qui avait à peu près l'âge de Diana, mais qui n'avait rien du piquant de Penelope.

Diana ne put s'empêcher de sourire faiblement à cette vue, en dépit de la tristesse qu'elle éprouvait du dénouement de sa propre histoire. Car tout expérimentée que croyait être Penelope Hayes, elle n'était pas dépourvue de cette naïveté typiquement américaine, et c'était drôle de penser qu'elle avait été à ce point aveuglée par son désir de s'unir à un membre d'une famille royale, qu'elle l'avait laissé abuser d'elle et la déshonorer. Cette fin était digne, en vérité, d'une bonne intrigue. Ainsi serait le destin de cette fille, qui resterait mariée au bel homme qu'elle avait tant désiré à l'âge de dix-huit ans. Ils ne seraient jamais des époux fidèles, mais se comprendraient pendant assez longtemps. Ils sortiraient ensemble dans les soirées au cours desquelles ils échangeraient parfois de petits rires, et ils se tromperaient tant et plus, conformément aux coutumes des couples dans leur genre.

Peut-être était-ce parce que la mer au large était mauvaise, ou bien parce qu'elle tremblait encore de ce qu'elle venait de faire, 331

que Diana ressentait tout d'une façon aiguë à ce moment-là. Elle pensa que cette sensibilité s'expliquait par le fait qu'elle était profondément soulagée

de ne pas avoir choisi comme destin ce genre de mariage, de même que les couleurs de la vie paraissent spécialement éclatantes à quelqu'un qui vient d'échapper à la mort. Bien sûr, le mariage d'Elizabeth ne ressemblerait pas à cela ; elle avait finalement trouvé un homme qui lui était si totalement dévoué que son regard ne serait jamais distrait par une autre femme, et qu'il ne serait jamais capable de paroles cruelles envers elle. Ils auraient un enfant, Keller Cutting, puis d'autres. Ils utiliseraient les revenus du pétrole des Holland pour décorer leurs belles maisons de New York et de Newport. Ils donneraient de grandes fêtes, qui rivaliseraient avec celles de Mrs Schoonmaker, avec laquelle Mrs Cutting maintiendrait une entente raisonnable et prudente. Les colonnes des journaux parleraient toujours d'elles comme de deux hôtes rivales, alors qu'en vérité Mrs Cutting ne prendrait plus jamais au sérieux l'aspect mondain de sa vie.

Ce monde était sur sa fin, de toute façon. Les plus fameuses fêtes des années à venir seraient données par les sœurs Broad, Claire et Carolina, dont tout le monde serait bien aise d'oublier les origines modestes dans la griserie du Champagne, des soirées exotiques et autres comédies qui, aussitôt jouées, entreraient dans la légende. Les noms comme Holland, Schoonmaker et Hayes se verraient bientôt démodés dans ce monde nouveau et léger.

Mais ces histoires font partie du futur. La ville où Diana était née se perdait dans le lointain comme un diorama pour écolier. Il était aussi simple à déchiffrer. Elle pouvait expliquer tout ce qu'elle y avait vu, tout ce qu'elle y avait fait. Le temps passant, elle écrirait des romans aux intrigues complexes, des histoires d'amours impossibles et de trahisons de salon. Elle y pensait déjà.

De très loin, en ce jour limpide, elle comprit que ces imposantes demeures n'étaient que des illusions temporaires, que la mode et les coutumes changeaient, et que les châteaux et les palais des

financiers américains s'écrouleraient bientôt pour faire place aux grands magasins.

Le ciel passa lentement du bleu au mauve, et la grande roue de Coney Island apparut comme une immense bague en diamants se détachant dans le

crépuscule. New York, cette ville de canyons entre les gratte-ciel et de demeures cossues aux intérieurs miroitants qui pouvaient fasciner et piéger une jeune fille pour toujours, n'était plus qu'une série de petits points dans un paysage infini. L'air pur comme du cristal lui offrait une perspective parfaite. Et c'est là qu'elle put voir, enfin, que cette ville avait des limites, et que le monde pouvait s'ouvrir d'un coup.

333

Remerciements

Je suis formidablement reconnaissante à tous ceux qui ont tant fait pour que cette série devienne de vrais livres vivants.

Merci, merci, Sara Shandler, Farrin Jacobs, Josh Bank, Les Morgenstein, Andrea C. Uva, Nora Pelizzari, Lanie Davis, Joelle Hobeika, Allison Heiny, Kristin Marang, Cristina Gilbert, Melissa Bruno, Kari Sutherland, Barb Fitzsimmons, Alison Donalty, Ray Shappell, Elise Howard, Susan Katz, et Kate Jackson. Et merci aussi à James McLeod, pour toujours me demander ce que ferait Hem.

Composition Nord Compo

Impression Normandie Roto Impression s.a.s. en février 2011

Éditions Albin Michel

22, rue Huyghens 75014 Paris

ISBN : 978-2-226-21998-5

ISSN : 1637-0236

N° d'édition : 18945/01. N° d'impression : 110515

Dépôt légal : mars 2011

Imprimé en France.

Document Outline

- [Titre](#)
- [???](#)
- [Prologue](#)
- [Un](#)
- [Deux](#)
- [Trois](#)
- [Quatre](#)
- [Cinq](#)
- [Six](#)
- [Sept](#)
- [Huit](#)
- [Neuf](#)
- [Dix](#)
- [Onze](#)
- [Douze](#)
- [Treize](#)
- [Quatorze](#)
- [Quinze](#)
- [Seize](#)
- [Dix-Sept](#)
- [Dix-Huit](#)
- [Dix-Neuf](#)
- [Vingt](#)
- [Vingt et Un](#)
- [Vingt-Deux](#)
- [Vingt-Trois](#)
- [Vingt-Quatre](#)
- [Vingt-Cinq](#)
- [Vingt-Six](#)
- [Vingt-Sept](#)
- [Vingt-Huit](#)
- [Vingt-Neuf](#)
- [Trente](#)

- [Trente et Un](#)
- [Trente-Deux](#)
- [Trente-Trois](#)
- [Trente-Quatre](#)
- [Trente-Cinq](#)
- [Trente-Six](#)
- [Trente-Sept](#)
- [Trente-Huit](#)
- [Trente-Neuf](#)
- [Quarante](#)
- [Quarante et Un](#)
- [Quarante-Deux](#)
- [Quarante-Trois](#)
- [Quarante-Quatre](#)
- [Quarante-Cinq](#)
- [Epilogue](#)
- [Remerciements](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

Table des matières

[Prologue](#)

[Epilogue](#)

[Titre](#)



[Un](#)

[Deux](#)

[Trois](#)

[Quatre](#)

[Cinq](#)

[Six](#)

[Sept](#)

[Huit](#)

[Neuf](#)

[Dix](#)

[Onze](#)

[Douze](#)

[Treize](#)

[Quatorze](#)

[Quinze](#)

[Seize](#)

[Dix-Sept](#)

[Dix-Huit](#)

[Dix-Neuf](#)

[Vingt](#)

[Vingt et Un](#)

[Vingt-Deux](#)

[Vingt-Trois](#)

[Vingt-Quatre](#)

[Vingt-Cinq](#)

[Vingt-Six](#)

[Vingt-Sept](#)

[Vingt-Huit](#)

[Vingt-Neuf](#)

[Trente](#)
[Trente et Un](#)
[Trente-Deux](#)
[Trente-Trois](#)
[Trente-Quatre](#)
[Trente-Cinq](#)
[Trente-Six](#)
[Trente-Sept](#)
[Trente-Huit](#)
[Trente-Neuf](#)
[Quarante](#)
[Quarante et Un](#)
[Quarante-Deux](#)
[Quarante-Trois](#)
[Quarante-Quatre](#)
[Quarante-Cinq](#)
[Remerciements](#)

[*OceanofPDF.com*](#)